

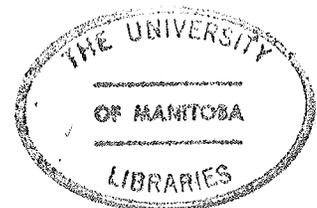
L'image de la Russie dans
La Lumière des Justes d'Henri Troyat

by

Raïsa Rozenblum

A thesis
presented to the University of Manitoba
in partial fulfillment of the
requirements for the degree of
Master of Arts
in
French and Spanish

Winnipeg, Manitoba
(c) Raïsa Rozenblum, 1985



L'IMAGE DE LA RUSSIE DANS LA LUMIÈRE DES JUSTES

D'HENRI TROYAT

BY

RAISA ROZENBLUM

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1985

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

The University of Manitoba requires the signatures of all persons using or photocopying this thesis. Please sign below, and give address and date.

NOTE LIMINAIRE

Nous utiliserons pour les citations de La Lumière des Justes l'édition Flammarion, Paris T. I Les Compagnons du Coquelicot, 1959; T. II La Barynia, 1960; T. III La gloire des vaincus, 1961; T. IV Les dames de Sibérie, 1962; T. V Sophie ou la fin des combats, 1963.

Nous désignerons chacun de ces volumes par un chiffre romain.

Toutes modifications dans une citation seront indiquées par l'emploi de barres obliques.

Nous utiliserons la Sainte Russie d'H. Troyat, Bernard Grasset, Paris, 1956 comme ouvrage de référence pour les repères biographiques de l'introduction.

TABLE DES MATIERES

| | |
|--|---------|
| INTRODUCTION | 1 - 6 |
| Repères biographiques | 1 - 3 |
| H. Troyat romancier | 3 - 4 |
| Double origine | 5 - 6 |
| PREMIERE PARTIE: ROMAN ET SOCIETE | |
| CHAPITRE I: LE ROMAN FRESQUE. | 8 - 26 |
| Inspiration de "La Lumière des justes" | 8 - 9 |
| Roman - fleuve | 9 - 12 |
| Histoire et individu | 12 - 12 |
| Le document | 13 - 15 |
| Fiction et réalisme | 15 - 16 |
| Russie et France | 16 - 26 |
| CHAPITRE II: POLITIQUE EXTERIEURE RUSSE | 27 - 31 |
| Alexandre 1er | 27 - 30 |
| Nicolas 1er | 30 - 31 |
| CHAPITRE III: L'ORDRE INTERIEUR | 32 - 42 |
| Le pouvoir absolu | 31 - 33 |
| Le servage | 34 - 36 |
| Hiérarchie | 37 - 39 |
| Censure | 40 - 42 |
| CHAPITRE IV: LES TENDANCES NOUVELLES | 43 - 75 |
| La pénétration des idées libérales en Russie | 43 - 70 |
| Le mouvement de pétrachevtsy | 70 - 73 |
| La leçon politique | 74 - 75 |

| | |
|---|-----------|
| CHAPITRE V: FORCE DE LA TRADITION | 76 - 107 |
| La religion | 76 - 84 |
| Moeurs et coutumes | 84 - 94 |
| Caractère russe | 94 - 104 |
| Contrastes | 104 - 107 |
| SECONDE PARTIE: ROMAN ET PSYCHOLOGIE | |
| CHAPITRE I: PERSONNAGES ET HISTOIRE | 109 - 112 |
| CHAPITRE II: LA FOULE | 113 - 115 |
| CHAPITRE III: LES PERSONNAGES d'HISTOIRE. | 116 - 125 |
| CHAPITRE IV: LES PERSONNAGES FICTIFS SECONDAIRES. | 126 - 146 |
| CHAPITRE V: SEDOFF, SERGE ET MARIE. | 147 - 155 |
| CHAPITRE VI: MICHEL BORISSOVITCH. | 156 - 168 |
| CHAPITRE VII: NICOLAS | 169 - 185 |
| CHAPITRE VIII: SOPHIE | 186 - 202 |
| CONCLUSION | 203 - 205 |
| BIBLIOGRAPHIE. | 206 - 210 |

INTRODUCTION

REPERES BIOGRAPHIQUES

Henri Lev. Tarassov, dit Henri Troyat, est né à Moscou en novembre 1911. Neuf ans après sa naissance, il émigre avec sa famille pour se fixer en France. Ce sont ses parents qui décident de s'enfuir de la Russie. De Tsaritsine, l'ancien Stalingrad, ils prennent un bateau sur la Volga, gagnent Ialta et de là, par la mer Noire, Constantinople, puis Venise, et enfin Paris où ils arrivent en 1920. Ils s'installent à Neuilly, sans guère d'argent; puis le jeune Henri quitte le lycée Janson pour le lycée Pasteur où il fait toutes ses études. Grâce à sa gouvernante suisse, en arrivant en France, il sait déjà le français aussi bien que le russe, et il se fait facilement des camarades. Il se sent pourtant différent d'eux par ses origines. Ainsi il vit une double vie, dans ses années de collège, la moitié du jour à Paris, l'autre moitié à Moscou, puisque, rentré à la maison, il ne parle que russe avec ses parents. Et lui, il les interroge sur le passé, le leur et le sien. En somme, c'est avec ces récits qu'il se confectionne une Russie à laquelle il garde une tendresse particulière jusqu'à maintenant. Plus tard, il entre à la Faculté de Droit, passe sa licence en Droit et réussit à un concours lui permettant de devenir

rédacteur à la Préfecture de la Seine. Ensuite, il fait son service militaire à Metz. Il termine déjà un roman Faux-Jour qui obtient le prix du Roman populiste en 1935, alors qu'il est encore soldat. Redevenu civil, il entre à la Préfecture de la Seine où il reste trois ans au Services du Budget, ce qui ne l'empêche pas de publier l'un après l'autre Le Vivier, Grandeur nature et la Clef de Voûte.

En 1938, il reçoit le prix Max Barthou, décerné par l'Académie française, et la même année, le prix Goncourt pour son nouveau roman l'Araigne. Mobilisé en 1939 comme sous-lieutenant attaché à l'Intendance, il publie cependant un recueil de contes La Fosse commune, trois nouvelles formant Le Jugement de Dieu, un roman Judith Madrier, et une biographie de Dostoïevsky. Après ces romans et des récits courts, il se lance dans le roman-fleuve, au cours lent et large. Ainsi, admirant autant Balzac que Dostoïevsky, Zola que Tolstoï, il commence à écrire de grands cycles romanesques, selon la tradition réaliste du XIXe siècle. On dénomme parfois ces romans-fleuves des romans-inondations. Ce sont aussi des histoires de moeurs dont on aime le pittoresque. Et depuis 1945, avec trois grands cycles romanesques - Tant que la terre durera, Les semailles et les Moissons, La Lumière des justes - M. Troyat devient le champion de ce roman-fleuve, où on ne trouve jamais de savantes

explications, de mots philosophiques, mais des faits significatifs, des épisodes qu'on dirait vécus, des péripéties dont chacune est un roman. On y retrouve dès le début des tableaux des sociétés russe et française, ses deux univers personnels. M. Troyat opte pour le naturalisme qu'on retrouve dans la plupart de ses oeuvres. Etrangers sur la Terre qu'il écrit en 1950, est la chronique des réfugiés russes en France. La Lumière des justes, écrite entre 1955 et 1962, est une évocation de la Russie du XIXe siècle. Les Eygletière écrits en 1965, sont une histoire de deux familles françaises modernes.

TROYAT ROMANCIER

Si H. Troyat a écrit tant de livres qui demandent tant de recherches, c'est que, selon ses propres déclarations, il ne fait que cela, il ne sort guère, il s'enfonce complètement dans son travail quand il a un sujet en tête. Il écrit les volumes l'un après l'autre: la facilité est chez lui un don aussi certain que sa capacité de travailler. Il est certainement un des plus grands romanciers de son temps.

Inlassable travailleur, il ne se distrait qu'en travaillant, en écrivant, soit des livres courts (La Tête sur les Epaules, La Neige en deuil), soit des

récits de voyages (La Case de l'oncle Sam, De Gratteciel en Cocotier), soit des biographies (L'étrange Destin de Lermontov, Pouchkine), soit des souvenirs (Sainte-Russie), soit des pièces de théâtre (Les Vivants, Sébastien). Cette oeuvre lui ouvrira les portes de l'Académie Française en 1959. Il passe sa vie, debout, dans un appartement de la rue Bonaparte, à deux pas de l'Institut. Il a la Seine à ses pieds, mais il ne se promène jamais sur ses quais. Il écrit depuis 1934, et c'est pour une raison très simple qu'il a choisi d'écrire debout, comme les clercs du Moyen Age: dans une interview, il a dit que cela lui permettait d'aller et venir, sans avoir à se lever sans cesse, ce qui serait difficile, vu qu'il écrit, chaque jour, de dix heures du matin à une heure, et l'après-midi de trois heures jusqu'à huit heures. Il ne voit que de rares amis, sort peu, et se retire quatre mois par an dans sa propriété de Peymenade aux environs de Grosse. Malgré sa carrière rapide et brillante qui lui assurait le renom et tous les succès qu'offre le monde, il a choisi de vivre ailleurs, dans son monde à lui, dans le monde de ses livres. En quarante-six années, il a écrit quinze roman "isolés", six cycles romanesques, six recueils de nouvelles, huit biographies, huit livres "divers", une oeuvre d'une étendue considérable.

DOUBLE ORIGINE

Comme ses talents de romancier lui ont permis d'écrire des biographies aussi passionnantes que des romans, de même sa double qualité de Russe et de Français lui a permis de mieux exprimer l'âme de là-bas. De cette façon, H. Troyat évite aux lecteurs les inconvénients de la traduction, il rend plus proche aux lecteurs français l'étrange âme russe, et il sait aussi mieux saisir l'âme française, parce qu'il l'a découverte en même temps qu'il s'enracinait en Occident.

Ainsi, H. Troyat est devenu une sorte de carrefour ou de foyer où se rencontrent ces deux influences si distinctes, ce qui sert bien la culture européenne. Il fait vraiment le pont entre les deux mondes si étrangers l'un à l'autre, auxquels il appartient depuis son enfance. Sa sensibilité est russe, mais toute sa culture est française. A la maison, enfant, il était en Russie; dehors, il était en France. Cela lui a permis de comprendre la mentalité de ses anciens compatriotes, d'établir des parallèles entre ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont. H. Troyat est sûr que les Russes n'ont pas changé, et il a raison. On retrouve en Russie des constantes qu'on observe à travers toute l'histoire russe: contrainte politique, délation organisée, déportation, procès, terreur latente, un peuple porté aux extrêmes et à l'obéissance, le besoin

de sentir la force du pouvoir respecté, l'absence de liberté individuelle.

H. Troyat ne se borne pas à tirer parti de son expérience russe, de ses souvenirs d'enfance, des confidences de ses parents et de ses multiples lectures. Il pratique le mélange de la fiction et de la réalité, décrit la destinée des familles russes sur le fond des événements historiques. Ainsi, H. Troyat est-il un romancier de la vraisemblance, mais aussi un historien. On le note surtout dans ses cycles romanesques et dans ses biographies consacrées aux tsars russes, comme Catherine la Grande (1977), Pierre le Grand (1979), et aux grands écrivains russes, comme Tolstoï, Gogol, Pouchkine, Dostoïevsky. On peut dire que H. Troyat est hanté par cette Russie du passé qu'il n'a pas connue mais où ses ancêtres ont vécu. On découvre dans la Russie évoquée par H. Troyat, plus qu'une étude historique: l'écho d'une connaissance ancestrale.

PREMIERE PARTIE: ROMAN ET SOCIETE

CHAPITRE I: LE ROMAN - FRESQUE

INSPIRATION DE "LA LUMIERE DES JUSTES"

Le cycle romanesque de La Lumière des justes relève de l'inspiration patriotique, naturaliste et populiste. C'est le troisième cycle romanesque d'H. Troyat dont le titre s'inspire d'un verset biblique.

Dès le début, le thème de la Russie et de la rencontre de la France et de la Russie s'affirme. Le roman se déroule principalement en Russie, mais aussi en France, sur un fond d'événements historiques, avec des personnages réels aussi bien qu'avec ceux de la fiction. C'est une histoire franco-russe, qui se situe entre 1812 et 1861.

L'auteur ne se permet aucune fantaisie dans la peinture du pays et du temps qu'il a choisis; mais il ne s'attache pas à l'identification historique entière des acteurs, son projet restant d'écrire un livre d'imagination.

Ce qui a poussé H. Troyat à commencer le roman, c'est le désir de retrouver sa Russie, et l'intérêt qu'il a toujours ressenti pour les décembristes, ce groupe d'intellectuels, d'aristocrates et de militaires qui dans l'interrègne qui a suivi la mort d'Alexandre Ier,

ont improvisé une révolution désireuse d'imposer une constitution libérale.

Le roman est ainsi inspiré par la terre russe et le peuple russe. L'action se situe en Russie, au début du XIXe siècle, en province surtout, dans une province inculte, grise, sans lumière. A cette époque, le servage n'est pas encore aboli, la richesse des propriétaires fonciers se calculant d'après le nombre d'âmes qu'ils possèdent.

ROMAN - FLEUVE

On peut considérer ce roman comme un roman-océan à cause de tous les personnages qu'on voit vivre sur la toile de fond des événements historiques. Toute une humanité évolue devant nos yeux. Partout dans le roman on trouve l'illustration de cette notion du roman-fleuve.

Par exemple, à Paris, "les visages français se confondaient en une sorte de matière rose, mouvante".¹ Partout, au passage de l'armée russe, "grouillait, bouillonnait, murmurait, l'immense foule parisienne".²

Sur la place Louis XV, "une multitude bigarrée

1. T. I, 10

2. T. I, 9

ondulait aux confins de cet espace blanc".¹

Dans la rue Saint-Honoré "Tous les uniformes des armées allouées se condoyaient/.../ Cosaques aux tuniques rouges ou bleues, /.../ officiers autrichiens en tenue blanche de parade /.../ hussards /.../. Quelques vêtements civils étaient submergés par cette marée d'épaulettes, de médailles, de galons, de plumets, de franges et de plaques /.../. Le flot s'épaississait aux approches de la place Louis XV"²

On retrouve l'océan humain au théâtre, où Nicolas admire "les épaulettes, les aiguilletes, les diadèmes et les chiffres de diamant /.../. Quelques frac posaient une note sévère dans ce papillotement de couleurs vives /.../ Le murmure des conversations ressemblait au bruit de la mer".³ Le quatorze décembre, "Entre les forces de l'ordre et celles de la rébellion, s'étalait une foule immense murmurante et noire /.../. Nicolas pensa au fleuve en crue, qui l'année précédente, déferlait sur la place. Une même angoisse lui venait devant ces profondes vagues humaines que devant celles de l'inondation."⁴

1. T. I, 11 - 12

2. T. I, 36

3. T. II, 242 - 243

4. T. III, 49 - 50

Sophie a vu "tant de forçats sur les routes, aux relais, aux centres de triages, qu'ils se confondaient dans sa tête comme les vagues de la mer."¹

"Il n'y avait plus de route: à sa place, un fleuve d'uniformes, de drapeaux, de lances, de fusils, coulait avec lenteur à travers la campagne."²

On suit ainsi le courant, ce fleuve humain qui est celui des troupes alliées marchant sur Paris en 1814. Ainsi, en lisant le roman, on y trouve des métaphores, caractéristiques de ce genre de roman-fleuve.

Roman-fleuve, à cause de la grandeur, de l'ampleur des tableaux peints (ce qu'on retrouve aussi chez Tolstoï). Comme chez Tchekhov, chaque trait, chaque touche de couleur, dans ces tableaux, porte sa signification. L'auteur enregistre les moindres détails d'un paysage, d'un visage, d'un costume. Il offre une représentation frappante du monde extérieur.

H. Troyat apparaît comme un témoin, il ne prend dogmatiquement pas parti; ce sont les lecteurs qui découvrent les lignes essentielles de l'ouvrage.

Il évoque les répercussions que peuvent avoir les problèmes éternels dans la vie des individus.

Cependant l'auteur laisse entendre son message. Il

1. T. V, 102

2. T. I, 36

est un ennemi du despotisme en matière religieuse, philosophique, artistique, politique; il est en faveur de la liberté d'agir et de penser. On retrouve chez lui le thème de l'amour du prochain (un thème tolstoïen). Les personnages quels que soient leurs défauts, sont réchauffés par la tendresse de l'auteur. En pénétrant dans l'univers de l'auteur, le lecteur apprend beaucoup de choses nouvelles, mais aussi subit l'envoûtement progressif d'une sagesse, d'une honnêteté, d'une douceur, qui sollicitent l'indulgence de chacun à l'égard de tous.

HISTOIRE ET INDIVIDU

On trouve dans cet oeuvre immense une partie descriptive, une évocation des moeurs, un arrière-fond historique, une évocation des problèmes qui tourmentent les sociétés russe et française de ce temps-là. On y voit une confrontation des grands événements historiques avec la vie de famille dans la haute société. Par exemple, à la nouvelle de la mort de Napoléon, "il parut à Sophie que le souffle de l'Histoire éventait tous ces visages familiers",¹ qu'elle voyait autour d'elle. "Devant l'énormité du fait, il n'y avait personne, dans l'assistance, qui ne

1. T. II, 140

fût rappelé au sentiment de sa petitesse".¹

Il y a également un grand nombre de scènes, celles des sphères gouvernementales et celles de la vie intime. On retrouve évoquées l'histoire, la guerre, toutes les horreurs possibles, toutes les passions, toutes les étapes de la vie humaine depuis la naissance jusqu'à la mort. Tout est clair et harmonieux, dans les détails comme dans l'ensemble.

On découvre, dans le roman, tout un univers merveilleux, situé en Russie comme en France: émotions du premier amour, courses en traîneau, désordres de la guerre, révolution, intrigues de salons, morts et naissances, changement des saisons, bref la continuité cruelle et douce de la vie.

Dans les digressions, on apprend beaucoup sur le servage et l'affranchissement, sur l'esprit routinisé des paysans, leur paresse, les défauts des justices cantonales. L'oeuvre est d'une large vérité; on a l'impression de voir le monde réel.

LE DOCUMENT

C'est aussi un roman historique, qui décrit le mouvement décembriste russe, selon les règles du genre, avec des personnages célèbres et des événements

1. T. II, 140

réels. On aperçoit Louis XVIII, Alexandre Ier et d'autres personnalités. L'auteur sait tirer parti de sa double appartenance à la Russie et à la France. Dans le cadre de deux restaurations, son roman se déroule dans le contexte franco-russe. On y trouve des descriptions, des tableaux militaires, des fresques historiques. C'est un récit chronologique et linéaire, avec des scènes successives et variées, avec des tableaux de la vie russe et française. C'est aussi un document sur la Russie, ce pays immense, mouvant, incontrôlable, où on va d'un milieu à son opposé, dans l'écoulement monotone d'une année à l'autre. Et c'est le cadre, l'époque qui sont le plus importants dans ce document. Grâce aux détails historiques et géographiques, nous voyons, sentons cette ancienne Russie; nous la voyons vivre et y vivons aussi. H. Troyat nous donne les menus et importants détails du quotidien, les coutumes, de l'habitat, de la nourriture, des moeurs, bref, l'air du pays avec tout ce qu'il faut de neige, de troïkas et de balalaïkas, de Néva gelée ou débordante. Ce pittoresque local, on le voit dans plusieurs tableaux, par exemple: un mariage à la campagne, la fête de la bénédiction des eaux, la chasse aux loups, le voyage sous la neige, l'arrivée à Kachtanovka. Avec le tableau de la condition des serfs dans la Russie du XIXe siècle, le documentaire prend encore du poids.

Il s'accroît aussi de la représentation du groupe de conspirateurs des jeunes libéraux sous le tsarisme. Les origines russes de Troyat lui donnent autorité dans ces descriptions. Sans doute parle-t-il de la vieille Russie par oui-dire. Mais il sait se servir de sa bibliothèque pour vulgariser à l'usage du Français moyen la connaissance des réalités russes.

FICTION ET REALISME

Il faut souligner que c'est un roman à fond historique plutôt qu'un roman historique. Bien sûr on y voit des événements véridiques, comme la guerre de 1812, les insurrections en Europe, l'émeute des décembristes qui envisageaient l'abolition du servage. Mais les deux personnages principaux sont fictifs. Sur ce fond historique, l'auteur mène une narration romanesque. Il y glisse des traits de moeurs, des détails concrets, restituant l'ordinaire de la vie russe au dix-neuvième siècle, à la ville et à la campagne, et on a l'impression d'y participer. Cette force du réalisme est à noter. Des épisodes comme l'exécution de Nikita, la répression de Saint-Petersbourg, l'épidémie de dysenterie chez les déportés, la fuite de Nicolas chez les Bouriates, bien d'autres encore, sont même à la limite de l'atroce. Ainsi, dans ce roman à fond historique il n'y a aucun

détail qui sonne faux, même dans le langage, encore moins dans la psychologie.

Le récit se déroule avec aisance décrivant des existences passées et qui passent. Certains épisodes sont particulièrement évocateurs, et le triste mariage sous la neige de la malheureuse Marie nous donne froid autant que nous effraie l'inondation de Saint-Pétersbourg, d'un pittoresque lugubre, durant laquelle Nicolas le faible se conduit en homme de coeur.

Ainsi, tout est là, dans ce roman: le spirituel, l'affectif, le social et l'humain, réalisme et fiction, comique et tragique.

RUSSIE ET FRANCE

Il faut noter également que chaque volume peut se lire comme un roman séparé; c'est que chaque volume a son unité dramatique, sa justification et son intérêt romanesque propres; les pays et les drames représentés sont différents dans les différents volumes.

Mais on est constamment en France ou en Russie, et la comparaison entre ces deux pays dure à travers tout le roman. Tantôt c'est l'auteur, tantôt ce sont les personnages qui donnent leurs opinions sur ces pays tellement différents. Ces différences, on peut les expliquer par le fait que chaque pays a une

organisation conforme à son histoire, à sa situation géographique, à son climat, au génie particulier de sa race.

Essayons donc de souligner les plus grandes différences qui séparent au dix-neuvième siècle la Russie et la France.

Avant tout, la Russie reste un pays d'esclavage, tandis qu'en France celui-ci n'existe plus.

Contrairement à la France, on a une domesticité servie nombreuse en Russie.

L'iniquité qui règne en Russie ne serait même pas possible en France.

Ce qui semble incroyable en France, est normal en Russie, comme le fait que tout le pays est entre les mains d'un seul homme, que tous les procès se passent à huis clos, tandis qu'en France, ils sont publics.

La Russie est un pays austère et despotique, la France, un pays luxueux et révolutionnaire, le pays des arts, de la philosophie et des amours, comme Nicolas le remarque. Il ajoute aussi qu'il y a une seule Russie, nettement dessinée, tandis qu'il y a trente-six France qui se disputent. Les Français, selon lui, ne sont jamais satisfaits, ils demandent une liberté absolue. Cet amour de la liberté n'existe pas en Russie au dix-neuvième siècle. Il commencera quand même à se développer avec les décembristes. En Russie, ce sont l'instinct, le coeur, les sentiments

qui commandent tout; en France, la raison, l'intelligence, la culture règnent sur la vie. La France, pays de la liberté, considère la Russie comme un pays au bout du monde comme l'empire de la contrainte et de la peur, comme le seul pays d'esclavage au monde.

Mais, comme le remarque Sophie, sous l'autorité de la France, pays éclairé, l'esclavage des noirs, malgré la condamnation portée contre lui par les philosophes, subsiste encore. Oubliant ce fait, la France donne des leçons de libéralisme à la patrie de Pierre le Grand, sortie de la nuit du Moyen Age seulement depuis un siècle. Selon Sophie, il faut laisser le temps à la Russie de rattraper la France dans la voie du progrès. Ensuite, les gens voulant la justice, l'égalité, l'indépendance, soutiendront la cause de l'individu en face de l'Etat russe. Sophie est sûre que la Russie ne restera pas à l'écart de l'inspiration humanitaire de l'Occident.

L'atmosphère est quand même étouffante en Russie.

Cela fait un immense contraste avec la France, surtout quand Sophie y retourne, après vingt-sept ans de vie asiatique. Elle retombe dans le Paris du Second Empire qui a connu un grand progrès technique (Sophie y découvre les bateaux à vapeur, les chemins de fer) et qui est resté aussi beau qu'auparavant. Elle retrouve la France, ce petit pays magnifique, où un

détail la frappe plus que tout autre: l'absence de moujiks. Elle remarque ainsi une certaine unité sociale, tandis qu'en Russie les classes sont visiblement aussi distinctes que des nations, par le costume, les moeurs, le langage.

La Russie est aussi un pays d'oppression. En France, même après deux révolutions, un coup d'Etat et l'établissement d'un empire, on ne voit aucun signe de véritable oppression. Le tyran est ami du peuple et débonnaire; il n'a rien d'un Nicolas Ier. Même s'il a arrêté et exilé quelques opposants à sa politique, il a l'intention de les amnistier. Les prisonniers ont le droit de sortir de prison deux jours par semaine, ce qui est impossible en Russie. Ce pays est encore un pays où le pouvoir se dit de droit divin, où le peuple a peur de son tsar.

Les Russes n'analysent pas le système politique de leur pays, - ils font ce que le tsar leur dicte de faire, - tandis que les Français s'acharnent à le décomposer. En France, chacun se prend pour le seul détenteur de la vérité, le peuple veut se gouverner lui-même, mais en Russie, le peuple préfère être gouverné, ne pas avoir de liberté, de responsabilité. Nicolas, par exemple, pendant une réunion des "Coquelicots" est surpris de la liberté avec laquelle chaque invité exprime son point de vue sur un problème aussi grave que celui du futur gouvernement de la

France. "On eût dit que, dans ce pays, le moindre citoyen avait en lui les capacités d'un ministre",¹ pensait Nicolas. "/.../ La politique était l'affaire de tous /.../ Une pareille discussion eût été inconcevable en Russie. L'omnipotence du tsar excluait toute tentation de critiquer ses actes ou de prévoir ses décisions. On ne pouvait être russe sans vénérer son souverain, alors qu'on pouvait être français et souhaiter changer de gouvernement, voire de régime/.../. La révolution qu'ils ont faite /.../ les a marqués comme un péché originel. Toute leur vie, maintenant, est empoisonnée par le désir de se mêler des affaires publiques. Ils expient dans la discorde, le cynisme, l'agitation et les bavardages, le crime d'avoir versé jadis le sang de leur roi",² pense Nicolas. Il est d'avis qu'un Russe ne verserait jamais le sang du tsar; même les décembristes ne pourront le faire. Les Français ignorent leur bonheur d'être les citoyens d'un pays libre. Autant la tyrannie paraît naturelle en Russie, autant elle est inconcevable en France. Sophie remarque qu'il suffit de regarder les Français pour se convaincre qu'ils ne sont pas opprimés. Elle, étant Française, juge de l'extérieur les Russes. Tout ce qui n'est pas

1. T. I, 27

2. T. I, 27

conforme à son éducation la heurte et l'indigne. Mais Nicolas lui explique que, quand elle se mêlera vraiment aux Russes, elle comprendra que leur vie, avec ses bons et ses mauvais côtés, est très acceptable. En mettant pied à terre, au Havre, Sophie a été frappée de l'air désinvolte qu'affectaient les gens les plus simples. Les Français sont plus gâtés, gourmets et moins portés sur la nourriture que les Russes, comme Sophie le remarque. Il n'y a pas d'abîme entre le bourgeois et l'homme du peuple (comme en Russie), entre le seigneur et le serf. En France, le riche et la pauvre appartiennent à la même nation, alors qu'en Russie on peut presque parler d'une différence de races. De plus, tout est petit en France comparé aux immenses espaces russes; on ne connaît pas le froid de ces derniers.

Mais malgré la misère, la souffrance, l'absence de liberté, on est heureux en Russie, ce que Nicolas explique à Sophie. Elle, étant Française, juge de l'extérieur. Tout ce qui n'est pas conforme à son éducation la heurte et l'indigne. Mais Nicolas lui explique que, quand elle sera vraiment mêlée aux Russes, elle comprendra que leur vie, avec ses bons et ses mauvais côtés, compose un tout très acceptable. "On n'est pas moins heureux ici qu'en France. On l'est différemment",¹ lui dit-il.

1. T. I, 260

Les Russes, dans la vie quotidienne, sont des agneaux, faisant ce qu'on leur demande, mais ils sont de vrais patriotes, des soldats courageux quand l'ennemi vient les attaquer chez eux.

Les Russes sont aussi des gens assez simples, sincères dans leurs sentiments. "Chacun porte son âme sur la figure"¹ dans ce pays. En France, "il faut arracher dix masques avant de trouver la peau!",² dit Michel Borissovitich.

En politique, c'est la même chose: "Examinez le cas de la Russie: nous avons un tsar adoré de tous, une foi chrétienne qui dicte le moindre de nos actes, un amour de la patrie qui suffit à soulever le peuple entier contre l'envahisseur/.../ En France, pour être intelligent, il faut dire le contraire de ce que dit son voisin, et, si possible, adopter l'opinion du voisin dès qu'il se range à la vôtre. On est pour Napoléon, puis pour Louis XVIII, puis de nouveau pour Napoléon, tout en espérant le retour de Louis XVIII, et enfin pour Louis XVIII en pleurant l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène! Les généraux trahissaient à qui mieux mieux, les ministres tournent au vent comme des girouettes. Dans l'état actuel des choses, je me demande s'il existe un Français qui sache réellement

1. T. I, 285

2. T. I, 285

ce qu'il veut!"¹, dit le père Ozéroff.

Vus de la Russie, les Français paraissent orgueilleux, violents, mais si on les regarde vivre de près on est obligé de convenir qu'ils ont du bon sens, de la générosité, le goût des grands problèmes. Par exemple, Nicolas parle avec admiration de la France qu'il a vue, de Français comme Poitvin, Vavasasseur, de tous les compagnons du "Coquelicots", dont le désir est d'instaurer le bonheur sur la terre! On peut quand même dénoncer une fausse liberté en France: sur le plan de la politique extérieure, la France est contre la Russie, mais sur la plan de la politique intérieure, leurs intérêts se rejoignent. Elles luttent pour le maintien de l'ordre et pour la défense de la légalité.

Il faut également noter que les Français sont mal renseignés sur la Russie. Les mieux informés ont lu le récit du voyage de Custine, croient que Moscou reste sous les neiges neuf mois sur douze, et ne connaissent Pouchkine que parce qu'il a été tué en duel par un Français, le baron Georges de Helckeren d'Anthès. Ce qu'on peut entendre dans les salons en France, ce sont des moqueries et des injures contre la Russie, surtout pendant la guerre. A cette époque-là, les théâtres affichent des pièces de circonstance où

1. T. I, 285

l'adversaire est ridiculisé. Chaque jour paraissent des libelles haineux sur le pays du knout; les caricaturistes s'en prennent au tsar sanguinaire et à ses boyards. La plupart des Français pensent que les Russes sont des barbares, des êtres incultes, dépravés, sanguinaires, ainsi que le dit la baronne de Charlaz, par exemple. Et ils sont vraiment surpris d'entendre un Russe, Nicolas, parler français. La réaction des Français envers l'armée russe est aussi remarquable. La population des faubourgs n'aime pas les occupants, a peur d'eux, les considère avec hostilité. Mais à Paris, on les accueille avec des cris de joie: "Vivent les Alliés! Vive l'empereur Alexandre! Vive la paix! A bas le tyran."1 A l'opéra, on chante: "Vive Alexandre, Vive ce roi des rois!"2

Les journaux couvrent Napoléon d'injures et de sarcasmes, on voit partout des caricatures du tigre Buonaparte et des portraits flatteurs d'Alexandre. C'est un hommage servile qu'on rend en France à la Russie à ce moment-là. Ces clameurs enthousiastes, succédant au silence haineux des faubourgs, étonnent Nicolas. Cependant, même à Paris, il y a des gens qui condamnent les Russes. Les soldats français expriment

1. T. I, 10

2. T. I, 33

une haine impuissante sur leur visage. Certains d'entre eux sont entrés victorieux à Moscou avec les rêves de gloire qu'ils s'étaient forgés avec Napoléon. Maintenant, ils voient les Russes entrer à Paris et les haïssent. Même deux enfants conduisant Nicolas vers son logement, disent que Napoléon reviendra et chassera les Russes de Paris. Mais il est normal que des Français soient blessés dans leur patriotisme par la présence des troupes alliées sur leur sol. Ainsi, les sentiments de la population à l'égard des Russes sont très divisés. Nicolas, comme d'autres Russes, se sent un intrus, mais, en général, on s'attendait à plus de froideur. Par exemple, M. de Lambrefoux est d'avis que la nation française a trop souffert des incessantes guerres napoléoniennes. Pour bien des gens, le retour à la sécurité compensait la honte de la défaite.

Pour les Français, les Russes sont des bêtes curieuses, et c'est à cause de leur curiosité, que le comte de Lambrefoux, le baron et la baronne de Charlaz donnent des dîners où ils invitent des Russes. Les Français viennent aussi vers les Champs-Élysées, où campent les Cosaques, pour voir "les tribus sauvages de la Steppe."¹

Ils viennent également à une messe de nuit orthodoxe.

1. T. I, 36

Ainsi, H. Troyat réussit-il à décrire une messe orthodoxe en plein Paris et de cette façon introduit la Russie et ses traditions au coeur même de la France. La description des fêtes de Pâques de son pays faite par Nicolas aux Français montre aussi ce côté rustique et en même temps brillant des cérémonies orthodoxes.

Ainsi, c'est surtout par les yeux d'un occupant, Nicolas Ozéroff, que nous découvrons ce Paris de 1812 - 1814, et par les yeux de Sophie, le Paris après le coup d'Etat. De même, c'est avec Sophie que nous découvrons la Russie d'Alexandre Ier.

CHAPITRE II: POLITIQUE EXTERIEURE RUSSE

Nous apprenons, dans le roman, ce qu'était la politique extérieure, autant que la politique intérieure, de l'Empire russe du dix-neuvième siècle.

ALEXANDRE Ier

Considérons d'abord la politique extérieure d'Alexandre Ier, qui est le tsar de la Russie à cette époque. Au début du roman, nous nous retrouvons en fin de la guerre de 1812 qui était patriotique et glorieuse pour la Russie et qui marquait son triomphe sur la France de Napoléon, grâce au caractère des troupes et du peuple russes. Ce qui est remarquable dans cette armée russe et ce qui a rendu possible cette victoire sur les Français, c'est un amour immense du peuple russe pour sa patrie et son tsar. Alexandre Ier peut promettre la paix à son peuple ou le précipiter dans la guerre, sacrifier des milliers de soldats ou signer la paix, le peuple, l'armée l'adorent malgré tout. L'omnipotence du tsar, l'absence de la liberté de s'exprimer, de parler librement de la politique, excluent toute tentation de critiquer ses actes ou de prévoir ses décisions. Les Russes vénèrent tant leur souverain, qu'ils ne pensent même pas à essayer de changer quelque chose au

gouvernement ou au régime de leur pays. Après la guerre, le tsar est considéré, par les Russes comme le libérateur de la patrie, et le vainqueur de l'hydre, l'Agamemnon des temps modernes, par les autres pays. Ce ne sont ainsi pas seulement les Russes qui admirent l'empereur, mais toute l'Europe. On apprécie son courage, sa témérité. Il a même une réputation de charmeur, et tout le monde le respecte. Cependant, on ne peut pas ne pas remarquer l'autre aspect de l'auguste souverain: sa sévérité en matière de discipline est si grande que même les hauts dignitaires de l'armée vivent dans la terreur. Un bon exemple de l'exigence chez Alexandre Ier d'une parfaite discipline, c'est le défilé militaire devant fêter la paix, dans la plaine de Vertus, décrit au début du premier volume. Tous ont peur de commettre une fausse manoeuvre, parce que le mois précédent, le tsar a ordonné de mettre aux arrêts deux commandants de régiment dont les hommes s'étaient trompés de pas en défilant dans les rues de Paris. Chaque Russe est terrorisé par la grande figure d'Alexandre Ier. Lui déplaire par un changement de pas, par une fausse note, par une erreur d'alignement ou par un bouton mal cousu, eût été aussi grave que de déplaire à Dieu. Ainsi, le tsar réussit-il à obtenir une soumission aveugle de tout un peuple, de toute l'armée, à sa volonté; la discipline extraordinaire du soldat russe

s'associe avec sa fierté d'être Russe, grâce aux victoires du tsar adoré. Le tsar est aussi un point d'appui pour l'armée russe: chacun suit un chemin rectiligne, marqué de vérités solides, auxquelles on peut, à tout moment, prendre appui. Le tsar est également un père pour tout le monde; et Alexandre Ier aime se promener dans le camp après le parade ou après une bataille avec le désir de montrer qu'il est vraiment un père pour chaque soldat. C'est pour cette raison qu'il donne son approbation au mariage de Nicolas Ozéroff, un de ses officiers, remplaçant ainsi le père de ce dernier.

Et ce n'est pas par hasard, si le premier toast des soldats russes est pour le tsar, la patrie et la foi, ce qui montre leur amour infini pour leur tsar, leur père, pour leur foi chrétienne qui dicte le moindre de leurs actes, et pour la patrie dont l'image suffit à soulever le peuple entier contre l'envahisseur. C'est cet amour pour le tsar, la patrie et la foi qui fait la force de cette armée russe, ordonnée, puissante et nombreuse, de cosaques, de cuirassiers, de hussards, de dragons de la garde impériale, de soldats de toutes armes.

C'est aussi cet amour qui donne à l'armée russe son air de force disciplinée et joyeuse. C'est également cet amour qui lui a assuré la victoire, a mis fin à la guerre et a débarrassé le monde d'un tyran sanguinaire.

Bien sûr, l'armée russe n'est pas vue d'un bon oeil par tout le monde. Pour la plupart des Français c'est une armée d'occupation dont le départ de Paris après la signature de la paix, est considéré comme une fête.

NICOLAS Ier

Nicolas Ier qui prend la place d'Alexandre Ier mort, continue sa politique extérieure en maintenant une discipline féroce dans l'armée.

Il lutte aussi pour le maintien de l'ordre, de la monarchie, de l'autocratie dans le monde entier. Il combat toutes les insurrections contre la monarchie. Ainsi, il écrase le soulèvement à Varsovie enflammée par la révolution française de juillet de 1848. Quand Nicolas Ier voit que les négociations se révèlent impossibles avec la Diète polonaise, il donne l'ordre de franchir les frontières et d'écraser les mutins. Les mêmes motifs le mènent dans sa lutte contre l'Empire ottoman, mais dans ce combat, il veut être vu non seulement comme un monarque absolu, mais aussi comme un protecteur des chrétiens grecs contre les Turcs païens.

En 1854, nous retombons dans la guerre entre la Russie et la France. Voulant remporter la victoire sur la Russie, la France avec ses alliés, la Turquie et l'Angleterre, veut donner aux Russes la leçon que

Napoléon Ier n'a pas pu leur infliger. Cet état de guerre fait quitter la France à la colonie russe, parce que ces émigrés russes sont considérés comme citoyens d'une nation ennemie. La plupart d'eux, qui ont quitté la Russie à cause du despotisme intolérable du tsar, ont préféré ne pas retourner dans leur pays, mais se fixer le plus près possible de la France, en attendant de pouvoir y revenir, ce qu'ils feront après la guerre.

Ainsi, nous voyons que le but de la politique extérieure de la Russie de cette époque est d'assurer sa suprématie en Europe ainsi que de maintenir le régime monarchique dans tous les pays. Et c'est pourquoi Nicolas Ier sera nommé le "gendarme de l'Europe".

CHAPITRE III: L'ORDRE INTERIEUR

LE POUVOIR ABSOLU

Dans la Lumière nous apprenons qu'en politique intérieure, le tsar a le même but qu'en sa politique extérieure, c'est-à-dire maintenir l'ordre et le régime monarchique à tout prix; d'où l'économie et la structure sociale très spécifiques de la Russie, ainsi que la répression de toutes les émeutes.

Si chaque pays est organisé selon son histoire, sa situation géographique, son climat, le génie particulier de sa race, ainsi en est-il pour la Russie, établie sur des assises séculaires: force, ordre, religion; c'est le tsar qui décide si quelque chose doit changer. Ce tsar est considéré en Russie comme le représentant de Dieu sur la terre, aux yeux de ses sujets; ce qui enveloppe la notion quasi religieuse de pouvoir absolu. Dans cette vénération pour le tsar, se trouve un mélange d'admiration et de terreur. En ce dix-neuvième siècle, la Russie demeure l'empire le plus despotique et le plus fermé, par peur de la pénétration des idées libérales dans ce pays conservateur où même l'exécution au knout est conservée, ce qui est impossible en aucun autre pays. A cause de cette politique qui maintient le servage,

qui n'autorise aucune liberté, la Russie est l'un des rares pays dont tout le monde, à l'étranger, s'accorde à aimer le peuple et à détester le gouvernement. On traite Nicolas Ier de tyran et on plaint le peuple russe asservi à sa volonté. Ainsi, on peut dire que la réalité russe c'est un pouvoir fort s'exerçant sur un peuple faible, et où le maintien de l'ordre suppose l'écrasement de l'individu par l'Etat. La structure géographique - l'immensité du pays - le commandait d'ailleurs. Il n'est pas possible de sortir de là. Tout le pays est entre les mains d'un seul homme, ce qui est normal en Russie. Et si on veut changer quelque chose à cela, comme, par exemple, abolir le servage, un si grand changement dans un pays si attaché à ses habitudes, risque d'amener des désordres graves, conduisant à la lutte des classes et à la révolution, ce qui interviendra en réalité, plus tard, dans l'histoire russe, mais ce qui n'est pas possible au début et au milieu du dix-neuvième siècle. Le peuple n'est pas prêt alors pour de tels changements. Ce qui caractérise le peuple russe à cette époque c'est le sentiment de la fatalité, qui est vraiment ancré dans son coeur. De cela suivent la résignation devant une force supérieure, la peur de la liberté, l'obéissance complète au tsar.

LE SERVAGE

La Russie du dix-neuvième siècle est le seul entre les pays européens à conserver le servage. Les serfs en Russie sont soumis corps et âme à la volonté de leur seigneur. Il peut les punir, les marier, les faire battre, les vendre, les expédier en Sibérie.

L'omnipotence de seigneur marque la société russe. Il n'est pas considéré par les serfs comme un despote, mais comme un protecteur, parce que les serfs pensent qu'une fois affranchis ils ne sauront que faire de leur liberté et voudront revenir sous l'aile protectrice de leur maître. Ce qui caractérise les serfs russes, c'est leur piété, leur résignation et leur abnégation devant les souffrances. Ils croient que Dieu les a créés pour souffrir et obéir, et ils acceptent leur sort, devenant paresseux et ivrognes. On ne leur laisse même pas savoir qu'il existe d'autres livres que la Bible et on fait du prêtre l'intendant du domaine. Ainsi, le moujik demeure-t-il dans l'ignorance, ne croyant qu'en Dieu et obéissant aveuglement au représentant de Dieu sur la terre, le tsar.

Le seigneur fait apprendre au serf que l'inégalité est la loi de la nature; le serf accepte cette loi, n'ayant aucun espoir de la changer. Et n'ayant pas d'espoir, il ne souffre pas non plus: la souffrance

laisse place à l'indifférence et même à la joie de la vie donnée. Ainsi, quand Sophie arrive en Russie, elle trouve que les serfs ont l'air heureux de leur sort: à cause de l'inconscience, ou de la sagesse, ou de la paresse, ou de la résignation, ou de tous ces éléments réunis. Mais Sophie est une étrangère dans ce pays, elle juge de l'extérieur. Cependant, épousant davantage la vie russe, elle comprendra qu'on est habitué, depuis des siècles, à la servilité, qu'on est élevé, depuis des siècles, dans la crainte et l'obéissance, et qu'on se satisfait de ce qu'on est, en Russie. Elle voit aussi que les serfs ont même peur et méfiance des gens qui veulent changer leur sort, qui leur veulent du bien. Par exemple, quand Sophie essaye d'apporter quelques changements à la vie des serfs à Kachtanovka, où elle s'établit avec son mari, les serfs ne veulent pas accepter sa bienfaisance. Elle trouve que c'est une atmosphère de cauchemar qui règne dans ce domaine. Elle a l'impression d'appartenir alors à un monde illogique où les maîtres et les serfs sont liés par un étrange contrat de cruauté, où la fortune et la misère se nourrissent l'une de l'autre. Avec le temps, elle découvre à côté de l'humilité des serfs, que, poussés à bout, ils sont capables d'assassiner leur maître. Et on apprend que, depuis la guerre, les émeutes de moujiks sont assez nombreuses. Il est vrai, ces

émeutes sont facilement écrasées par les seigneurs aidés par l'armée. Cependant, même l'armée se rebelle de temps en temps, étant composée des mêmes moujiks mais en uniformes. Ainsi, nous comprenons le vent de révolte soufflant sur le régiment Sémionovsky, l'unité préférée de l'empereur, outrée par la brutalité de son nouveau chef. Mais cette révolte est sans lendemain. Effrayés par leur propre audace, les soldats n'ont opposé aucune résistance à leur incarcération dans la forteresse. Ils n'avaient pas formé de complot dans leur émeute et nul officier ne s'était joint à leur mouvement. Mais cela a prouvé que les idées républicaines avaient gagné les casernes, ce qui facilitera plus tard la tâche des décembristes. La désobéissance de moujiks en Russie est un crime. Dans la plupart des cas, ils sont condamnés aux travaux forcés en Sibérie, où on les conduit enchaînés, quelle que soit la forme de leur déloyauté: assassinat, vol, révolte contre l'autorité du maître. Cette autorité du seigneur est toute puissante et redoutable: les serfs ne peuvent rien faire sans la permission de leur barine, ils ne peuvent même se marier s'il ne le leur permet pas. Et les serfs sont d'habitude attachés à la maison ou à la terre, et deviennent ainsi les serviteurs du barine ou les cultivateurs de la terre de son domaine.

HIERARCHIE

Un autre trait qu'H. Troyat souligne dans son roman c'est la hiérarchie sociale en Russie, qu'on observe à tous les niveaux de la société, et la peur incroyable que les gens ont du pouvoir absolu. Toute l'administration russe repose sur cette crainte qu'ont les fonctionnaires d'être dénoncés les uns par les autres, à cause de l'espionnage régnant à tous les échelons. La solidité de l'Etat est assurée non par la cohésion de ses serviteurs, mais par leur méfiance réciproque. La peur d'avoir commis une faute de service change l'homme intelligent et généreux en une brute administrative. En Russie, pays voué à l'arbitraire du pouvoir absolu, la peur du gouvernement est un poison qui ronge les meilleurs âmes. Dans ce pays, il n'y a que des prisonniers, du haut en bas de l'échelle sociale. Certains prisonniers sont d'un rang supérieur à celui d'autres prisonniers, qui, eux-mêmes, sont les chefs de prisonniers moins privilégiés, ceci jusqu'au dernier des forçats. Et il faut dire qu'il y a une hiérarchie même au bagne. Par exemple, dans celui où les décembristes sont envoyés, leur chef, Léparsky, est prisonnier lui aussi du système, avec un uniforme, des épaulettes, un titre, mais n'ayant pas plus de liberté qu'un forçat. Il n'existe pas de lieu, dans ce pays,

qui ne doive subir une inspection, un jour ou l'autre. Ainsi, la crainte des fonctionnaires russes envers leurs supérieurs hiérarchiques est-elle immense. En Russie, ce système représente une sorte de pyramide humaine, dont la tête se perd dans les nuées, à Saint-Pétersbourg, et dont la base s'enfonce dans la boue des bagnes sibériens.

De plus, il semble qu'en Russie, on ne puisse rien entreprendre sans rencontrer, d'étape en étape, un fonctionnaire assis derrière une table chargée de papiers. Cette bureaucratie est faite de vrais automates, dirigés à distance par le pouvoir central. La force de la hiérarchie sociale en Russie transparaît même dans les conditions de voyage des Russes. Leur pratique est de rouler jour et nuit, tant qu'on trouve des attelages de rechange. Dès l'arrivée à une station, on présente au maître du poste une podorojnaïa, feuille de route; on se fait inscrire sur un registre et on réclame une troïka fraîche. S'il y en a une, on repart, si non, on attend. Un nouveau venu dont la feuille de route est prioritaire, a droit à la première troïka disponible. On classe les voyageurs en trois catégories, d'après le caractère de leur sauf-conduit. La podorojnaïa du courrier du cabinet impérial porte trois cachets et permet de voyager en premier. Le maître de poste doit toujours tenir des cheveaux en réserve, pour le cas où

l'un de ces personnages importants arriverait à son relais. La podorojnaïa de deuxième catégorie, marquée de deux cachets, est celle des officiers de terre et de mer, et de gens d'administration. Le détenteur de cette feuille n'a pas le pouvoir de réquisitionner des chevaux; cependant, quand un attelage est disponible, il se l'approprie au détriment des autres voyageurs, même s'ils sont arrivés avant lui à la station. La podorojnaïa de troisième catégorie, frappée d'un seul cachet, est délivrée aux simples humains. Ainsi, pendant leur chemin, Sophie et Nicolas voient le courrier du cabinet impérial et d'autres de même importance obtenir leur chevaux tout de suite du maître de poste, courbé jusqu'à terre. Sophie note l'estime et la peur inspirées aux Russes par le titre, et qu'ils font tout pour en avoir un. Quelques officiers deviennent francs-maçons, parce que cela aide à réussir. Le grand-duc Constantin est franc-maçon, et de nombreux généraux, des aides de camps du tsar, bref tous ceux qui ont l'intention de faire leur carrière dans l'armée, deviennent aussi franc-maçons. Un autre exemple de cet empire de la hiérarchie, c'est le tchin: on répartit les individus dans des catégories numérotées selon les services qu'ils rendent à l'Empire.

CENSURE

Un autre trait typique de la Russie du dix-neuvième siècle, qu'on retrouve dans le roman, c'est la censure, surtout en ce qui concerne les lettres et la littérature.

La poste russe est une terrible institution, dirigée par des espions. On ouvre toutes les lettres à la poste pour prévenir le moindre risque de propagande des idées libérales et révolutionnaires. Les lettres sont parfois retenues à la poste pendant une semaine. Mais, pour qui connaît les usages de l'administration russe, même un mois de délai de courrier n'est rien. Dans ce pays immense, la lenteur est aussi une des formes de la puissance. Un des exemples de censure sévère est celle des lettres des décembristes qui ne pouvaient même écrire à leurs familles. C'étaient les femmes de ces derniers qui donnaient de leurs nouvelles aux parents d'autres décembristes, et ces lettres étaient sévèrement censurées; cela prenait des mois pour qu'elles parviennent à leur lieu de destination.

La censure impériale empêche aussi la publication de livres dangereux comme Le Malheur d'avoir trop d'esprit de Griboiédoff, des livres de Herzen, quelques uns de Dostoïevsky, quelques poèmes de Pouchkine, envoyé par le tsar en exil à cause de ses

idées dangereuses. Pouchkine a été rappelé de l'exil par l'empereur seulement en échange de la promesse du poète qu'il se conduirait en sujet fidèle, ce qui est une autre victoire du despotisme sur le génie. Cependant, malgré la censure, les grands écrivains font progresser la littérature russe: ils rejettent le style déclamatoire des écrivains du siècle précédent et commencent à peindre la vie dans sa vérité quotidienne. Grâce à eux, la littérature russe cesse d'être une mascarade. La censure prend aussi forme d'inspections. Telles, les inspections à la douane. Les arrivants sont traités avec méfiance, sont obligés de répondre à toutes sortes de questions. Quelques uns sont fouillés entièrement. Les visas sont vérifiés à la loupe. On étale le contenu des malles. Les Russes ne sont pas traités avec moins de méfiance que les étrangers. On assiste, par exemple, avec Sophie, à deux interrogatoires et fouilles, à Cronstadt et à Saint-Pétersbourg; c'est vraiment le contrôle du contrôle. Ce qui surprend Sophie, c'est que les déplacements des Russes sont surveillés. Elle est indignée par ces précautions administratives qui, en Russie, passent pour nécessaires, alors que, partout ailleurs, les gens circulent librement. C'est l'habitude en Russie, parce que dans un pays aussi vaste, aussi divers, il faut une autorité solide pour tenir le peuple en main. Après son existence

indépendante de Parisienne, Sophie entre dans l'empire de la contrainte. Le moindre déplacement nécessite des cachets et des signatures. Des dénonciations anonymes ne chôment pas. La surveillance policière est féroce. Comme Kozlovsky, un des amis de Nicolas le dit: "En Russie, la seule chose qui change, ce sont les uniformes. On prétend qu'en France tout finit par des chansons; chez nous, tout finit par des soldats".¹

1. T. II, 19

CHAPITRE IV: LES TENDANCES NOUVELLES

LA PENETRATION DES IDEES LIBERALES EN RUSSIE

Cette politique intérieure du tsar ne peut cependant pas empêcher la pénétration des idées libérales de l'Europe en Russie, surtout après la guerre de 1812, ce qui, à son tour, force le tsar à prendre des mesures encore plus féroces. L'empereur ne juge pas son peuple assez mûr pour jouir de la liberté, et n'introduit aucune mesure libérale; au contraire, au lieu de se relâcher, la surveillance policière se renforce. Après la guerre, le tsar change de conseiller intime. Le général Araktchéïeff prend la place de l'ancien conseiller, et il renforce encore la discipline en instituant des colonies militaires. Selon ses plans, des provinces entières sont transformées en cantonnements. Les monjiks deviennent des soldats. Répartis en compagnies, bataillons, escadrons, ils constituent les réserves des unités régulières installées sur leurs territoires. Leurs isbas sont remplacées par des maisonnettes identiques. Vêtus d'un uniforme, ils apprennent le service militaire, et, pendant leurs heures de loisir, travaillent pour approvisionner l'armée. Ils doivent se rendre aux champs en tenue, au son du tambour, inscrire leurs fils comme recrues dès l'âge de sept

ans et soumettre à l'approbation de leur colonel le mariage de leurs enfants. Le déplacement des populations s'opère vite, parfois jusqu'à plus de mille verstes de leurs foyers, par décision administrative et non selon une loi. Il n'y a même pas de loi précise établissant le servage des moujiks, mais aucun serf n'oserait se présenter devant le tribunal, il serait battu à mort... par décision administrative. D'habitude, dans une nation civilisée, la Loi s'impose au Chef de l'Etat, mais en Russie, le Chef de l'Etat est au-dessus de la Loi. Cependant, après la guerre de 1812, on observe un changement: le goût pris à la liberté, apporté d'Europe, ainsi qu'à la discussion. Ceux qui ont participé aux campagnes contre Napoléon et qui ont séjourné en France, dans les troupes d'occupation, ont eu la révélation du libéralisme. On commence à parler de politique, de la légitimité du pouvoir, de l'abolition du servage, des moyens d'associer les classes éclairées aux affaires de l'Etat, par exemple, pendant des réunions chez Kostia Ladomiroff. On parle de ces choses, parce qu'on a vu d'autres pays, pendant la guerre, et qu'on peut maintenant comparer la vie en Russie avec celle de l'extérieur. Les officiers qui combattaient en Europe, ont apporté en Russie la maladie de la liberté. Ces jeunes officiers rentrés en Russie, souffrent de voir la misère du peuple

russe, la servilité des fonctionnaires, la brutalité des chefs, les abus du pouvoir. Il n'est plus un officier digne de ce nom qui ne ressente comme une honte l'état d'oppression où se trouve son pays. Tous ceux qui, sous les ordres du glorieux Alexandre Ier, ont combattu Napoléon pour rendre, au prix de leur sang, la liberté à l'Europe, n'ont pas tardé à comprendre que cette liberté leur serait à eux, refusée. Instruits des conditions de vie au delà des frontières, il est normal qu'ils aient été tentés de se réunir pour étudier la possibilité de donner une constitution à la Russie. Ils comprennent que les Russes ont émancipé l'Europe pour demeurer eux-mêmes en esclavage. De cette Europe libérale, ils ont rapporté des rêves constitutionnels, des idées démocratiques. Mais ils n'envisagent pas sérieusement le renversement de l'ordre établi. Le peuple russe pourrait se révolter contre le seigneur, mais pas contre le tsar qui est considéré comme l'émanation de Dieu. C'est pourquoi la révolution sera l'oeuvre d'une élite. Le peuple bénéficiera des résultats ainsi obtenus sans avoir combattu pour les atteindre, sans même les avoir désirés. Les esprits cultivés commencent à se passionner pour les notions de liberté, de souveraineté nationale et de justice indépendante, mais dans leur évolution rapide dans le sens du progrès, ils ne sont pas suivis par le gros de

la nation, fort ignorante en cet ordre d'idées. Il en résulte qu'il existe en Russie deux populations distinctes, les favorisés de la civilisation, à côté d'une masse à peine dégagée de la barbarie. Les aspirations de ces deux groupes humains sont inconciliables. Ce qui paraît nécessaire à l'un, est inutile à l'autre; ce que le premier désire ardemment, le deuxième le repousse comme étranger à sa foi et à ses traditions. Malgré cette division, le désir de liberté gagne un grand nombre de gens. Le retour de l'armée russe au foyer est marqué par la création d'associations clandestines, composées de nobles et de hauts fonctionnaires. Des programmes d'action sont élaborés qui comprennent l'abolition du servage, la suppression des châtiments corporels, la réaction contre le régime conservateur d'Alexandre Ier. On commence à former des groupements secrets de discussion politique. Ainsi le gouvernement devrait-il se sentir moralement obligé de passer aux actes. Le but primaire de ces associations est dans l'étude des meilleurs moyens d'assurer le bonheur de la Russie.

Un de ces groupes évoqués dans le roman, c'est l'Union du Nord, représentée par le prince Troubetzkoï et N. Mouravieff, modérés, le poète Conrad Ryléieff et Alexandre Bestonjeff, de tendance plus radicale, devenus éditeurs d'une revue "L'Etoile Polaire", avec

la collaboration des meilleurs écrivains de la jeune génération. Les poèmes du jeune Pouchkine circulent dans la capitale de la Russie et dans d'autres villes. Un de ses poèmes les plus célèbres attaque la tyrannie du tsar:

"C'est la Loi et non la nature,
Tyrans, qui vous a couronnées!
Vous êtes au-dessus du peuple,
La Loi est au-dessus de vous!"¹

On récite des poèmes de Pouchkine, où l'auteur se demande s'il verra un jour "ce servage aboli par un geste du tsar".² Tous à Saint-Pétersbourg souhaitent une réforme des institutions. On sent la révolution approcher, ce qu'on voit à divers symptômes: à Saint-Pétersbourg, les gens les plus calmes s'agitent; de jeunes fonctionnaires rédigent des projets de constitution, en cachette; des poèmes subversifs passent de main en main, malgré l'exil de Pouchkine dans le Sud pour son "Ode à la liberté"; des épigrammes contre Arakchéieff circulent partout. Le rêve devient une réalité proche, terrible, lourde de conséquences. Toutes ces activités augmentent l'inquiétude du tsar. Il vit dans la terreur des doctrines prêchées par les Encyclopédistes.

1. T. II, 26

2. T. II, 26

Dès qu'un groupe d'individus redresse la tête, Alexandre Ier découvre dans cet acte d'indépendance la manifestation de l'esprit du mal. La tâche d'un monarque chrétien lui paraît être de veiller à ce que le pouvoir absolu, émanation de la volonté divine, ne soit pas menacé. Le système d'espionnage du tsar est renforcé. Mais les noms des suspects rassurent le tsar: presque tous sont des officiers, de hauts fonctionnaires ou des nobles, qui ne devraient pas soulever le peuple pour le plaisir de perdre leurs privilèges dans l'aventure. Mais Alexandre Ier se sent menacé quand il entend parler de soldats prêts à se révolter contre leurs chefs.

La politique sévère du tsar augmente les nombreuses adhésions à la cause du groupement formé à Saint-Petersbourg, qui est absorbé plus tard par une association plus importante, "L'union du bien public". Toutes les tendances libérales y sont représentées: on y trouve des républicains modérés comme N. Tourguénieff et N. Mouravieff qui représentent l'organisation du Nord, et des républicains de gauche demandant des mesures violentes, comme Pestel qui dirige l'organisation du Sud.

Le programme de réformes des deux Unions est différent. D'après Ryléïeff, le chef de l'Union du Nord, le gouvernement s'engage chaque jour plus loin dans la voie de l'obscurantisme. Ayant obtenu le

départ des princes Volkonsky et Galitzine, Araktchéïeff domine seul, à présent, l'esprit du souverain. La religion et la police sont les meilleurs soutiens du trône. Mais, si l'armée bouge, ce sera l'effondrement du régime. Ainsi, le mouvement doit partir des colonies militaires. Cependant, il ne faut pas que le reste de la nation s'en mêle. Il faut une révolte conduite par des officiers, et non une révolution dirigée par des orateurs populaires. D'autres modérés ont la même opinion et votent pour une monarchie constitutionnelle, tandis que les "plus énergiques" votent pour une république.

Ainsi, N. Mouravieff, monarchiste convaincu, devient-il l'auteur du projet de constitution du Nord. D'autres monarchistes, comme Kuhelbecker, Odoïevsky, Batenkoff, le soutiennent.

Mais l'Union du Sud est plus à gauche, dirigée par Pestel, qui veut réunir les deux Unions. Selon lui, l'heure des demi-mesures est passée; il faut substituer à la monarchie une nouvelle constitution; il faut une république. On observe une mésentente entre les deux Unions quant aux moyens à employer. D'après Pestel, l'armée doit se soulever sur l'ordre de ses chef et elle doit contraindre le tsar à abdiquer; après, il faudra obliger le Synode et le Sénat à décréter l'installation d'un gouvernement provisoire, et le tsar devra être tué.

La plus grande différence entre les deux Unions est que les représentants de l'Union du Sud sont les hommes d'action, tandis que ceux de l'Union du Nord, sont des gens de pensée pour qui, tout comme pour le peuple, le tsar est consacré et inspiré par Dieu, donc intouchable. Pestel est d'avis qu'en voyant combien il est facile de tuer le tsar, le peuple comprendra que son omnipotence repose sur un énorme mensonge. C'est pourquoi il veut exécuter le tsar et supprimer aussi la famille impériale, ou au moins la déporter. Il veut établir un nouvel ordre en Russie, fondé sur l'abolition du servage, l'abolition des distinctions de fortune et de condition sociale; il n'y aura alors plus de riches ni de pauvres, plus de princes ni de roturiers, plus de bourgeois ni de moujiks. On assurera l'instruction obligatoire dans des établissements de l'Etat, sans éducation privée. Les traditions, le folklore des divers peuples de la Russie seront interdits. Quand toutes les différences de race, de richesse, de culture, seront anéanties, les citoyens se verront fixer un lieu de résidence et un genre de travail conforme aux intérêts de la république. Il faudra une nombreuse police pour prévenir tout risque de contre-révolution, même des espions au service du pouvoir central, et une censure. L'Eglise orthodoxe sera déclarée Eglise officielle; tous les cultes seront assujettis à

l'autorité de l'Etat. La capitale sera Nijni-Novgorod, où l'Orient et l'Occident se rencontrent, pour réaliser l'unité russe. En ce programme, on découvre en Pestel un théoricien inexorable qui pousse à leurs dernières conséquences les systèmes qu'il conçoit. Il faut noter cette singularité de Pestel qui, tout en prêchant la liberté, est un colonel intraitable, faisant passer ses soldats par les baguettes à la moindre faute de service; Alexandre Ier l'a même félicité pour la discipline de ses troupes.

Sans doute, même à l'intérieur de l'Union du Nord observe-t-on un désaccord: les uns veulent une république libérale, les autres, une monarchie constitutionnelle. Mais tous veulent dans cette Union maintenir la diversité des coutumes, des croyances, des tempéraments, des talents, ce qui fait le charme de la vie. Ils pensent que si on réduit tous les êtres à un dénominateur commun, la masse absorbera l'individu. Si on le fait, ce sera étendre le servage à toute la nation. Les principes développés par Pestel seront, peut-être, applicables à la Russie dans cinquante ou cent ans, mais, pour l'instant, le pays n'est pas prêt à subir une transformation aussi radicale. A un peuple qui, depuis des siècles, se trouve dans l'ignorance et dans la servitude, les droits politiques ne peuvent être accordés qu'à doses

progressives. Le choc brutal créera un désordre qui tuera la révolution. Afin de permettre à la nation de faire son apprentissage civique, on doit procéder par étapes. La mort d'Alexandre Ier, le dix-neuf novembre, à Taganrog, déclenchera la révolution à Saint-Pétersbourg, préparée par les conspirateurs de l'Union du Nord. Les révolutionnaires mettront à profit le désarroi de la cour après cette mort subite du tsar. A la nouvelle de la mort d'Alexandre Ier, le grand-duc Nicolas prête serment à son frère aîné Constantin; il exige le même serment des quelques personnes présentes et de la garde intérieure du palais, du régiment Préobrajensky. C'est le grand-duc Nicolas qui est héritier présomptif, mais il ne veut pas du trône; ainsi la Russie se trouve-t-elle dans une période d'interrègne, circonstance idéale pour une révolution. La mort de l'empereur sert de signal à l'insurrection. Mais les conspirateurs se demandent s'ils sont prêts. Ils n'ont pas de plan de combat, de troupes sûres, de responsabilités bien définies. Agir dans des conditions pareilles serait de la folie, ce que pense Ryléïeff. Troubetzkoï, un colonel de la garde, prend parti contre la révolution, mais pour un soulèvement militaire; il pense que la veuve du tsar, l'impératrice Elisabeth pourra monter sur le trône et adopter une constitution sous la pression des opposants. Les frères Bestoujeff veulent rédiger des

proclamations et les répandre secrètement dans les casernes, pour les gagner à la révolution, mais se bornent à s'adresser aux soldats de vive voix, parce que ces derniers sont illettrés. Ils se heurtent à l'ignorance et à la peur de liberté de ces troupes qui sont de simples moujiks en uniforme.

Les autorités sont cependant prévenues qu'un complot menace le trône. On ne peut donc pas compter sur l'effet de surprise. Les conspirateurs sont dénoncés par le sous-lieutenant Rostovtzeff, qui veut les sauver malgré eux en les empêchant d'agir. Après que Constantin a renoncé aussi au trône, le grand-duc Nicolas accède au pouvoir et le quatorze décembre, toutes les troupes de la garnison doivent prêter serment au nouvel empereur. Le dénonciateur est sûr qu'un petit groupe d'officiers ne peut pas s'opposer à la prestation du serment par la troupe, ni inciter au désordre tout un peuple élevé dans le respect de la religion, de la patrie, de la monarchie. Mais, par un coup d'audace, les conspirateurs essaieront d'offrir la liberté à la Russie, de modifier le cours de l'Histoire.

A l'avènement de Nicolas Ier, les groupes de l'opposition déclenchent un mouvement insurrectionnel qui se propage dans l'armée et aboutit à la sanglante émeute du quatorze décembre 1825.

Tout le monde comprend qu'une des choses les plus importantes est d'obtenir le soutien de l'armée.

Ainsi, Ryléïeff assure l'aide du régiment Ismaïlovsky; M. Bestoujeff, de celui de Moscou; Rozen, de celui de Finlande; N. Bestoujeff, des équipages de la marine.

Le prince Troubetzkoï est désigné comme dictateur militaire pour la journée de l'insurrection, Obolensky, pour être son aide de camps. Les conspirateurs établissent aussi les plans d'attaque et de retraite, en cas d'échec.

D'après le plan d'attaque, l'armée de l'insurrection doit se réunir sur la place du Sénat, à proximité du palais. Devant ce déploiement de force, le grand-duc Nicolas renoncera à ses prétentions et le Sénat publiera un manifeste instituant le gouvernement provisoire et une nouvelle constitution. Selon le plan de retraite, on se repliera sur Staraja-Roussa et on soulèvera au passage toutes les colonies militaires du Nord.

Les conspirateurs rédigent également un manifeste qui contient les points suivants: suppression du régime précédent et institution d'un gouvernement provisoire qui sera chargé de préparer l'élection d'une Assemblée Constituante; abolition du servage et de tous les privilèges de classes; dissolution de l'armée permanente et des colonies militaires; établissement de la liberté des cultes; égalité de tous devant la

loi; indépendance des tribunaux; publicité des débats judiciaires; suppression de la censure; réforme de l'administration.

Mais les conspirateurs ont des idées différentes sur la conduite de l'insurrection et on hésite. Par exemple, Kakhovsky et Yakoubovitch pensent qu'on n'a pas besoin de soldats, qu'un seul homme peut tuer le grand-duc Nicolas et que tout sera fini. Mais aucun des autres, quelle que soit leur hostilité au régime, n'a le courage de tuer le grand-duc. Toute leur enfance orthodoxe se révolte contre ce sacrilège. Personne n'ose lever la main sur un représentant de Dieu sur la terre, chacun étant prêt à mourir sur la place du Sénat, sous la mitraille. Ils ne veulent pas se salir les mains, excepté Kakhovsky qui veut le faire par l'amour de sa patrie, comme il le dit. Considérant la mauvaise organisation d'une action de masse, Ryléïeff accepte le sacrifice de Kakhovsky, qui considère que tuer le grand-duc c'est risquer sa vie pour le bonheur des autres, et est même heureux de se perdre. Mais on apprendra plus tard que Takoubovitch et Kakhovsky renonceront à cette idée, à la dernière minute, et que Troubetskoï sera trop hésitant pour diriger l'insurrection qui sera vouée à l'échec à cause de la désorganisation des plans et à cause de l'aide insuffisante des masses. Les insurgés se réunissent sur la place avec les soldats peu nombreux

et la foule dont ils se méfient. La première victime de l'émeute sera Miloradovitch, héros national, gouverneur de Saint-Pétersbourg, blessé par Kakhovsky parce que le premier était trop populaire et pouvait tout gâcher. Ce geste marque le début de la révolte. Liés par le meurtre, les conjurés ne peuvent plus que continuer la lutte jusqu'à la victoire ou à la mort. La force n'ayant pas réussi à calmer les révoltés, le grand-duc use d'un autre moyen, la religion: il envoie deux prêtres pour parler aux insurgés. Mais ces derniers, tour à tour, baisent la croix du métropolite Séraphin; de cette façon, le Christ est de leur côté. Le troisième émissaire, le grand-duc Michel, frère cadet du grand-duc Nicolas, n'a pas plus de succès. Les soldats qui n'osent pas se montrer en plein jour du côté de la révolte, la rejoignent vers le soir, ce qui est un bon signe.

Mais la révolte manque de direction et de préparation. On a imaginé le succès et la retraite, mais pas la situation de la journée: incapables de réfléchir et d'agir, les adversaires s'observent. Obolensky, devenu dictateur militaire, parce que Troubetskoy ne s'est pas présenté, propose une nouvelle tactique: durer. Enfin, le grand-duc Nicolas décide d'utiliser l'artillerie, et le général Soukozanet doit obéir à ses ordres de tirer sur les révoltés. Mais les soldats passent à la rébellion

et si la révolution avait besoin d'être justifiée, elle l'est maintenant par la brutalité de cette répression. Les soldats restés vivants, tirent sans hésitation sur les troupes gouvernementales. Il y a beaucoup de morts et de blessés, d'autres s'évadent. C'est la fin; l'émence est défaite; mais elle a donné une leçon à la patrie, il le fallait. La foule comprend enfin que le duc et son gouvernement sont des assassins. Malgré le fait que beaucoup d'innocents ont payé de leur vie l'échec de ce coup d'Etat insuffisamment préparé, les résultats sont positifs: par exemple, Nikita, serf affranchi, remercie Nicolas Ozéroff de vouloir assurer le bonheur du peuple, en risquant son propre bonheur. Ainsi, le peuple a compris sa situation, ce qui est très important pour la Russie. Et peut-être, les insurgés ont-ils fait plus de bien à la Russie en devenant des martyrs de la liberté que s'ils étaient sortis victorieux de l'épreuve.

Le coup d'Etat du 14 décembre 1825 était, sans doute, une entreprise absurde. Une révolution ne peut réussir sans l'appui du peuple et de l'armée. Or, ni l'un ni l'autre, en Russie, n'étaient préparés à comprendre le sens de la liberté et à lutter pour elle. Il aurait fallu éduquer les masses, les éveiller, les former, avant de passer à l'attaque. Par leur hâte, par leur inexpérience, les décembristes

ont échoué, alors que, dans quelques années, ils pourraient gagner. Mais leurs intentions étaient nobles.

Seul Pestel a pressenti qu'en matière de coup d'Etat les demi-mesures ne servent pas, mais diminuent les chances de réussite, que les foules ne peuvent conquérir la liberté si elles ne sont pas guidées par un chef aussi tyrannique, aussi résolu, aussi cruel que celui contre lequel elles se soulèvent, qu'un véritable révolutionnaire doit être humain quant aux buts à atteindre et inhumain quant aux moyens à employer. Les insurgés ont échoué parce qu'il étaient des rêveurs; ils leur a manqué un bon dictateur et l'appui de la masse innombrable du peuple.

Le grand nouveauté apportée par la rébellion est que pour la première fois dans l'Histoire du monde une révolution était déchaînée par ceux qui n'avaient rien à gagner si elle réussissait. D'habitude, c'est le peuple opprimé qui se soulève contre les privilèges de la naissance et de la fortune, mais, en Russie, c'étaient les privilégiés de la naissance et de la fortune qui avaient risqué leur vie pour offrir la liberté au peuple. C'était une entreprise désintéressée, noble, étrange. Les insurgés sont devenus les héros de la Russie et de toute l'Europe. Leur oeuvre aura un grand retentissement dans l'histoire de la Russie. Avec toutes ses faiblesses,

son incohérence, l'entreprise des insurgés demeurait un événement admirable. Jusqu'au 14 décembre 1825, il y avait eu, en Russie, de nombreux coups d'Etat. effectués sauvagement dans l'ombre, par un tel ou tel prétendant au trône. Pour la première fois, le différend se réglait sur la place publique, au vu de tout le monde. Le peuple et les soldats participaient un peu à la politique. Une partie de ce peuple, hier encore indifférent, hébété, craintif, se mutinait au nom de la Loi et de la Liberté. Les insurgés du 14 décembre 1825, dont les meneurs, exilés en Sibérie par Nicolas Ier n'ont pu rentrer dans leurs foyers qu'en 1856, grâce au rescrit de clémence du nouvel empereur Alexandre II, ont été nommés décembristes. Et ce qui attire la sympathie pour les décembristes, c'est le fait que ces premiers révolutionnaires russes étaient presque tous des officiers de la garde, des nobles, des idéalistes sincères, ayant le goût de la grandeur morale. La garde impériale a vaincu les décembristes qui ont été pendus ou expédiés en Sibérie. Mais si la révolte a échoué, l'agitation sociale n'était pas éteinte. Le tsar admettait l'urgence des réformes, mais il voulait les réaliser lui-même. Il voulait également interdire toute ingérence de la noblesse révolutionnaire dans la politique de l'Empire; d'où une surveillance policière encore plus rigoureuse.

Après l'échec, plusieurs insurgés essayent de fuir.

Kuhelbecker veut fuir de Russie en Allemagne. Il est d'avis que si tous se laissent arrêter, leur cause est à jamais perdue; libres en France ou ailleurs, ils seront plus utiles que prisonniers en Russie. Kostia Ludomiroff s'enfuit même avant l'émeute. Pour Nicolas Ozéroff, c'est impossible; il ne peut pas quitter sa patrie. Il ne conçoit pas qu'un homme de coeur russe puisse s'expatrier pour échapper à un châtement.

C'est aussi une question d'honneur, d'aller jusqu'au bout, de payer sa dette. Au contraire, étant d'origine allemande, Kuhelbecker peut peut facilement émigrer. Après avoir arrêté les insurgés, le tsar établit une commission d'enquête qui comprend le grand-duc Michel, le générale Diebitch, chef de l'état-major général, Tatisceff, ministre de la guerre, le général Léwachoff, Thernycheff, Benkendorf, Golénischeff-Kontouzoff, etc, qui doivent interroger les insurgés arrêtés.

Pestel, le chef du complot au Sud, a été découvert et appréhendé, la veille du 14 décembre. Le 30 décembre, deux autres officiers, S. Mouraviff-Apostol et Bestoujeff-Rioumine, ayant soulevé leurs troupes, ont occupé la petite ville de Vassilkoff et y ont proclamé Jésus-Christ roi de l'Univers. Puis tous sont sortis dans la steppe pour marcher à la conquête du pays. Trois jours plus tard, dès la première rencontre avec

les détachements gouvernementaux, l'armée des insurgés a été dispersée et ses chefs capturés et amenés à Saint-Petersbourg pour comparaître devant la commission d'enquête.

Le tsar lui-même interroge les prisonniers, au palais d'Hiver. Pendant l'enquête, ils se trouvent à la forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul, où Soukine est commandant et Podouchkine, son bras droit. Ceux de l'Union du Sud sont arrêtés. Leur crime est si nouveau en Russie qu'aucune Loi ne prévoit encore le châtement à réserver aux coupables. Leur crime est d'avoir voulu le bien du pays, selon les révolutionnaires. Selon la commission, on ne peut vouloir à la fois le bien de son pays et la mort du tsar. Deux des représentants de la commission, Tatischeff et Golénischeff-Koutouzoff, ont participé 24 ans plus tôt, à l'assassinat de l'empereur Paul I, ce qui a permis à son fils Alexandre de monter sur le trône. Et maintenant ils jugent ceux dont le crime est, en somme, d'avoir échoué là où eux ont réussi jadis. La première révolte contre le gouvernement, il y a 24 ans, était considérée comme un devoir sacré; les révoltés du 11 mars 1801 ont tué le tsar, la nuit, sauvagement, et ils jouissent de l'estime publique. Les conjurés du 14 décembre ne voulaient qu'écarter un grand-duc du trône, et on les traite en assassins. Les insurgés se demandent ce que sera leur châtement.

La peine de mort n'existe plus en Russie depuis le règne d'Elisabeth, mais la torture est permise. Cent coups de knout tuent un homme très légalement dans d'atroces souffrance. Mais on pense qu'ils n'ont rien de pareil à craindre, parce qu'ils sont nobles. Pour les grands coupables, peut-être, la Sibérie; mais la plupart seront probablement grâciés, parce que l'empereur voudra marquer le début de son règne par une mesure de clémence.

La commission laisse voir l'intelligence de ses membres. Ils autorisent les insurgés à se parler et les forcent à parler des autres. Ainsi, Nicolas Ozéroff, par exemple, essaye de sauver Ryléïeff, l'idéaliste, qui a pensé la révolution, au détriment de Kakhovsky, dont la folie sanguinaire a déshonoré ses camarades. Mais plus tard, Nicolas apprend que Ryléïeff, comme Kakhovsky, tombe au pouvoir du tsar en dénonçant tous ses complices et en se repentant. Kakhovsky dit maintenant que le tsar, le père de la Russie, contre qui ils se sont dressés, pouvait les absoudre. Il n'essaye pas de sauver sa vie, mais est sincère dans son repentir. Nicolas est aussi confronté avec les autres. Tous paraissent convaincus de l'erreur qu'ils ont commise en se révoltant, surtout Ryléïeff qui cherche à payer pour tous, parce que tous ont, d'après lui, trahi à cause de lui. Certains insurgés, qui, naguère, étaient prêts à

sacrifier vie, richesse, carrière, pour le bien de la nation, se montrent maintenant dépouvus de toute dignité. Condamnés, ils prennent le parti de leurs juges, renient leur idéal. Ou plutôt, ils reviennent, malgré eux, à l'idéal de leur enfance. Même quand ils étaient passionnés par la politique française, ils n'avaient pas cessé d'être Russes. La révélation des doctrines républicaines est survenue trop tard dans leur vie, à une époque où leurs convictions étaient déjà formées. Dans ce terrain compact, les idées libérales n'ont pas pu s'enraciner profondément. Les théories de B. Constant se sont superposées à la tradition monarchique sans la détruire. Et, le 14 décembre, lorsque l'élan des révolutionnaires s'est brisé dans le sang, ils ont retrouvé intacte la foi de leurs jeunes années. Ayant perdu tout espoir, ils ont éprouvé le besoin de renouer avec la croyance de leurs ancêtres. Ils se sont jetés dans la terreur et le repentir. S'ils avaient réussi, ils n'auraient eu aucun remords. Dans des circonstances analogues, des prisonniers français, anglais, allemands, italiens, n'eussent jamais réagi de la même façon que des prisonniers russes. Partout ailleurs, l'homme en prison se révolte. En Russie, il accepte l'épreuve comme un signe de la colère de Dieu. Plus le coup est inattendu et douloureux, plus il lui semble venir de haut. L'autocratie finit par trouver sa justification

dans l'iniquité même de ses actes. Des siècles de soumission forcée ont préparé les révolutionnaires à cette démission. Ils étaient les fils d'une nation qui a connu la domination des Vargues, des Tartares, le joug d'Ivan le Terrible, la poigne de Pierre le Grand. Les Russes, qu'ils le veuillent ou non, ont tous un respect atavique pour le pouvoir. Après avoir été des illuminés de la révolution, les décembristes sont redevenus ainsi des illuminés du système autocratique. Tout pouvait réussir, tout a échoué, dans le sang inutilement versé. Aussi pauvres étaient les moyens que grande la cause. Après que la commission d'enquête eut terminé ses travaux le 30 mai 1826, l'empereur a institué un Tribunal Suprême, le 1er juin, chargé de décider du sort de 121 inculptés. Cette cour poursuit ses travaux en secret, sans même inviter les accusés à présenter leur défense. Les criminels sont répartis en plusieurs catégories selon l'importance de leurs forfaits. Plusieurs personnes ayant prouvé qu'elles n'étaient pas sur la place du Sénat le 14 décembre, sont libérées. Les inculpés des catégories un, deux, trois sont condamnés aux travaux forcés pour quinze ans. Ceux de la quatrième catégorie sont privés de tous leurs droits et biens, de leurs titres, grades, décorations, pour être envoyés au bagne pendant douze ans, puis relégués pour toujours dans une résidence surveillée,

en Sibérie. P. Pestel, S. Mouravieff-Apostol, M. Bestojeff-Rioumine, C. Ryléïeff, P. Kakhovsky sont condamnés à la mort par pendaison. Quelques femmes suivront leurs maris au bagne, parmi lesquelles la princesse Troubetzkoï est la première. Ces femmes partageront le sort de leurs maris et perdront leur premier état, et leurs enfants, nés en Sibérie, seront serfs de la couronne; elles ne pourront jamais quitter la résidence qui leur a été assignée. D'ailleurs, la permission donnée aux femmes de suivre leurs maris en Sibérie n'avait pour objet qu'une démonstration politique de la bienveillance paternelle du tsar. La plus grande chance des décembristes, après leur condamnation, c'est de s'être tous retrouvés au même camp, à l'écart des forçats réguliers. Tous ensemble ils combattent le désespoir.

Cette inconscience, cette fougue, cette naïveté dans les entreprises sans espoir apparaissent comme une maladie héréditaire de l'élite de la Russie.

Même au bagne, ces hommes ne s'arrêtent pas de rêver, de faire des plans. Ils pensent à un plan d'évasion et y renoncent, organisent des rendez-vous clandestins avec leurs épouses en gagnant les soldats à leur cause. Malgré leur misère, ces hommes ont su créer à Thita une petite société qui vit intensément par l'esprit. Malgré la fureur aveugle de l'empereur qui a privé la Russie de ses meilleurs serviteurs, toute

cette élite d'officiers, d'écrivains, d'historiens, de mathématiciens, de marins, de savants qui devraient travailler à la grandeur de l'empire, travaille maintenant en Sibérie à sa propre instruction. Ils donnent des cours, des conférences, apprennent des langues, s'exercent aux différents instruments de musique, chantent en coeur, apprennent des métiers manuels. En prison, l'atmosphère de dignité, de ferveur, de générosité, d'entente politique, règne. Les forçats nobles gagnent le respect et l'amour du commandant du bagne, Léparsky, et des soldats. Léparsky, fier de ses prisonniers, demande même au tsar de libérer de leurs chaînes tous les décembristes, après avoir reçu l'ordre de l'empereur d'alléger le sort de certains condamnés politiques. Et il obtient la permission d'enlever leurs fers à tous les prisonniers qui, selon lui, méritent cette faveur par leur bonne conduite. Les épouses aident beaucoup leurs maris et leurs amis. Elles organisent des rendez-vous clandestins, procurent de l'argent, écrivent aux familles des prisonniers, aménagent le nouveau bagne, à Pétrovsk, où chacun reçoit sa chambre et où les maris logent avec leurs femmes. Elles élèvent aussi les enfants nés au bagne, en exil. Enfin, par l'amnistie du 8 novembre 1832, les trois catégories de prisonniers reçoivent une réduction de peine de cinq ans et la quatrième catégorie est

libérée et envoyée en résidence surveillée.

Mais à l'extérieur, c'est le dépaysement qui attend les décembristes: les gens ne les comprennent pas; quelques uns n'ont jamais entendu parler du 14 décembre. Les décembristes se trouvent loin les uns des autres. Par exemple, les Ozéroff sont envoyés à Mertvy Koulouk, où il y a seulement deux paysans russes et où les autres habitants sont Bouriates. Ils se trouvent coupés du monde, sur une terre inculte, où Nicolas trouve la mort. Dix-sept ans après cette mort, sa femme, Sophie, arrive enfin à Tobolsk où elle retrouve quelques anciens compagnons de captivité et leurs femmes. Tous ont fini leur temps de baigne et vieillissent maintenant, à demi libres, à demi heureux, sous la surveillance de la police. La plupart d'entre eux travaillent comme éducateurs, comme Sophie, qui est professeur de français. Ils aident ceux qui ont besoin d'eux. Ils aident aussi d'autres prisonniers politiques, par exemple, les "pétrachevtsy" quand ils viennent à Tobolsk. Les survivants du 14 décembre et leurs femmes se renseignent sur le moyen d'entrer en contact avec eux et de leur procurer tout le nécessaire. Les décembristes et les épouses considérés comme des personnages de légende, vénérés en Russie, après 25 ans de martyr, viennent au secours de ceux qui ont pris leur place.

Enfin, après la mort de Nicolas Ier qui a tué pendant trente ans tant de personnes par orgueil et cruauté, le nouveau tsar Alexandre II gracie les conjurés de 1825. La lampe des méchants s'est éteinte avec la mort de Nicolas Ier. Mais où était la joie des Justes? Ils étaient trop vieux pour se réjouir; ils ont tout perdu pour une idée; et d'autres, après eux, allaient tout perdre, en vain. Les révolutionnaires en Russie sont toujours à plaindre. Mais peut-être ce désir obstiné de changer la face du monde est-il la marque même de l'homme, dans la comédie gigantesque où chaque génération efface l'ancienne et où tout est toujours à recommencer. Peut-être le besoin de se passionner est-il plus important que le besoin d'être heureux. L'effort, qu'il soit couronné du succès ou non, enrichit celui qui l'a accompli. S'il en est ainsi, qui peut affirmer que les décembristes se sont battus en vain? Pour les générations futures la vraie gloire des décembristes ne sera pas de s'être révoltés contre le tsar, mais plutôt d'avoir voué le reste de leur vie à la lutte contre la patrie et l'ignorance de leurs semblables. Presque tous ont dignement surmonté l'épreuve de la relégation, politique, ce qui suffit à montrer la noblesse de leurs âmes.

Ce mouvement des décembristes a aussi effrayé le tsar qui craignait que l'influence révolutionnaire d'Europe s'étende à tous les esprits en Russie. Les

révolutions d'Europe l'effrayaient et le mettaient en colère. Il a décidé que les régiments russes seraient obligés d'aller rétablir l'ordre partout où le peuple se soulevait contre son gouvernement. En ce temps-là, toute l'Europe était prise de fièvre. Des meurtres politiques se suivaient l'un l'autre: par exemple, celui de Kotzebue par Sand, du duc de Berry par un ouvrier, Louvel. Ces membres inciteront bientôt les souverains du monde à compter avec la volonté populaire. On observait aussi l'agitation des jeunesses allemande, italienne, espagnole, qui conduisait à certains changements dans ces pays, mais non en Russie. Les bouleversements politiques en Europe, comme la révolte des Espagnols contre Ferdinand VII ou celle des Italiens contre Ferdinand IV ou l'insurrection des Grecs contre les Turcs, menaient au renforcement de la censure et de la police en Russie, et non à un progrès libéral. L'empereur, exaspéré par les échos des révolutions et par les difficultés intérieures que lui créait le soulèvement des Grecs contre les Turcs, avait décidé de porter un grand coup aux "libres penseurs" de Russie en ordonnant la dissolution de toutes les sociétés secrètes, y compris les loges maçonniques. La révolution en France, en juillet, a exaspéré le tsar au plus haut point, parce qu'elle montrait la puissance du peuple. Pour avoir voulu suspendre la

liberté de la presse et dissoudre la Chambre, Charles X a été renversé. Trois jours de combats y ont suffi. Louis-Philippe d'Orléans est monté sur le trône, après avoir promis des institutions presque républicaines. Les Français, après avoir inspiré aux déembristes la passion de la liberté, leur donnaient, une fois de plus, l'exemple d'une révolution réussie. D'ailleurs, chaque soulèvement contre l'autorité était salubre, puisqu'il préparait l'ébranlement de l'édifice russe. Le soulèvement en France a été voulu et conduit par le peuple. Les ouvriers et les bourgeois de Paris ont lutté coude à coude. Le succès de ce mouvement faisait ressortir la faute que les déembristes avaient commise en n'associant pas la nation entière à leur coup d'Etat. La seule réaction du tsar russe a été son ordre donné à tous les sujets russes de quitter la France et la défense de laisser pénétrer des sujets français dans l'Empire russe, à cause de sa fureur contre Louis-Philippe, le roi populaire.

LE MOUVEMENT DE PETRACHEVTSY

Tous ces mouvements révolutionnaires aussi bien que l'absence totale de liberté en Russie, amènent la création d'un autre groupe secret en Russie. L'affaire ayant commencé en décembre, c'étaient des

décembristes d'un autre genre. Un groupe de jeunes, un quart de siècle après les décembristes, ose conspirer contre le tsar. Leur chef, Michel Pétrachevtsy, est un socialiste, un fouriériste. Dénoncés par un espion, les malheureux sont jetés, comme leurs prédécesseurs, dans les cachots de la forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul, et, après huit mois de prison, condamnés à mort. Mais sur le lieu de l'exécution capitale, on leur annonce que leur peine est commuée en celle des travaux forcés. Contrairement aux décembristes, ils vont faire leur temps de bagne avec des assassins et des voleurs, parce qu'ils ne sont pas assez nombreux pour former un bagne séparé. Cette expérience terrible sera décrite, dans un de ses livres, par un écrivain russe célèbre, Dostoïevsky qui est parmi les pétrachevtsy. Mais même dans ces conditions terribles, ils essayent de conserver leur fierté et leur noblesse. Par exemple, pendant l'entrevue entre eux et Mmes Fonvizine et Ozéroff, eux, gelés, affamés, s'efforcent de garder leur tenue: ils boivent le thé lentement, mangent peu, signe de dignité même dans la misère. En aucun autre pays du monde une scène pareille ne serait possible. Pour eux, il ne s'agit plus simplement de libérer les serfs et d'imposer un régime constitutionnel en Russie, comme le souhaitaient jadis les décembristes, mais d'abolir la propriété

individuelle, d'instituer une communauté où chacun travaillerait pour tous et où tous travailleraient pour chacun, de permettre au peuple de se gouverner. L'influence de Charles Fourier, de Bakounine, socialistes utopiques, est grande sur leurs idées. Il n'y a pas un noble parmi eux, pas un fils de grande famille. Ainsi, l'esprit d'émancipation est descendu d'un étage dans la hiérarchie sociale. Un jour, les idées libérales, venues d'en haut, creuseront leur chemin plus loin encore, jusqu'aux couches inférieures de la société. Alors le peuple, enfin éclairé, fera la révolution. Mais les pétrachevtsy se sont trompés aussi, comme les décembristes. Leur complot a servi à renforcer la méfiance du tsar envers tout ce qui était libéral. Déjà, la révolution de 1848 en France, les soulèvements populaires dans les états allemands et en Hongrie ont convaincu le tsar que le poison des théories nouvelles risquait de gagner la Russie. La découverte, à Saint-Pétersbourg, d'une deuxième société secrète l'a rendu plus intransigeant envers les survivants de la première.

Quelques uns des pétrachevtsy seront obligés de quitter la Russie pour ne pas finir leur vie en prison. Par exemple, N. Tourguénieff réussit à s'évader et il continue à travailler, à écrire à l'étranger; et ses livres deviennent connus en Europe, surtout son livre La Russie et les Russes. Herzen,

lui aussi, doit quitter le pays à cause de ses opinions politiques. Selon lui, la seule force qui puisse s'opposer à l'autocratie du tsar, c'est la masse paysanne. Et cela parce que les serfs ignorent la propriété individuelle et vivent en associations communales sur les terres d'autrui. Ainsi, ils ont dans leur sang la notion du "communisme", qui, un jour, changera la face de leur pays. L'homme de la Russie future, d'après Herzen, sera le moujik, comme l'homme de la France régénérée sera l'ouvrier. Donc, espoir est mis dans la communauté agraire.

Ainsi, les groupes des années quarante sont pour la révolution par le peuple. Mais le peuple n'est pas encore prêt. D'après Dostoïevsky qui fréquente les réunions de l'association de Pétrachevtsy, composée de Saltykov-Shédrine, Kaïdanov, des frères Maïkov, de Pleshniev, Milioutine, Durov, Deboux, Sfechnev et d'autres, les réformes doivent venir du tsar, parce que, d'après le peuple, il n'y a pas entre le monarque et ses sujets de rapports de maître à esclaves, mais ceux d'un père avec ses enfants. Dostoïevsky pense que tuer cet amour du peuple envers son tsar c'est tuer la Russie. Au lieu de cela, il faut éclairer cet amour, le diriger, travailler au bien-être de tous.

LA LECON POLITIQUE

Ainsi, dans la Lumière des Justes, il faut considérer les enseignements politiques du livre qui découlent de différents mouvements des idées en Russie du dix-neuvième siècle. Ils sont de plusieurs ordres, c'est-à-dire particuliers et généraux.

D'abord, la Russie est un pays de discipline impitoyable et le peuple, la masse ne veut rien changer à ce système. C'est Sophie qui, sans le vouloir, mènera une enquête sur plusieurs familles d'esprits et sur les conditions sociales régnantes. Elle constate dès le début, et surtout en Sibérie, que la discipline peut causer tous les maux et tous les biens. Elle note qu'en Russie la peur du gouvernement corrompt les meilleurs. Le peuple ne veut même pas de la liberté ou du pouvoir, il est content de sa sujétion. Dans ce pays de masses, où tous veulent ressembler à leurs voisins, la liberté n'est pas possible. On remarque également que cette notion de masses est très importante dans le système russe. Par exemple, même en Sibérie, Sophie peut voir se constituer spontanément des artels, coopératives ouvrières, ancêtres des kolkhoses. Lorsqu'elle reviendra en France, elle lira une brochure de Herzen qui va parler du collectivisme en Russie. Il pense que la Révolution permettra d'établir une communauté

agraire, semblable à celle déjà connue par le moujik, et où ne s'introduira pas la propriété individuelle, où tous travailleront ensemble, où il n'y aura plus d'injustices ni de privilèges, où tous seront égaux. Cette utopie est à demi réalisée, dans le fief du cruel neveu de Sophie, Serge, et de son père. Serge réussit à réglementer les moissons, les vêtements, les amours et la nourriture de ses serfs; sa propriété a l'aspect d'une immense caserne où des gradés armés surveillent des esclaves satisfaits de leur vie ordinaire et à qui la sécurité semble préférable à la liberté. Serge voudrait que l'Etat futur soit semblable.

Comme nous le voyons, il existe dans le roman, différentes théories sur l'Etat futur en Russie: idéalistes, doctrinaires, réactionnaires, révolutionnaire. La théorie révolutionnaire, est représentée par le simple anarchiste, Filat, un bagnard de droit commun, que Nicolas Ozéroff rencontre pendant son évasion du bagne. Filat veut renverser la société. Il n'a pas foi dans ces gens "aux mains propres", les nobles, les intellectuels, les décembristes, pour faire le bonheur du peuple. Ce Filat sera bientôt le nihiliste pur. Toutes ces tendances politiques dans la Russie de cette époque vont se développer constamment.

CHAPITRE V: FORCE DE LA TRADITION

LA RELIGION

Un autre aspect de la Russie qui est à considérer dans l'ordre intérieur, c'est la religion. Ce qui est très caractéristique en Russie c'est de mettre de la religion en tout. On pense ne pas avoir le droit de désobéir à ses parents et à ses maîtres de peur que Dieu ne vous juge. Nicolas pense que la maladie de son père est un châtement de Dieu; il esquisse un signe de croix avant d'aller chez son père, ainsi que tous les Russes. Michel Borissovitch ne croit pas les affirmations de son fils si celui-ci ne jure de leur vérité devant l'icône. Nicolas doit aller dans un oratoire au coin de la pièce, mettre un genou à terre devant "/.../ de nombreuses icônes /qui/ entouraient une belle copie de la Vierge miraculeuse de Kazan, qui avait sauvé la Russie de l'invasion française",¹ dire "je jure /.../ je jure que tout ce que je viens de dire à mon père est l'expression de la vérité",² se signer et baiser le bas de l'image sainte.

La mort du petit Serge, l'enfant de Nicolas et Sophie, est aussi considérée comme châtement divin, parce que

1. T. I, 301

2. T. I, 301

Nicolas a épousé une Française, une catholique, contre la volonté de son père.

Les paysans de Kachtanovka se rebellent contre la plantation des pommes de terre venues d'un pays non orthodoxe et, donc tenues pour diaboliques.

C'est aussi à cause de la religion que les serfs ne se révoltent pas contre leur condition, parce qu'ils ont appris dès la naissance que Dieu a voulu cet ordre de choses. "A l'homme la jouissance, à la femme la souffrance",¹ dit Fiokla qui sait que c'est Dieu qui décide de tout. Les paysans ne reprochent pas au tsar leur misère pas plus qu'ils ne reprochent à Dieu de les avoir créés. Chez eux, tout est une question de foi. C'est aussi cette foi qui pousse une troupe de vieilles femmes, que Sophie et Nicolas voient sur leur chemin, à marcher vers Moscou, à l'église, Laure de la Trinité de Saint-Serge, même si cela doit prendre environ un an, parce que le temps ne compte pas pour qui porte Dieu dans son coeur.

Le peuple a appris également qu'il faut avoir peur de Dieu. Un exemple de cette peur se trouve dans la célébration de la messe pour le repos de l'âme de Sédoff, que Serge ordonne à l'église de Chatkovo. Quand le prêtre a commencé la messe, "le ciel se déchira avec fracas. Dans la lueur de l'éclair, les

1. T. II, 10

ors de l'iconostase flamboyèrent, puis tout s'éteignit/.../ Un second coup de tonnerre, plus violent et plus proche, fit trembler les vitres/.../ Sophie/.../ regarda en arrière: le peuple ne priait plus. Une épouvante sacrée était sur tous les visages. Figés sur place, les moujiks, leurs femmes, leurs enfants, semblaient attendre la fin du monde. Ce fut dans ce bruit d'avalanche, que se déroula toute la seconde moitié de l'office. Lorsque le prêtre en vint à parler du défunt et prononça le nom du "serviteur de Dieu Vladimir", un gémissement unanime lui répondit. Serge se signa. Les fidèles répétèrent son geste et, prosternés, frappèrent le sol de leur front."1 Sophie devant cette réaction du peuple, comprend que le peuple russe est extrêmement superstitieux. Cela la bouleverse: "elle avait beau savoir le rôle de la superstition chez ces êtres arriérés, elle ne pouvait supposer qu'un simple orage les eût impressionnés à ce point."2 Les paysans pensent que ce tonnerre sur l'église est le signe que le barine "a dépassé la mesure! Il a commis le sacrilège!"3, comme le dit Antipe à Sophie. A la question de cette dernière: Quel sacrilège?"4,

1. T. V, 106

2. T. V, 107

3. T. V, 107

4. T. V, 107

Antipe répond: "Cette messe, barynia, il /Serge/ n'avait pas le droit de la dire!"¹ Bien que ce soit une tradition, "pour suivre la tradition, il faut avoir la conscience tranquille! Neuf jours après la mort de Vladimir Karpovitch, il y a eu un office funèbre et tout s'est bien passé. Quarante jours après, il y a eu un nouvel office funèbre et cette fois encore, tout s'est bien passé. Mais aujourd'hui enfin, Dieu a donné sa réponse. Alors que le fils indigne osait prier pour le repos du père, le ciel s'est fait entendre, et tous les chrétiens l'ont compris. Ce qui m'étonne c'est qu'il ne soit pas tombé fondroyé au milieu de l'église!"², dit Antipe qui croit, comme les autres, que c'est le fils qui a tué le père et non les trois moujiks qui l'avaient trouvé et qui ont été condamnés, malgré leur innocence. Mais Antipe a peur de dire la vérité à Sophie, parce qu'il est très superstitieux et peureux. Il pense que s'il dit cette vérité, le toit s'écroulera sur sa tête.

Il existe, dans le roman, d'autres exemples de superstition du peuple russe. Selon une prophétie une grande inondation devait marquer, en 1877, la naissance d'Alexandre Ier, et, une plus grande inondation annoncerait sa mort. La Nature semble se

1. T. V, 107

2. T. V, 108

révolter contre celui qui gouverne la Russie. Les péchés du tsar retombent sur la nation (par exemple, son péché d'avoir refusé de secourir ses frères en religion de la Grèce martyre. Pour complaire aux Français, aux Anglais, aux Autrichiens, il laisse les Turcs massacrer ceux qui prient dans les mêmes églises que les Russes). La croyance en cette inondation, servira la cause révolutionnaire des décembristes. Une autre superstition c'est la peur du chaman, un sorcier sibérien. Il existe même une croyance selon laquelle au milieu de Baïkal, se trouve le rocher du chaman. Arrivé là-bas, chacun doit réfléchir à ce qu'il désire. Si le chaman qui est dans le rocher l'entend, le voeu sera réalisé. Selon la religion orthodoxe, on a, en Russie, des rites et des coutumes propres. Par exemple, pendant la fête de Pâques, après la messe de minuit, on échange un triple baiser de joie en disant: "Christ est ressuscité", ce qui est considéré comme un geste de fraternité. On remarque aussi la présence de cierges, d'oeufs peints, de cantiques, de bannières, d'icônes pour Pâques. Pour la célébration de cette fête religieuse à la campagne, on prépare les oeufs colorés, la paskha et le koulitch. On assiste à la messe de minuit, et le lendemain, les serfs offrent leur hommage à leur seigneur et lui leur offre un carré d'étoffe à chacun. Puis, selon l'usage, le fils du seigneur

part en calèche pour faire quelques visites de politesse, tandis que les femmes accueillent leurs proches voisins de campagne avec des friandises et de l'eau-de-vie.

D'autres coutumes religieuses se trouvent dans la prière de départ, la bénédiction des eaux dans les villages. A Kachtanovka, ses maîtres, de tout temps, ont assisté à la cérémonie, au mois de janvier. Les habitants des villages assistent aussi à cette cérémonie. Le père Joseph récite des prières, un chœur de paysans chante, enfin le père bénit l'eau et tous les fidèles se signent. La procession, avec ses bannières et ses icônes, retourne à l'église. Après, les moujiks les plus courageux vont se plonger dans l'eau, dans un trou de glace, parce que ce n'est pas considéré dangereux, une fois l'eau bénie, et il est reconnu qu'un bain de ce genre ne peut faire de mal à un orthodoxe. Selon une autre coutume religieuse, le père bénit ses enfants devant l'icône familiale avant leur départ pour l'église pour leur mariage.

Le mariage orthodoxe est aussi différent. Par exemple, pendant le mariage de Nicolas et Sophie, on remarque qu'on tient une lourde couronne d'orfèvrerie au dessus de la tête des futurs époux. Un chœur chante des hymnes. "Le prêtre barbu, mitré, engoncé dans des vêtements d'or, officiait avec une voix qui sortait des entrailles de la terre. Après l'échange

des anneaux, il avait présenté une coupe de vin aux lèvres des jeunes gens, leur avait lié les mains avec un mouchoir de soie et leur avait fait faire trois fois le tour de l'autel, afin de les habituer à marcher du même pas dans la vie chrétienne. Ces rites étranges eussent incité Sophie à sourire, si elle n'avait vu le visage ému de Nicolas pendant la cérémonie. Pour lui, en cette seconde, Dieu descendait réellement dans le temple parmi des nuages d'encens. Tant de ferveur naïve chez un homme promettait un grand bonheur à la femme qui l'épousait".¹

Dans le roman, on apprend aussi qu'en Russie, il existe des Vieux-Croyants que le tsar a envoyés en Sibérie, parce que leur croyance est différente de celle de l'Eglise officielle. Les Staroviéry vivent en Sibérie par colonies. Le convoi de décembristes passe par un village de Tazbagataï où vit une de ces colonies. "Staroviéry, ou Vieux-Croyants, dont les ancêtres avaient été, disait-on, exilés en Sibérie par les tsarines Anne Yoannovna et Catherine la Grande/.../ n'étaient pas, à proprement parler, des sectaires, moins des schismatiques. Ils refusaient de se soumettre à la réforme des livres saints ordonnée par le patriarche Nikon au XVIIe siècle. Pour eux,

1. T. I, 246

même les erreurs relevées dans les copies de ces textes étaient sacrées, puisque la foi de leurs aïeux s'était appuyée sur elles. Excommuniés, pourchassés par la troupe, proscrits, ils n'en continuaient pas moins à proliférer sur tout le territoire".¹

Dans leurs villages il n'y a pas d'église, simplement une petite chapelle de bois. "Les Vieux-Croyants n'avaient pas de prêtres, priaient d'après des livres antérieurs à la réforme de Nikon, révéraient des icônes très anciennes et choisissaient entre eux un lecteur de textes saint et un desservant. D'après les règles de la confrérie, personne, sous peine de péché, n'avait le droit de se couper la barbe, de se signer, avec trois doigts, de fumer, de boire du vin ou du thé, d'absorber des "médicaments chimiques", de se faire vacciner contre la variole/.../ La piété, la sobriété, le respect du travail, le sens de l'économie avaient permis à ces hommes, à ces femmes, longtemps persécutés, d'amasser des fortunes considérables."²

Ils ne buvaient pas de thé-boisson diabolique-mais "du sbiten, breuvage bouillant à base de miel, qui ne pouvait déplaire à Dieu/.../ Tous avaient un air de famille, qui leur venait de leur front bas et de leur nez camard."³ Les femmes n'étaient pas tolérées à

1. T. IV, 198

2. T. IV, 202

3. T. IV, 203

table, et, pour commencer à manger, on attendait le chef du clan. Quand il paraissait, tout le monde se dressait, s'inclinait respectueusement devant lui et le conduisait à la place d'honneur. Le vieillard bénissait l'assistance de sa main.

Par tous ces exemples, on voit clairement que les Russes sont très religieux. On se souvient qu'avant l'émeute des décembristes, quand on devait tuer le tsar, sur la proposition de Kakhovsky, Nicolas Ozéroff a déclaré qu'il faudrait n'être pas Russe pour penser à tuer le représentant de Dieu sur la terre. Le prince Golitzine ajoute: "Nous avons beau être des révolutionnaires, peut-être même des athées, - nous avons été baptisés, nous sommes allés à l'église, nous avons le respect du tsar dans le sang".¹ Cette réplique, surtout dans la bouche d'un athée russe, prouve encore une fois combien la religion est ancrée dans le coeur de la Russie du dix-neuvième siècle.

MOEURS ET COUTUMES

On trouve aussi, dans le roman, des coutumes et des moeurs propres à la Russie de cette époque. H. Troyat les décrit tout au long du livre. D'abord, on remarque qu'en Russie, tout est vaste: les horizons

1. T. III, 27

et les âmes. Les Russes sont très généreux. Ils ont l'âme large, ils donnent leur amitié sans esprit intéressé. On voit en eux une démesure slave: gaité, confiance, amour, angoisse; ils s'échauffent et s'emballent vite.

Un grand contraste existe entre les riches et les pauvres: on voit partout les moujiks aux touloupes rapiécées à côté des messieurs importants et bien vêtus, des femmes habillées comme à Paris; d'élégantes voitures de maîtres et des chariots de paysants roulent côte à côte. En Sibérie, on voit des condamnés aux travaux forcés, "hâves, barbus, exténués, l'oeil vide, les vêtements en lambeaux/.../ Entre leurs pieds, reposaient de gros boulets de fonte. Des chaînes reliaient leurs chevilles",¹ ce qui forme un contraste d'une singulière étrangeté avec les habitants et les voyageurs ordinaires de la Sibérie. On remarque aussi une grande diversité de paysages en Russie: des forêts, des prairies, des taïgas, le désert, "puis, du fond du désert, alors qu'on ne croyait plus à la vie, s'avancait un petit village: des masures de rondins autour d'une église au clocher vert en forme d'oignon,/.../ Et, de nouveau, l'espace immobile, vaporeux, où le regard se perdait en même temps que l'esprit".²¹.

1. T. I, 258

2. T. I, 256 - 257

Il y a aussi un grand contraste entre la ville et la campagne. La ville est assez moderne tandis que la campagne reste médiévale. Aller à la campagne, c'était comme s'arracher au siècle des lumières pour s'enfoncer dans les ténèbres de l'ancien temps. A Saint-Pétersbourg, Sophie admire l'architecture, les statues, comme le fameux Pierre le Grand de Falconet qui représente un cavalier de bronze sur la roche qui lui sert de socle et tend le bras vers la Néva; ou le palais de l'Amirauté avec "ses énormes murs jaunes, sa tour à galerie et son aiguille d'or piquée dans un ciel de coton";¹ ou le palais d'Hiver, résidence du tsar; ou la perspective Nevsky, ce mélange de palais, de magasins et d'églises. Les voitures roulent sur des quais bordés "de palais à frontons et à colonnes. Des traînées d'eau marquaient le tendre crépi des façades/.../ Derrière les vitres, s'épanouissaient des lustres de cristal et des plantes vertes".² Mais à la campagne, l'architecture et les intérieurs sont bien différents. A Kachtanovka, on voit des maisons et des meubles solides, sans style. "Les fauteuils étaient de gros bois foncé, avec de fortes tapisseries clouées sur les bords, les commodes ressemblaient à des coffres, les tables étaient

1. T. I, 252

2. T. I, 252

construites pour supporter le poids d'un boeuf."¹

A Chatkovo, en passant d'une isba à l'autre, Sophie retrouvait "le même intérieur noir de fumée, de crasse, la même odeur de bottes pourries, d'huile rance et de choux aigres, les mêmes images saintes dans leur coin, et, sur la couchette du four, le même vieillard somnolent, avec des mouches sur la figure".²

La vie à la campagne diffère beaucoup de celle de la ville, mais même à la campagne, on trouve joies et plaisirs. A Kachtanovka, au bord d'une rivière, on pêche, on se baigne, des voisins viennent, on organise des jeux, des courses, des pique-niques. On a aussi des clubs provinciaux qui sont d'habitude sombres et sales, et où les habitués jouent au whist, aux échecs, fument, boivent, lisent des journaux. La campagne paraît, il est vrai, isolée, inculte, étouffée sous la neige, la plupart du temps. Mais la neige n'effraye personne en Russie. C'est pourquoi on voyage en pleine neige, étant habitué à cet état climatique. Même Sophie s'habitue à cette vision, s'émerveille du paysage neigeux: "/.../ tout était blanc. Des flocons de neige tourbillonnaient dans l'air calme".³

Elle admire aussi d'autres paysages tellement

1. T. I, 280

2. T. II, 37

3. T. I, 260

différents des français. Il lui plaît de regarder "une famille de bouleaux nus et frileux, un rideau de sapins funèbres".¹ Sophie aime aussi le printemps à Saint-Pétersbourg, la saison la plus douce et la plus mystérieuse dans cette région: la ville baigne dans une clarté de printemps polaire qui n'est ni le jour, ni la nuit. On appelle ce phénomène les nuits blanches. Les villages sont tous pareils: isbas, maisonnettes de rondins, palissades mangées par les orties, puits à bascule, églises blanches à toit vert et à coupole métallique. Les salles communes de poste sont aussi identiques: une table avec un chandelier, quatre chaises, une icône, le tableau des distances entre les stations, le tarif des chevaux, un portrait du tsar, un samovar fumant.

Un autre contraste à noter ce sont les costumes. Les moujiks, à longs cheveux et à longues barbes, sont vêtus de peaux de mouton et chaussés de loques. Les maîtres portent des caftans et des ceintures écarlates; leurs femmes, des robes de soie, des douillettes à col de zibeline, le diadème national brodé d'or et de perles de verre. Les servantes ont des mouchoirs d'indienne sur les cheveux, des robes roides à bretelles dont le décolleté découvre une chemise brodée de gros points. Quelques unes vont pieds nus, malgré le froid. Elles sont coiffées de

diadèmes de verroterie avec des rubans dans leurs tresses. Les gamins se contentent de blouses. Les robes des femmes de province, servantes ou maîtresses, sont démodées, avec une profusion de rubans sur le corsage et aux manches. Leurs cheveux sont toujours en nattes. Les moujiks sont "chevelus, barbus, vêtus de chemises en loques, chaussés de sandales de tulle, clignant des yeux et tendant vers le soleil des visages rudes comme l'écorce des arbres".¹ On trouve aussi un contraste de nationalités, surtout en Sibérie: Russes et Asiates, par exemple, à Irkoutsk, à Krasnoyarsk, à Verhné-Oudinsk. Près de la frontière chinoise, on voit des inscriptions en chinois et en russe, des habits étranges, des dialectes différents. On y trouve de nombreux Bouriates. Il y a mille objets de Chine dans les magasins. On y voit des tentes coniques d'indigènes, des villages de yourtes. L'ameublement est différent aussi: des divans, des coussins, une table basse supportant des statuette de dieux bouddhiques, des timbales et des trompettes, destinées au culte.

L'unique nourriture des Bouriates est la viande de mouton crue, séchée au soleil et salée. Les pauvres ont des habits de peau de chèvre ou de mouton et, sur la tête, un bonnet pointu à pans; les plus riches sont

1. T. II, 108

vêtus de longues robes bleues aux parements brodés, avec une queue de cheveux dans le dos et un petit chapeau surmonté d'un bouton d'argent. La coiffure des femmes élégantes est agrémentée de chapelets de corail, de nacre et de malachite, de plaques et d'anneaux de métal, de monnaie d'or et de cuivre. Les femmes pauvres ont les cheveux tressés et ornés de médailles. On voit partout des faces mongoles. A Perm, au bord de la Kama, par exemple, Sophie observe des "musulmans aux longs caftans, jeunes filles tartares à la taille souple, officiers en uniforme vert, bourgeois en redingote noire et chapeau rond, dames russes habillées à la mode de Paris".¹ Tel est le contraste des nationalités en Sibérie. Il existe bien sûr de grands contrastes dans la société russe: "il serait difficile d'aligner sous une même Loi des êtres aussi différents que les moujiks, les bourgeois, les militaires, les propriétaires fonciers et les nobles".² Sophie est déroutée par l'esprit du peuple russe, dont les mille contradictions devaient compliquer la tâche d'un gouvernement, qu'il soit autocratique ou républicain. Elle a l'impression que les paysages influencent la façon d'être des Russes.

1. T. V, 65

2. T. II, 180

"Ces plaines uniformes, couvertes de neige pendant la moitié de l'année, ce ciel gris, ces vastes solitudes, plongent"1 l'âme dans une rêverie apathique. Pour conjurer ce mal, les Russes sont "forcés de recourir à des sensations vivifiantes: les alternatives du jeu, l'agitation de la danse, le rythme saccadé des chansons, le fracas des réunions mondaines, la chaleur des discussions amicales, les plaisirs de la table, la vélocité des traîneaux, la flamme des amours, tout ce qui peut rompre la monotonie d'une existence captive devient"2 pour eux un besoin irrésistible. Nicolas rit de cette peinture française du caractère slave, mais il avoue que certains traits sont bien observés, notamment la mystérieuse exaltation des Russes, que nous voyons par les yeux de Sophie.

On peut facilement remarquer, dans le roman, un autre trait des moeurs russes: la considération et la peur devant le père de famille. En Russie, le père dirige la famille, tous sont effrayés par lui, et on note un respect filial aveugle. Jamais en Russie, un enfant ne parlerait d'un ton irrespectueux à son père. On a coutume de baiser la main du père en signe de respect. On ne peut pas se marier sans la bénédiction paternelle. Nicolas ne peut pas épouser Sophie sans

1. T. II, 181

2. T. II, 181

la permission de son père qui croit que Sophie ne peut pas devenir l'épouse de son fils parce qu'elle a trois défauts, d'après lui: elle est veuve, française et catholique. Et d'après les coutumes russes, le mariage est impossible s'il y a une différence dans la condition sociale, la religion, la nationalité entre les jeunes gens.

En Russie, les parents détiennent le privilège de la sagesse et de l'autorité, et les enfants doivent leur obéir. Les parents ne consultent pas les enfants, décident de leur sort. Sans doute existe-t-il quelques enfants qui passent outre à la volonté paternelle, comme, par exemple, Nicolas et Marie. Une autre habitude des Russes, c'est leur goût de bien manger et de boire beaucoup. En Russie, il y a toujours une grande quantité de nourriture sur la table. Le matin, on boit du thé avec des tranches de pain bis et de la confiture. Le dîner consiste au moins en cinq plats, et la soupe aux choux est la soupe russe traditionnelle. Les Russes préparent le thé avec le samovar. Même quand ils voyagent, ils apportent avec eux un petit samovar de voyage. Quand on boit de la vodka, on boit d'habitude à la santé du tsar, de l'armée et des jolies femmes. Et en buvant, les Russes vident d'un trait un grand verre d'eau-de-vie. Les Russes aiment aussi boire à la Bruderschaft: on entrecroise les bras, les yeux dans

les yeux; ayant vidé les verres, on se dit des injures, et on s'embrasse; ensuite, on est frères et on se tutoie.

H. Troyat évoque bien d'autres traits de l'existence russe. Les Russes aiment se battre en duel. Ils rédigent en français les lettres les plus importantes et en russe les lettres d'un tour plus familier. Le sens de la camaraderie est général. Nicolas, dans un élan de générosité, invite à monter chez lui quelques officiers inconnus qui rôdent dans la ville à la recherche d'un logement. La mendicité des prisonniers est également d'usage en Russie, parce que quels que soient leurs péchés, ils ont droit à la charité de tous les chrétiens.

Selon une autre coutume russe, les serfs se prosternent devant le seigneur et baisent le bas de sa robe, en signe de gratitude, ce que fait un des condamnés aux travaux forcés, quand Sophie lui donne l'aumône.

Une des coutumes russes c'est la chasse aux loups que les voisins des villages font chaque année.

Autre coutume pittoresque: beaucoup de propriétaires ont une gratteuse de pieds, pour eux-mêmes et pour leur femme. Michel Borissovitch a sa propre gratteuse, Vassilissa, qui gratte ses pieds pour qu'il s'endorme mieux. Selon une croyance populaire, pendant la cérémonie du mariage, celui des deux qui

pose le premier son pied sur le tapis commandera dans le ménage. Pendant le dîner qui suit cette cérémonie, on crie: Gorko! Gorko! ce qui veut dire que le vin semblerait amer tant que les mariés ne se seraient pas embrassés en public.

Un événement très important est le couronnement auquel tout le pays se prépare avec fièvre.

CARACTERE RUSSE

Considérons maintenant ce caractère russe qui transparait à travers les coutumes et les moeurs.

Les Russes ont en commun des principes qui ne se discutent pas. Ils apprennent à vénérer leur tsar et leur seigneur en même temps qu'à prier Dieu. Le paysan russe n'aime pas être dérangé dans ses habitudes. Qu'on lui apprenne à lire ou à se laver, il se méfie.

Si on lui accordait la liberté, il hésiterait à l'accepter. Daria Philippovna dit qu'améliorer la condition du moujik lui paraît aussi dangereux qu'innover en matière de religion. Les idées conservatrices sont partagées par les seigneurs et les popes qui pensent que le moujik n'a pas besoin d'apprendre à lire et à écrire. Le moujik lui-même refuse de savoir, ce qui souligne l'épaisseur de sa sottise, de sa paresse, de sa méfiance, de ses super-

stitutions. Cette faculté d'obéissance chez le peuple russe est vraiment étonnante. Même d'autres nationalités, vivant en Russie, s'assimilent aux Russes. Tamara, la Polonaise, obéit à Nicolas, son seigneur, devenant sa maîtresse; Léparsky obéit corps et âme au tsar russe.

Les réactions de masse sont également frappantes. Ceux qui éprouvent réellement l'amour de la liberté sont rares. La majorité préfère ressembler au voisin. Le peuple pense qu'il a à travailler, à manger, à dormir, à s'amuser, à aimer, à procréer, comme tous les autres.

Quand Nicolas explique la situation du paysan russe à M. Poitvin, il les plaint. "La plupart d'entre eux sont en effet très misérables. Oui, le seigneur peut leur infliger des peines corporelles, les envoyer à l'armée pour vingt-cinq ans/.../ On achète un serf en Russie avec la terre ou sans la terre/.../ Les prix?/.../ Oh! je crois me rappeler qu'un homme vaut trois à quatre cents roubles à Saint-Pétersbourg/.../ A la campagne, les tarifs sont moins élevés/.../ Tout cela est navrant!/.../ Mais c'est la coutume /.../ Une coutume solidement établie."¹ Mais, selon Nicolas, les paysans ne voudront jamais renverser l'ordre qui les opprime, parce qu'ils aiment le tsar,

1. T. I, 131

le respectent.

D'après les seigneurs, "le moujik et l'alphabet ne sont pas faits pour vivre ensemble".¹ On essaye de tenir le peuple dans l'ignorance. Les paysans eux-mêmes craignent d'être dérangés au fond de leur ignorance. Dès que Sophie leur parle d'un pays lointain ou d'un événement historique, ils rentrent dans leur coquille. Pour eux, la Russie c'est leur village, les villages voisins, Saint-Pétersbourg, la Sibérie. Comment s'est construite la Russie, quels souverains se sont succédé sur le trône, d'où vient le servage, les moujiks refusent de le savoir. D'après le père Joseph, tous les moujiks sont "voleurs, buveurs, menteurs, jureurs et fornicateurs! Mais...le Seigneur les a voulus ainsi!"² Il pense qu'on ne peut pas les changer ou les aider. Il dit à Sophie: "Ne tire pas vers la lumière celui qui s'est habitué à l'ombre! Ne corrige pas l'oeuvre de Dieu, à moins que Dieu ne te l'ordonne!"³ D'après lui, il faut "laisser les malades à leur maladie, les ignorants à leur ignorance, les pauvres à leur pauvreté, les ivrognes à leur ivrognerie/.../ les riches à leur richesse/.../ et les saints à leur

1. T. II, 41

2. T. II, 40

3. T. II, 40

sainteté."1 De cette façon, tout le monde vit sa vie et trouve le bonheur en religion, surtout orthodoxe. Cette philosophie aide le tsar et les seigneurs à tenir le peuple dans l'ignorance qui est sans limites. Les paysans pensent que la Constitution est la femme de Constantin. L'ignorance des moujiks se révèle aussi dans leur peur des médecins. Ils utilisent les herbes au lieu de médicaments. Pour eux, tous les médecins sont des étrangers, par conséquent des Allemands, et ils préfèrent mourir par la main de Dieu, s'il le faut, mais non de la main d'un Allemand. Ainsi, ils sont patriotes par ignorance, habitués à aimer seulement ce qui est russe et orthodoxe. Le père de Nikita dit à Sophie: "/.../ nous avons beau être pauvres, nous sommes pour la patrie, pour l'ordre et pour la vertu."2

Ainsi, on trouve, en Russie, la misère sous différents visages: l'ignorance, l'ivresse, le manque de ressources, la faim, la saleté. La vie des paysans est surtout difficile en hiver où ils mènent "une existence de bêtes hivernantes"3 dans leurs isbas. Averses de leur chaleur et de leurs gestes, ils sortaient rarement, n'aéraient pas leurs maisons et travaillaient en famille à tailler des écuelles de

1. T. II, 40

2. T. II, 87

3. T. II, 87

bois, à tresser des chaussures ou des paniers, et à préparer des filets pour la pêche".¹

Ils n'ont pas de liberté, même dans leur vie privée.

Quand un couple de serfs veut se marier, il se présente devant le maître et tombe à genoux en ne levant pas les yeux sur le seigneur qui décide de leur sort. Sédoff fait se marier Zoé et David, contre leur gré.

Comme nous le savons déjà, le seigneur a le droit de vendre les serfs. Dans les journaux il y a beaucoup d'annonces pour leur vente. Mais les serfs trouvent cela normal. Quand Nikita lit ces annonces aux domestiques de Kachtanovka, au lieu de s'indigner, ils discutent sérieusement du prix des serfs, à la ville et à la campagne. Un d'eux, Fédka, est fier de pouvoir dire qu'un de ses oncles a été vendu trois mille roubles, comme laquais, par un comte à un autre. Seul Nikita a honte.

Quelques propriétaires fonciers accordent quand même un passeport à l'un de leurs paysans, avec la licence de travailler en ville. Mais les trois quarts de ce que gagne le paysan reviennent au barine. Si le serf devenu citadin s'enrichit un peu, son maître lui fixe un chiffre très élevé pour le prix de sa liberté. Les seigneurs possèdent aussi les serfs attachés à la

maison, les domestiques. A Kachtanovka, il y en a une cinquantaine: bonne d'enfants, valets de pied, cochers, sonbrettes, kazachok dont l'unique travail consiste à porter des ordres, blanchisseuses, filles de charge, cuisinier, homme du chauffage, femme de l'économat, etc. Ils couchent dans la salle commune, sur des paillasses. La plupart d'entre eux ne font rien, parce qu'ils sont trop nombreux pour servir cinq ou six personnes. Mais ils ne se plaignent jamais de rien. Les serfs doivent voyager, accrochés aux bagages, à l'arrière de la voiture, entre les gros ressorts. Pourtant, ils n'ont rien contre cette situation incommode. Antipe, à chaque arrêt, descend avec "une grimace de rire sur la figure",¹ malgré le froid.

Les serfs ne se révoltent pas non plus quand on les bat. Quand la voiture a des difficultés à avancer, prise dans la marécage, Nicolas devient brutal envers le cocher: il "se pencha en avant saisit l'homme au collet et secoua avec une telle fureur que Sophie en fut étonnée. Jamais, pensait-elle, il n'eût traité de la sorte un serviteur français."² Il a même commencé à donner des coups de poing dans le dos du cocher en l'appelant: imbécile. L'autre ne protestait pas, même si rien n'était de sa faute. Et Sophie ne

1. T. I, 256

2. 2. T. I, 257

reconnaissait plus son mari: "A peine revenu dans son pays, il retrouvait naturellement ce mépris de l'homme qui caractérisait tous ses compatriotes. Sans doute était-il bien difficile de ne pas jouer au maître parmi tant d'esclaves élevés dans la crainte."¹

Il faut noter aussi que les serfs commencent à travailler dès l'enfance. Un des cochers de Nicolas et de Sophie a quinze ans: à cet âge, en Russie, les enfants sont aussi hardis que les hommes. On trouve aussi des gamins de seize ans dans l'armée, dans laquelle d'ailleurs les soldats ont toujours faim et où la solde est toujours en retard. La peur des paysans pour l'uniforme est à noter aussi. Sur le bateau, Sophie voit un gendarme se sentir mal et se précipiter dehors pour se soulager. Quelques passagers, ayant assisté de loin à la scène, se détournent, par crainte qu'il ne leur reprochât leur indiscretion.

Il faut dire quand même que ce ne sont pas seulement les moujiks incultes qui tolèrent cette situation, pour ne pas se compliquer l'existence, mais aussi les seigneurs, conservateurs ou libéraux. Quand Alexandre Ier meurt, Constantin Pavlovitch, sans bouger de Varsovie, repousse la couronne, et Nicolas Pavlovitch, après avoir proclamé son frère empereur, se demande s'il peut faire revenir la troupe sur son serment.

"C'est l'interrègne le plus extavagant de l'Histoire! On offre l'empire de Russie comme une tasse de thé à l'un, à l'autre, et personne n'en veut"1 -dit Kostia, un ami de Nicolas - parce que les prétendants au trône ne veulent pas de problèmes, et sont satisfaits de leur vie calme. Les soldats aussi ont peur de la liberté et acceptent tout. Quand Alexandre Bestoujeff essaye de gagner les soldats à la cause de la révolution et parle de la liberté, l'épouvante apparaît sur le visage des soldats. Ils n'auraient jamais supposé qu'un officier puisse tenir des propos aussi déraisonnables en leur présence. On pourrait envoyer celui qui parlait et ceux qui écoutaient en Sibérie pour de tels propos. Quand Nicolas demande à un soldat de rapporter ses paroles à ses camarades, l'homme répond avec horreur qu'il ne les répétera jamais, qu'il ne désire rien d'autre que le bien de la patrie, et qu'il n'est pas coupable du désir de liberté. Et il se met à trembler, rentre la tête dans les épaules et s'enfuit.

Ce qui découle de l'histoire russe, du système en place, de la géographie, du climat, des coutumes de la Russie, c'est de chercher son malheur. C'est un complexe très russe qu'on appelle le culte de la souffrance. Le personnage qui représente le mieux ce

culte c'est Marie Ozéroff. Elle représente également la résignation et la docilité des femmes russes. Elle dit à Sophie que son mari a le droit de dire à sa femme tout ce qu'il pense, même si cela lui déplaît, "c'est le sort des épouses",¹ dit-elle. "Cette résignation prématurée amusa Sophie. Elle se demanda si la docilité était un trait commun à toutes les femmes russes, ou s'il y avait parmi elles, comme parmi les Françaises, quelques esprits indépendants."²

Les Russes ne cachent pas non plus leurs sentiments; nul n'a honte de son bonheur, de sa peine, de sa force, de sa faiblesse. Quand Nicolas part de Kachtanovka pour Saint-Pétersbourg, Sophie observe avec curiosité les débordements de tristesse des domestiques et de Marie, et elle juge que "les Slaves manquent de décence dans l'expression de leurs sentiments. Aucune mesure, chez eux. Tous, jeunes ou vieux, humbles et riches, se conduisaient, pensaient-elle, comme des enfants".³

Sophie est aussi surprise de la façon dont les Russes s'amuse. Elle est présente chez les Ozéroff, pendant la visite de Kostia Ladomiroff, participe à un repas qui se finit en musique. Les domestiques jouent

1. T. I, 294

2. T. I, 294

3. T. I, 310

de leurs balalaïkas une musique saccadée et joyeuse. Nikita se met à danser. "Une main sur la hanche, s'asseyant presque à croupetons, il projetait en avant une jambe après l'autre, avec un aisance d'acrobate".¹ Michel Borissovitch a pris sa place, commençant "une sorte de promenade rythmée".² Les autres battaient des mains en mesure. Marie "comme incapable de résister à l'appel de la musique, tira un mouchoir de sa ceinture, et, le tenant à deux mains au-dessus de sa tête, se dirigea vers son père d'une démarche glissante".³ Lui, "laissa passer Marie devant lui et se lança à sa poursuite. Il l'accostait, tantôt à droite, tantôt à gauche, arrondissait les bras pour se présenter, clignant des yeux pour la séduire. Elle, cependant, à demi tournée vers son partenaire, le fuyait sans hâte, comme si elle eût voulu à la fois l'aguicher et déjouer ses avances. Ce spectacle était tellement inattendu, que Sophie se demandait si c'était bien le despotique Michel Borissovitch et la timide Marie qui évoluaient devant elle. Décidément, les Russes avaient des sautes d'humeur, un manque de suite dans les idées, qui contrariaient toutes les prévisions. Les mêmes domestiques, qui étaient à peine des êtres humaines

1. T. II, 119

2. T. II, 119

3. T. II, 120

pour leur maître, semblaient, ce soir, faire partie de la famille Ozareff. Rangés le long du mur, ils riaient et applaudissaient en regardant se démener celui qui, d'un froncement de sourcils, pouvait les envoyer en Sibérie."1 C'était bien "la sainte gaité russe",2 comme dit Kostia, qu'on ne retrouve plus dans la capitale.

Ce beau morceau pittoresque montre la façon des Russes de s'amuser et également les contrastes d'humeurs dans le caractère russe.

CONTRASTES

Beaucoup de choses sont contradictoires et absurdes en Russie. Le fait que le chef des insurgés est, en même temps, le directeur d'une société pour l'exploitation de champs dans le Nouveau Monde, paraît le comble de l'absurdité. De cette Compagnie Russo-Américaine, partent à la fois des ordres officiels destinés à étendre l'autorité du tsar sur des terres lointaines et des ordres secrets visant à ruiner l'autorité du tsar sur ses propres terres.

Nicolas, le révolutionnaire, est servi par Platon et Nikita, des domestiques, le suivant jusque sur les lieux du combat.

1. T. II, 120

2. T. II, 121

Dobroliouboff dit à Sophie: "Vous êtes une prisonnière libre. Cette formule avait paru à Sophie le juste reflet de la réalité russe",¹ tellement contradictoire.

Si on trouve tant de contradictions et d'absurdités dans ce pays, c'est que "La Russie c'est un grand pays, où il y a de la place pour le riche et le pauvre, le malade et le bien portant, le simple d'esprit et le philosophe",² comme dit Michel Borissovitch à Sophie. Et Kachtanovka, appartenant au premier, devient un petit village symbolique. Pour l'auteur, il représente la Russie. Et la Russie représente le monde. H. Troyat décrit ce village particulier et d'autres paysages de Russie avec l'élan généreux d'un poète, et les Russes, avec la sévérité d'un accusateur public, en dénonçant leurs vices, leurs faiblesses, ou au contraire, en glorifiant leurs mérites, leurs vertus.

Il condamne les coutumes suivantes: le fait que les procès juridiques se passent à huis clos, que l'entrée du public est interdite; le fait que tous, les moujiks incultes et les seigneurs, acceptent l'injustice pour ne pas se compliquer l'existence, au lieu de lutter pour la liberté; le fait que chaque acte de clémence est accompagné de restrictions (les enfants de

1. T. V, 61

2. T. II, 46

Troubetzkoï, de Volkonsky, on ainsi reçu le droit d'entrer à l'Institut des Jeunes Filles d'Irkoutsk, et les fils des Annenkoff ont été admis comme internes au lycée de la même ville. Mais Pauline Annenkoff, qui souffrait d'être séparée de ses enfants, n'a jamais pu avoir un sauf-conduit pour aller les voir); le fait que rien n'est jamais décidé une fois pour toutes, qu'on donne d'une main pour reprendre de l'autre (après avoir accordé aux épouses des décembristes le droit de se rendre en Sibérie, le gouvernement s'ingénie à les arrêter et à les retarder sur leur route). Cependant, H. Troyat n'oublie pas de parler de ce qu'il y a de bon dans les coutumes et les moeurs russes. Il décrit souvent la générosité et l'hospitalité des Russes. Le pope et la popadia, à Chatkovo, sont hospitaliers même pour Sophie, une Française, bien qu'ils n'aiment pas les Français. Et l'on retrouve souvent, dans le roman, le symbole de l'hospitalité russe représenté par le pain et le sel. Il faut dire que même en France, les Russes restent les Russes comme dans le salon de la princesse de Lieven, où toute la petite colonie russe de Paris se réunit le dimanche. Ce sont des exilés plus au moins acclimatés. Ils essayent de changer de religion, de coutumes, de costumes, mais ils restent les mêmes intérieurement. Tous les boyards travestis en dandys, tous ces propriétaires de terres et de serfs, qui

cherchent à Paris une culture plus raffinée, plus douce, une plus grande liberté, trichent avec eux-mêmes. Le fond de leur caractère est russe; en s'expatriant, ils adoptent les façons d'une société cosmopolite et demeurent asservis aux préjugés de leur lointaine patrie. Ils deviennent des Russes francisés, mais toujours des Russes, des exilés, russes de coeurs, orthodoxes de religion et vivant en France sans pouvoir renoncer à la Russie, ce qui rend leur condition bien étrange.

SECONDE PARTIE: ROMAN ET PSYCHOLOGIE

ROMAN ET PSYCHOLOGIE

CHAPITRE I: PERSONNAGES ET HISTOIRE

Contrairement à L. Tolstoï, H. Troyat n'a rien d'un visionnaire. Les personnages ne tremblent pas d'une fièvre mystique, comme ceux de Dostoïevsky. H. Troyat fait mille observations, d'une netteté étonnante, qui suggèrent la psychologie profonde des personnages. Ces personnages, en vérité, ne sont pas exceptionnels. Mais le mérite de l'auteur c'est justement de fixer dans nos esprits des êtres qui n'auraient pas éveillé notre curiosité si nous les avions rencontrés dans la vie. Très peu de ses personnages sortent de l'ordinaire, et, cependant, ils sont différenciés, campés, animés, avec une telle maîtrise, qu'une fois le livre refermé, ils continuent à évoluer dans notre mémoire.

On trouve dans le roman un grand nombre de personnages, avec leur vie intime, leur histoire, leurs passions. Au delà des personnages et des intrigues, on découvre quand même les lignes directrices de l'oeuvre. En effet, c'est au moment où on se détache des mille détails que la grandeur de l'ensemble se dégage. Alors, au-dessus des destins individuels, se dessinent les lois éternelles qui gouvernent le monde. Naissances, morts, amours,

ambitions, jalousies, angoisses, égoïsmes, vanités de l'humanité se trouvent à profusion, dans ce cycle romanesque. D'abord, apparaît la haute société russe et française, puis les moujiks; la vie avec ses laideurs, ses erreurs, ses élans inutiles, se déroule devant nous. Ce que les personnages font correspond à ce qu'ils sont. Leurs entreprises les plus étranges apparaissent indiscutables. On voit les personnages vivant devant nos yeux: soldats, paysans, généraux, grands seigneurs, jeunes filles, femmes du monde, de différents âges, des deux sexes, de différentes conditions sociales. Et chacun a une façon de penser, de parler, une complexion physique particulières. Malgré les dimensions gigantesques de l'oeuvre, le souci du détail ne quitte pas l'auteur. Les personnages secondaires sont caractérisés d'un trait extérieur. L'auteur, partant de l'idée que le caractère humain est multiple, changeant, s'ingénie à montrer ses héros sous des éclairages différents, selon les milieux où ils évoluent. Les personnages historiques sont peints en mouvement comme les personnages fictifs. Mais au lieu de donner son opinion sur les grands hommes, l'auteur les met en rapport avec les grands événements, pour que le lecteur forme sa propre opinion. On voit le peuple dans le roman, mais ce sont surtout les aristocrates qui y sont évoqués: officiers

supérieurs, gens du monde, propriétaires fonciers. Les secrets les plus honteux de la créature sont dénudés, éclairés, comme chez Dostoïevsky. Comme chez Gogol et Dostoïevsky, on rencontre le monde des pauvres: dans les rues, dans leurs logis, en quoi apparaît le réalisme du roman. Ces personnages sont divers: beaux, ridicules, hideux, monstrueux, rusés, menteurs, insolents, médiocres, démoniaques, mesquins, tout-puissants...ce qui souligne encore une fois, dans sa diversité, la vérité de l'oeuvre. Que de familles et de groupes on voit vivre, que d'incursions on fait dans toutes les classes, et jamais par allusions, toujours par une mise en présence des êtres. Toute une humanité déferle devant nous. H. Troyat voit des événements et des personnages se développer progressivement. Il n'anticipe pas sur les découvertes de ses héros. Il a l'art d'entrer à fond dans l'individualité de ses personnages, en restant très discret. Il nous fait pénétrer ainsi, par touches successives, dans la vie de ses héros, Nicolas et Sophie.

Les personnages "justes" sont très sympathiques au lecteur. Nous leur sommes favorables: leur libéralisme, est attachant comme leur sens de la justice. On souhaite qu'ils soient vainqueurs et qu'ils répandent la lumière sur le monde moderne. L'auteur fait parler devant nous beaucoup de gens,

en France et en Russie, qui nous donnent des leçons dignes d'être retenues. Comme l'intrigue du roman ne se limite pas aux événements historiques, elle se développe suivant la vérité des caractères, qui ont cohérence et richesse. Cependant, l'Histoire humaine et l'histoire des individus sont très liées dans le livre. Les désastres nationaux qui ne font que rarement le bonheur des particuliers, l'ont fait ici pour certains. Les mouvements les plus impressionnants de l'Histoire qui ont bouleversé le monde, ont rapproché Nicolas et Sophie qui ne se seraient jamais rencontrés sans cela. D'abord, parce que Nicolas est né à Kachtanovka qui se trouve trop loin de l'hôtel de la rue de Grenelle où est née Sophie. Ensuite parce que leur caractère et leur éducation les éloignent pas trop. Nicolas et Sophie, dans une Europe paisible, ne se seraient jamais rencontrés l'un l'autre.

CHAPITRE II: LA FOULE

La multitude trouve aussi sa description dans le roman. La foule est montrée frénétique. De son enthousiasme, de sa fureur, de sa peur, naissent des scènes de bousculades, de ferveur collective. Ainsi apparaissent un jour tous ces êtres: "Ils piétinaient, bougonnaient, se poussaient du coude/.../ -Vous allez voir, chrétiens! grondait un colosse barbu. Aujourd'hui, tout sera renversé cul par-dessus tête! Ceux d'en bas seront en haut! le moujik ne transpirera plus que pour son plaisir."1 La conversation continue sur ce ton de parler populaire. La foule assiste à l'émeute, mais elle ne soutient pas l'insurrection. Elle est venue pour le spectacle du serment du tsar, elle n'est pas concernée par le problème révolutionnaire. Le peuple n'est pas engagé dans l'émeute parce que premièrement, il n'est pas prêt, et deuxièmement, parce que les aristocrates révolutionnaires se méfient de lui. Dans la Gloire des Vaincus, Iakoubovitch décrit la foule aux décembristes, de cette manière: "-Vous ne connaissez pas le soldat russe/.../ - Ouvrez tous les tripots, reprit-il, laissez les hommes se saouler la gueule, piller les magasins, trousser les filles, bouter le feu à quelques baraques! Il faut des incendies pour

exciter a foule! C'est joli, ça éclaire, ça donne chaud!"¹ Il donne son opinion méprisante sur la foule dans ces phrases cruelles. Ce mépris et cette crainte de la populace se retrouvent chez Ryléïeff: "Je me méfie de la populace/.../ Si nous nous laissons gagner par elle nous sommes perdus!"²

Cette populace apporte aussi certaine couleur locale dans le roman. H. Troyat est proche de la foule: il a de la sympathie pour elle, pour sa pauvreté et pour sa naïveté. Il est attaché au peuple, ce que manifeste parfois son écriture populiste.

La vue panoramique du peuple est fréquente. On voit la foule des processions religieuses ou burlesques. Ces petites gens, dans ces scènes, sont là pour faire foule, pour servir de matière à la couleur locale. Elle forme aussi la toile de fond qui permet au héros de se distinguer.

Il existe aussi une représentation de la foule formant spectacle. Elle se distrait au bal, au théâtre, à la promenade, à la fête. Elle constitue le quotidien, le cadre existentiel du roman.

Ainsi il existe dans le roman une certaine dose de populisme littéraire français et russe par la présence du peuple, l'évocation de sa misère, de sa trivialité et de son mysticisme. H. Troyat est influencé en ce

1. T. III, 30 - 31

2. T. III, 80

sens par Dostoïevsky qui, d'une manière beaucoup plus élaborée que Tolstoï ou Maupassant, entre dans la mentalité de ses héros, montre leur mysticisme. Le peuple, chez lui comme chez H. Troyat, porte Dieu dans son âme, a une aspiration constante au divin. On retrouve chez H. Troyat cette rencontre du quotidien et du surnaturel.

On remarque aussi l'opposition constante de l'individu et de la société. L'individu c'est un visage, la société c'est la foule. H. Troyat individualise l'homme, et pourtant le héros de l'aventure est souvent la masse en mouvement, la foule, le peuple. Nicolas lui-même fait partie de la masse, bien qu'il soit individualisé avec netteté.

Ainsi, H. Troyat donne à la foule à la fois sa trivialité mais aussi toute la poésie du quotidien. On peut dire qu'il a trouvé l'âme populaire et ses rêves, dans son mysticisme, dans son caractère slave.

CHAPITRE III: LES PERSONNAGES D'HISTOIRE

H. Troyat excelle dans les portraits tracés en quelques traits, vifs et sûrs. Il découvre les réactions profondes qu'éveillent, chez les personnages, différents événements. Des figures authentiques se mêlent aux personnages inventés. Parmi les personnages fictifs de première grandeur, nous voyons des figures pittoresques: Nicolas, Sophie, Michel Borissovitch, Daria Philippovna, Vassia, Nikita, Marie, Sédoff, Serge... Parmi les personnages historiques on retrouve de grands noms comme Napoléon, les tsars russes, le roi de Prusse, le prince Shwarzenberg, Blücher, Rochechouart, Lambert, Damas, Montpezat, Rapatel, Boutet, les émigrés français combattant sous le drapeau russe; Talleyrand, Caulaincourt, le comte d'Artois, Nesselrode, Marie-Louise, Metternich; les maréchaux Ney, Marmont, Berthier; les généraux Koscinszko, Volkonsky, Ermoloff, Miloradovitch; les décembristes, etc. On retrouve également des noms célèbres du ballet: Téléchova, Novitskaïa, Didelot; des noms des Russes émigrés à Paris: M. Nicolas Kisseleff, ambassadeur de Russie en France; Mme Wanda de Kosakovska, la soeur de la princesse Troubetzkoï; Nicolas Tourguénieff, Dolgoroukoff, Ermoloff, Chovaloff, Démidoff; Herzen...

D'habitude, tous ces personnages historiques sont tout simplement mentionnés, mais quelques uns sont montrés plus en détail: on trouve ou leurs portraits, ou des jugements sur eux. Voilà quelques uns d'entre eux: le grand-duc Constantin, "sanglé dans l'uniforme des gardes à cheval, les épaules lourdes, le nez écrasé, les sourcils roux".¹ Le prince Volkonsky "avait un visage plein et rose, aux épais sourcils noirs, aux prunelles globuleuses et au menton lourd. Des favoris pelucheux encadraient ses joues".² Les manières aimables sont celles d'un maître de cérémonies, mais tous savent bien ce que cache cette politesse: férocité, violence.

La princesse Lieven, dame d'honneur de l'impératrice Alexandre Fédorovna, a de l'influence en Russie comme en France, et est une sorte d'ambassadrice officieuse de la Russie en France. Quant à Kakhovsky, le lieutenant en retraite, devenu un des décembristes: "Il avait/.../ une maigre moustache sur une grosse bouche, des gestes saccadés, et un air de démente et de tristesse dans ses yeux bruns, asymétriques et luisants de fièvre."³ Nous savons déjà que c'est lui qui pose sa candidature pour tuer le tsar, parce que, comme il le dit, il n'a peur ni de Dieu, ni du diable,

1. T. I, 14

2. T. I, 104

3. T. III, 26

ni du tsar. Il ressort de ses paroles, qu'il est plus heureux de risquer sa vie, de se perdre que de tuer. C'est l'idée de sacrifice, d'autodestruction qui le fascine. Quand même, à la dernière minute, il refuse de tenir sa promesse, sous prétexte qu'il ne peut prendre sur lui seul un crime dont personne ne lui saura gré. Après l'émeute, il se repent et il est aussi sincère dans son repentir qu'il l'était dans sa haine. "Nous sommes tous perdus!/..../ Un seul peut nous absoudre! Le tsar! Le tsar, notre père! Le tsar contre qui nous nous étions dressés dans notre démente impie!",¹ dit-il à l'interrogatoire. Son besoin d'adorer se reporte de la révolution sur l'empereur.

Le poète Conrad Fédorovitch Ryléïeff qui a quitté l'armée avec le grade de sous-lieutenant, après une courte carrière dans la magistrature, a été nommé directeur de la Compagnie Russo-Américaine pour la Découverte et la colonisation de territoires du nouveau monde. Avec son ami Alexandre Bestoujéff, il édite une revue l'"Etoile Polaire". C'est un homme "mince,/..../ avec des traits énergiques, de grands yeux sombres et des sourcils qui se joignaient en touffe à la racine du nez".² Il est très intelligent et convaincant. En quelques minutes de conversation

1. T. III, 111

2. T. II, 212

avec lui, Nicolas, par exemple, a mieux compris la situation de la Russie qu'en cinq années de solitude à Kachtanovka. "Dans son visage basané, aux pommettes saillantes, aux lèvres minces, féminines, les beaux yeux, larges, doux et mélancoliques, avaient un éclat fascinant. Une chevelure brune, très bouclée, lui emboîtait le front."1 Nicolas trouve en lui "un homme d'une probité et d'une intelligence supérieures."2 Il se voue à la cause révolutionnaire entièrement et meurt sur l'échafaud à cause de ses idées.

Le docteur Wolf est un homme remarquable, autrefois médecin chef de l'état-major et médecin privé du généralissime comte Wittgenstein. Condamné à quinze ans de travaux forcés pour sa participation au mouvement de Pestel, il n'a plus officiellement le droit d'exercer son métier, mais il soigne ses camarades au bagne. Tout en affectant le scepticisme, "il se dévouait sans compter, tombait en rêverie devant une fleur, un insecte, et ne pouvait parler de liberté, d'égalité, de justice, qu'avec un tremblement passionné dans la voix."3

Jusqu'au dernier jour de sa vie, il soigne les malades, en leur sacrifiant sa propre santé.

1. T. III, 9

2. T. III, 10

3. T. IV, 70

Parmi les épouses de déembristes, la princesse Troubetzkoï est la première à avoir permission de suivre son mari en Sibérie. Après elle, la princesse Marie Volkonsky et la comtesse Alexandra Mouravieff obtiennent la même permission, et ensuite, les autres les suivent. Belles, riches, distinguées, elles ont toutes une seule idée en tête: arriver jusqu'au bagne. Elles font beaucoup de sacrifices pour cela. M. Volkonsky abandonne son fils au berceau, et A. Mouravieff laisse ses trois enfants à Saint-Pétersbourg. On voit aussi leur courage: elles doivent passer quelques mois à Irkoutsk avant d'achever leur voyage vers Tchita, parce qu'après avoir accordé aux épouses le droit de se rendre en Sibérie, le gouvernement essaie de retarder leur route.

Catherine Troubetzkoï est une femme "menue, rondelette, avec de larges yeux, d'un bleu foncé, dans un visage pâle. Il paraissait incroyable que cette petite femme, à l'aspect fragile, eût fléchi par son obstination la volonté du tsar et ouvert la voie aux autres épouses de condamnés politiques."1 Marie Volkonsky femme "haute, svelte, gracieuse, avait l'air d'une enfant égarée parmi les grandes personnes. Dans sa figure basanée, d'une pâte tendre,

1. 1. V. T. III, 291

couronné d'épais cheveux bruns, le sourire des lèvres corrigeait la tristesse du regard."1 Elle a seulement vingt ans et va en Sibérie pour rejoindre "un mari qu'elle n'aimait guère et qui avait le double de son âge/.../ elle avait rompu avec sa famille et abandonné son fils encore au berceau",2 pour être avec lui.

Alexandra Mouravieff laisse deux filles et un fils en Russie. Elle est "belle, grave, digne, avec une peau mate et des prunelles noires, qui lui donnaient le type espagnol."3

En 1827, il y a sept épouses installées à Tchita: les trois premières, Mme Fouvizine, Mme Davydoff, Mme Narychkine, Sophie et la fiancée d'Annenkoff, Pauline Guèble. Cette dernière est une couturière française établie à Moscou. Par son opiniâtreté, elle triomphe de tous les obstacles administratifs et familiaux pour rejoindre l'homme qu'elle désire épouser. Les épouses de Rozen et de Youchnevsky rejoignent enfin leurs maris après cinq ans de démarches. En 1831, Mlle Camille Le Dantu vient à Pétrovsk, pour épouser Ivacheff. C'est avec Alexandrine Mouravieff, une personne de tête et de coeur, que Sophie (le seul personnage fictif parmi les épouses) se trouve le

1. T. III, 291

2. T. III, 291

3. T. III, 291 - 292

plus à l'aise. Alexandrine devient la meilleure amie de Sophie, la seule qui la comprenne et la défende; mais elle meurt d'une pleurite très jeune.

La même cause unit les épouses et mieux que ne l'eussent fait des années de relations mondaines à Saint-Pétersbourg. Elles seront douze, et leur vie se règle sur celle de leurs maris. Elles logent dans de pauvres isbas, non loin de la prison, reçoivent, deux fois par semaine, la visite de leurs maris et assiègent le commandant du bagné pour lui arracher de nouvelles faveurs. On note leur ardeur combative, leurs protestations auprès de Léparsky. A elles douze, elles sont plus remuantes, plus entreprenantes, plus embarrassantes, que tous les prisonniers réunis. Il y a chez elles une incapacité à supporter la discipline et les règles établies. La moindre contrainte les hérissent, aucune faveur ne les satisfait, elles ont toujours le mot d'injustice à la bouche.

Même après le bagné, se trouvant en résidence surveillée, elles continuent à aider leurs maris, leurs amis, et d'autres prisonniers politiques. Par exemple, à Tobolsk, elles s'ingénient à faire parvenir aux forçats un peu d'argent et de nourriture. A peine apprennent-elles l'arrivée des pétrachevtsy à la ville, qu'elles trouvent un moyen d'entrer en contact avec eux et de les aider. Elles sont encore capables d'enthousiasme après tant d'épreuves. Et nous savons

qu'elles deviennent les héroïnes de la légende créée autour des décembristes.

Alexandre II est présenté comme cultivé, indulgent, sincère. On le voit d'abord jeune tsarévitch pendant sa visite à Kourgane, en 1837, faisant un signe de croix devant les décembristes, au moment de la prière pour les réprouvés. Devenu le nouveau tsar, il libère les condamnés politiques et accorde une amnistie.

Nicolas Ier est un homme grand et fort, au visage "blatard, au nez régulier, au front dégarni, aux gros yeux pâles et globuleux"¹ Les gens sont impressionnés par sa stature et son air de sérénité hautaine. Il est un bon acteur. Il change de masque avec aisance pendant l'interrogatoire des insurgés: "/.../ à la sévérité olympienne succédait /.../ une expression d'infinie générosité."²

Mais combien d'hommes ont souffert par sa faute! Les décembristes, les pétrachevtsy, les soldats sacrifiés à Sébastopol et à d'autres batailles. "La volonté aveugle de ce potentat, son intelligence rude et limitée, son absence de pitié, de finesse, de coeur avaient infléchi, pendant trente ans le destin de millions d'êtres."³ Tant de vies ont été écrasées

1. T. III, 79

2. T. III, 79

3. T V, 278

"par l'orgueil et la cruauté du maître de la Russie."1

Alexandre Ier était devenu l'adversaire de Napoléon. L'Empereur avait trouvé sa vraie, et peut-être son unique raison d'être, dans sa lutte à outrance contre l'empereur des français. Surnommé le "Sphinx du Nord", Alexandre Ier était mort en laissant sur sa personne un mystère non encore résolu. Après une brève et étrange maladie, avant la cinquantaine, il est disparu, fort loin de sa capitale. Les funérailles ont été bizarres, et très vite une légende est apparue: on trouve en Sibérie un saint homme qu'on identifie au souverain. Cette légende veut qu'Alexandre Ier ne soit pas mort en 1825. Devenu impopulaire et ayant sombré dans le mysticisme, il aurait secrètement abandonné le trône et terminé sa vie en ermite. Il était le premier tsar du XIXe siècle. Pendant les premières années de son règne, il s'est révélé comme un autocrate, mais avec des inclinations libérales. Chez lui, la duplicité était une seconde nature. Devant la campagne de Russie, il s'est montré très ferme, résolu à lutter jusqu'au bout, y compris au-delà de l'Oural, ne voulant s'arrêter qu'en France. Il a été inflexible, il a voulu une paix stable, signée à Paris. Peu à peu, il s'est transformé en héros de légende. Alexandre est bien le vainqueur de 1814, mais il n'a pas recherché

de vengeance: il n'en a voulu qu'à Napoléon, pas aux Français. Napoléon éliminé de la scène, le tsar est redevenu le personnage indécis qu'il était avant. On peut dire qu'il s'est désincarné avant l'âge, comme épuisé par l'effort surhumain qui lui avait permis d'abatre Napoléon qu'il a admiré autant qu'il l'a haï. Faute d'héritier direct, il a laissé, en 1825, sa succession à son frère, Nicolas Ier.

Napoléon, pour la plupart de gens, est un tyran découronné qui a massacré des milliers de personnes pour assouvir son besoin de gloire et qui a fait détester la France par toute l'Europe. Avant lui, la France était célèbre par les lumières répandues par ses beaux esprits; après lui, elle est devenue célèbre par sa violence et son massacre des peuples voisins. Selon Sophie, c'est "une singulière façon d'interpréter l'Histoire."¹ D'après elle et Nicolas, Napoléon avait sincèrement en vue la suprématie et la prospérité de son pays; et il était un grand capitaine qui a laissé derrière lui son oeuvre, sa légende. Même ceux qui le détestaient, lui reconnaissaient une manière de génie. On pouvait l'accuser de tout, sauf de trahison envers son pays. Même ses ennemis, en apprenant sa mort, ont eu l'impression qu'une des plus nobles figures du monde avait disparu.

1. T. II, 141

CHAPITRE IV: LES PERSONNAGES FICTIFS

Parmi les personnages fictifs, on retrouve différents groupes: les Russes et les Français, les aristocrates et les petites gens, les maîtres et les serfs, les forçats de droit commun et les prisonniers politiques. Ces personnages reflètent bien la société française et russe. Pour mieux les comprendre, considérons de plus près ces personnages différents. D'abord, on peut relever la présence de plusieurs Français décrits avec assez de détails.

M. Lesur est le précepteur de Nicolas et Marie, toujours agacé par Michel Borissovitch. Il est décrit comme un petit homme "chauve, rose, remuant",¹ déplaisant dans sa gentillesse et son absence de caractère. Chassé de chez lui par la Révolution, il est condamné à vivre sous un toit où l'on critique sa patrie. Les jeunes élèves ayant grandi, il est resté au service de leur père. Les deux hommes ne se quittent pas, "unis par une petite haine joyeuse, plus forte que l'amitié. L'un avait autant besoin d'obéir, de ramper, de craindre, que l'autre de dominer, d'humilier et de se repentir."² Le précepteur se complait quand même dans l'humiliation et la sécurité de son état domestique.

1. T. I, 281

2. T. I, 39

M. de Lambrefoux est le père de Sophie. C'est un royaliste, un aristocrate. Elevé dans les idées du siècle précédent, il est homme mondain, superficiel, charmant, mais sa façon de penser et de vivre est trop différente de celle de sa fille. Ruiné par la Révolution, il recouvre un peu d'aisance grâce aux capitaux de sa femme qui malgré ses qualités de coeur, est une femme agitée et niaise.

Délphine est une femme mariée qui séduit Nicolas. Elle est "belle, blonde, chaude",¹ au tempérament de feu, assez avide et vulgaire. Elle mène une double vie: elle dissimule son désir sous un voile de mystère et de dignité, mais du jour où elle se donne à Nicolas, elle ne cache plus sa véritable nature, sa grande liberté de moeurs. Son mari, malgré ses apparences, n'est ni bête ni jaloux. Il semble même être amusé du succès que sa femme remporte auprès du jeune officier russe. Vers la fin de sa vie, Delphine s'occupe d'une Société de Charité maternelle: la vertu lui est venue avec les rides; à force de passer d'un homme à l'autre, elle a fini par les aimer tous. Sophie ne reconnaît pas la femme jolie, facile et commune d'autrefois dans cette vieille personne au maintien digne et à l'esprit bienveillant qu'elle retrouve à son retour en France.

1. T. I, 30

Augustin Vavasseur est le propriétaire de la librairie du "Berger fidèle". Il est violent dans ses pensées. On a l'impression qu'il voudrait tout détruire, mais ne saurait rien reconstruire. Jusqu'à la fin de ses jours, il reste révolutionnaire et passe d'une prison à l'autre.

H. Troyat nous donne aussi des portraits de quelques personnages secondaires vivants en Russie. Quelques personnages sont tout simplement mentionnés au passage et décrits en quelques petites touches. Nous voyons Pélagie, une vieille "bossue, édentée, un oeil couvert d'une taie blanchâtre, l'autre à demi fermé /qui/ passait pour n'avoir pas toute sa raison,"¹ et Porphyre, un moujik, vieux, très maigre, à la barbe grise qui pousse de travers. Ils sont douze à la maison. "/.../ la pauvreté est assise à"² leur table. Tous les fils sont ivrognes, et les enfants reprochent aux vieux parents, qui ne peuvent plus travailler, le pain qu'ils mangent. Le vieux dit qu'ils ont besoin de la bonté divine, mais Dieu n'est bon qu'avec ceux qui font brûler devant les icônes des cierges, que seuls les maîtres peuvent acheter. Et il est sûr que tous leurs péchés viennent de leur misère. On voit aussi passer devant nos yeux l'idiot

1. T. II, 37

2. T. II, 37

de campagne qu'on retrouve dans chaque village russe. Des gens simples, employés, artisans apparaissent dans les pages du roman relatives à l'inondation. On voit le père Joseph qui tient le peuple dans l'ignorance, et Loukéria Liméonovna, la popadia, "grande, luisante, cramoisie"¹ avec ses neuf enfants, dans une maison propre et hospitalière où "les sièges /.../ sont durs, mais les coeurs/.../ tendres."²

On aperçoit aussi Igor Matvéïtch, le staroste de Chatkovo, et sa femme Eudoxie; le comte Toumanoff, petit et grêlé, et sa femme, voisins des Ozéroff; Alexis Nikitytch Péschouroff, maréchal de la noblesse du district d'Opotchka, "un petit homme bossu, tordu";³ le père Myslovsky confessant les décembristes; le général Zeidler, gouverneur d'Irkoutsk; Prosper Rabondin, aubergiste d'Irkoutsk; la petite Tatiana, la fille du directeur des Postes, qui prenait des leçons de français chez Sophie, et qui avait "un visage rond semé de taches de rousseur et des yeux bleus, très pâles";⁴ un gendarme, Dobroliouboff, qui accompagne Sophie à Kachtanovka; Soukine commandant de la forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul, et le commandant Podouchkine, son aide;

1. T. I, 39

2. T. II, 39

3. T. II, 160

4. T. V, 26

Bachmakoff, "un capitaine en retraite, célèbre pour ses duels, ses pertes au jeu et ses bonnes fortunes. Ce qui est dangereux l'intéresse par principe";¹ il agit d'abord et pense après et ne se mêle pas de politique pour cette raison: il n'y ferait que des sottises. D'autres personnages secondaires sont mieux étudiés. Par exemple, Vassilissa qui est la vieille niania de Nicolas et Marie. "Elle avait un visage bleu, dont les rondeurs semblaient faites de pommes superposées: deux pour les joues, une pour le front, une pour le menton".² D'ailleurs, tous les enfants des seigneurs, en Russie, avaient des nianias, qui les soignaient, cajolaient, aimaient, et Vassilissa représente parfaitement bien une d'entre elles. Antipe est un serf rusé, paresseux, bavard, intelligent, choisi par le père pour accompagner le jeune seigneur, Nicolas, à la guerre. Il devient l'ordonnance de Nicolas et ne se soucie de rien: il s'accommode du soleil et de la neige, dort n'importe où, mange n'importe quoi, prie beaucoup, rayonne du plaisir de vivre, ne se lave jamais et a une mauvaise tenue. Si les hommes de troupe étaient correctement vêtus dans l'armée russe, les ordonnances s'habillaient avec tout ce qui leur tombait sous la main. Sur ses cheveux roux, Antipe "portait une

1. T. II, 50

2. T. I, 268

casquette jaunâtre à la coiffe plissée en accordéon. Ses mollets s'enfournaient dans d'énormes bottes de postillon."¹

Il est aussi voleur et blasphémateur: "Seul le Christ ne vole pas: il a les mains clouées!"², dit-il à Nicolas.

Il ne sait pas lire, ni écrire, mais a du bon sens. C'est lui qui renseigne Sophie sur le meurtre de Sédoff, se cachant sous le masque d'idiot du village, tout en étant, en réalité, le plus intelligent.

Il adore sa patrie et il est content de retourner chez lui, après la guerre. "La France, qu'est-ce que c'est? Un pays étranger. Les gens y parlent et y vivent à l'envers. C'est en Russie seulement qu'on se sent sur une terre Chrétienne /.../ tout est beau chez nous!"³, dit-il. Il aime bien se donner de l'importance: par exemple, il ment sur ses aventures en France, pour attirer l'attention et l'admiration des autres serfs. Il est plus rusé et intelligent que les autres serfs que nous voyons dans le roman, excepté Nikita.

Nikita s'inscrit dans la grande lignée des figures de moujiks exemplaires, dans une paysannerie russe, d'habitude prise sous son aspect collectif et collec-

1. T. I, 25

2. T. I, 25

3. T. I, 262

tiviste. Mais H. Troyat individualise le moujik. Nikita est un moujik d'un type spécial. H. Troyat lui donne une stature particulière dans sa condition de serf et de domestique. Cela permet à l'auteur d'offrir une vision de la condition serve et de ses rapports avec les seigneurs dans leur vie intime. Au début, on voit le jeune Nikita, fidèle et séduisant valet, simple esclave, aux "cheveux couleur de paille, coupés en rond /au front/ bas, têtus, /au/ nez court, /qui a/ une machoire forte et des yeux bleus, presque violets."¹ Il est beau et fort, très curieux, et il a soif d'apprendre à lire et à écrire, de s'instruire. D'après son carnet, on apprend que sa vie est "grise comme la poussière,"² que sa mère est morte depuis longtemps et que son père s'est remarié. Sophie le voit mal logé, mal nourri, mal vêtu, "entre un père qui était une brute et une belle-mère dont le visage rayonnait d'imbécillité."³ Grâce aux circonstances, et aux études que Nikita a faites par lui-même, il est chargé par son barine de la petite comptabilité du domaine. Mais cela l'ennuie; il veut apprendre la poésie, les mathématiques, la politique, le français, en quoi Sophie l'aide beaucoup. Quand même, malgré son désir de s'instruire, malgré les changements qui s'opèrent en lui, il reste

1. T. II, 41

2. T. II, 70

3. T. II, 87

essentiellement serf et valet dans son âme. Il se soumet à la fatalité ancestrale: "Nous avons une peau de moujiks sur des os de moujiks. Enseignez-moi, libérez-moi, habillez-moi de vêtements somptueux, je resterai un pauvre"¹, dit-il à Nicolas.

Il est très attaché à ses maîtres, surtout à Sophie. Cet attachement met en relief les oppositions, inhérentes à leur condition traditionnelle, de maître et de serf. Nicolas, tout en étant un bon barine, gagné par les idées libérales, en réalité traite Nikita comme sa chose. Et ce dernier défend son servage où il jouit de la sécurité absolue dans l'obéissance, sans avoir à décider, donc à risquer. La liberté ne dit rien à Nikita. Il se sent désorienté quand Sophie l'affranchit. Il se tire d'affaires en faisant divers métiers, jusqu'à ce qu'il redevienne le serviteur de Nicolas et puis de Sophie. C'est là son destin et ce qu'il veut; et son absurde, émouvante fidélité le mènera finalement à la mort. Nikita se met à l'entière disposition de ses maîtres, à leur service, qui est pour lui une obligation religieuse. Il aidera Nicolas, conspirateur, ensuite suivra Sophie en Sibérie. Il reste dévoué à Nicolas: il insiste pour l'accompagner à Kachtanovka après l'échec de l'émeute. Puis, quand Nicolas est arrêté, c'est lui qui apporte la nouvelle à Sophie et s'en va

1. T. II, 291

avec elle à Saint-Pétersbourg. Il ne la quitte pas, préférant abandonner un emploi reçu, parce qu'il aime mieux être domestique qu'employé libre chez les autres. Il n'aspire qu'à servir ses maîtres et donc il sert en même temps la cause de la révolution, puisque son barine et sa barynia sont de son côté. Mais d'un autre côté, il vénère le tsar et tout ce que combat la révolution. Il ne croit pas en l'avenir de moujik, ne pense pas que le moujik, même cultivé, puisse être changé. Mais il écoute Sophie qui lui parle de l'histoire de Lomonossoff et commence à croire que peut-être se révèle là une possibilité de changement. Et on voit en effet que Nikita change, après avoir été affranchi. Quand Nicolas le rencontre le 14 décembre, "malgré ses habits de paysan, /Nikita/ avait de l'aisance, et même de la noblesse, dans son port de tête, le balancement puissant du dos, de ses épaules et l'expression tranquille de son regard."¹ Nikita montre sa gratitude à Nicolas et à ses amis pour leur soulèvement révolutionnaire. Il a compris que les révolutionnaires ont voulu apporter le bonheur au peuple. Quand il retrouve Sophie, elle ne retrouve en lui rien du jeune serf timide et ignare de jadis. Il devient même un ami de Sophie au lieu d'être seulement un domestique. En route pour la Sibérie, il fait tout son possible pour qu'elle évite les

1. T. III, 50

mauvaises rencontres, les gros mots, l'excès de chaleur, de froid, la faim, la soif, les fatigues, les angoisses de toutes sortes. Il l'enveloppe de soins et d'admiration. Dans l'extraordinaire aventure où ils se sont lancés pour rejoindre Nicolas, la différence de leurs conditions s'est progressivement abolie. Ce rapprochement apparaît à Sophie comme une illustration des théories égalitaires qui l'ont exaltée dans sa jeunesse. Cela apporte aussi une justification aux efforts de Sophie pour affranchir les serfs. Cependant, même en devenant un ami pour Sophie, Nikita reste à son service. C'est le reflet d'une situation triste, mais aussi complexe. Enfant de la Russie séculaire, Nikita souffre d'inquiétude, de désarroi, il ne veut pas porter sa charge de responsabilités, il préfère être au service de ses maîtres. Il demeure au fond de lui fidèle au monarque, à son barine, à sa barynia. Ainsi, ce jeune serf devenu un jeune homme libre au grand coeur est une figure très attachante et complexe. Il a ses aspirations, ses ambitions. Il veut s'instruire et il y parvient. Il a une passion des études. Par exemple, quand il reçoit de l'argent pour avoir gagné une compétition pendant la bénédiction des eaux, il dit qu'il va acheter des livres, et du papier. Il veut apprendre le français parce qu'il pense que toute la science de l'avenir est dans les

livres français et que toute la science du passé est dans les livres russes. Parti de rien, il s'est cultivé rapidement et avec enthousiasme; il est sorti de sa condition sans effort.

Nikita est aussi un type de héros-serf; il a un rôle héroïque dans le roman. Il accompagne Sophie en Sibérie et devient le chevalier courageux de sa barynia dont il tombe amoureux. Son amour est beau. Nous en avons le témoignage dès le début, grâce au carnet de Nikita. Ensuite, gagnant la compétition pendant la bénédiction des eaux, il fait l'hommage de sa victoire à Sophie avec fierté. Plus tard, par respect pour Sophie, il n'approche jamais les femmes. Il a une passion pour Sophie. Il sait qu'il n'est qu'un serf, que Sophie aime son mari, mais il n'y peut rien, il la désire. Mais jamais il n'ose lui dire qu'il l'aime. C'est par amour que ce paisible serviteur est capable d'une explosion de rage. Quand un marchand exige trop d'argent pour son véhicule à louer, voulant profiter de la situation de Sophie, Nikita se met dans une telle colère que le vendeur baisse immédiatement son prix. Nikita s'oppose aussi à la fouille des bagages de Sophie, à Irkoutsk, et par conséquent, se trouve arrêté et jeté au cachot. Incapable de vivre loin de Sophie qui, ne pouvant obtenir une feuille de route pour lui, le quitte à l'auberge à Irkoutsk, Nikita préfère risquer la

prison, le knout, la mort, pour essayer de la rejoindre. Ayant un caractère impulsif, il part sans passeport pour rejoindre Sophie, en se procurant des chevaux. Devant le danger d'être attrapé par les gendarmes, il tue l'un d'eux, mais ne réussit pas à s'échapper. Il est condamné à cents coups de knout pour le meurtre et pour n'avoir pas dit le nom de son maître, et il sait qu'il va mourir. On lui promet de réduire sa peine de moitié s'il passe aux aveux. Mais il ne veut révéler ni son nom, ni la raison de sa présence en Sibérie, ni sa condition de serf attaché à la famille des Ozéroff, de peur que Sophie ne soit recherchée et inquiétée par sa faute. Et, puisqu'il lui est désormais impossible de la rejoindre, il ne voit aucune raison de rester en vie. De plus, il pense que Sophie sera entièrement à lui dans l'autre monde, si elle ne le serait jamais dans celui-ci, ainsi, il pense qu'il connaîtra une félicité surnaturelle et innocente non dans le domaine physique, mais dans le monde des âmes. C'est par sa passion donc qu'il se laisse tuer. Il regrette sincèrement d'avoir tué le gendarme, mais il ne se sent pas coupable, parce qu'il a agi par amour. Le lyrisme entourant Nikita lui donne une sorte d'auréole. "Il n'était plus un moujik, puisqu'il devait mourir; il était prince officier, poète/.../.1

Et même après sa mort, il survit dans l'esprit de Sophie et est la cause de sa brouille avec Nicolas. Ainsi, Nikita survit-il en quelque sorte à sa propre mort.

On distingue également quelques officiers russes. Doubakhine est un capitaine, "sec, pâle, myope, dont on chuchotait qu'il était franc-maçon."¹ Le capitaine Maximoff qui a une face rougeaude, de grosses lèvres est un vieux militaire qui s'en tient aux coutumes, à la nourriture, à l'heure de manger, à la langue russes. Il refuse un billet de logement chez les Français parce qu'il veut rester avec les siens, et parle des Français avec une grimace de dédain.

Hippolyte Roznikoff est un ami intime de Nicolas, à Paris. Il est "grand, dégingandé, les cheveux d'un noir de corbeau, le nez en forme de bec, l'oeil sombre profondément retiré dans l'orbite"²; "frisé, moustachu, il éclatait de rire pour un rien."³ C'est un vrai Russe: il préfère Saint-Pétersbourg à Paris parce que là-bas, on trouve ordre, solidité, géométrie. Cependant, au contact de Paris, Roznikoff, jadis très simple de manières, s'est découvert des prétentions à l'élégance. Il commence à prendre un soin extraordinaire de sa personne, huile ses cheveux

1. T. I, 120

2. T, I, 34

3. T. II, 17

pour les rendre plus brillants, se parfume, se polit les ongles. Bien qu'il ne soit pas beau, son assurance est telle que ses camarades le surnomment: le bel Hippolyte. Sous son air de légèreté, il a un grand souci de sa carrière, étant très ambitieux. Il est prêt à tout pour entrer à l'Etat-major du prince Volkonsky. Il sait ce qu'il veut et réussit à entrer dans l'Etat-major. Il doit cette ascension à ses qualités militaires, à son caractère aimable et surtout à ses relations dans les milieux de la franc-maçonnerie. Quelques mois d'intrigue lui suffisent pour se faire nommer officier d'ordonnance auprès du prince. Pourtant, ce succès ne lui tourne pas la tête. Peu après, il obtient que Nicolas quitte son régiment et soit affecté, lui aussi, à l'Etat-major. C'est lui aussi qui soutient la candidature de Nicolas pour accompagner le tsar à Paris, sachant que son ami veut revoir Sophie le plus vite possible.

Peu de temps après, il devient aide de camp du général Miloradovitch, gouverneur de Saint-Pétersbourg, et il gagne de l'embonpoint et de l'assurance.

Contrairement à Nicolas, il n'entre pas dans l'organisation secrète: il ne veut pas risquer sa carrière en s'intéressant à un mouvement qui ne peut avoir l'approbation des autorités.

Après son retour en Russie, Roznikoff change

tellement, que Nicolas ne retrouve plus en sa présence le ton de leurs conversations d'autrefois. Nicolas cherche à travers cet aide de camp avantageux le souvenir du jeune officier ardent, moqueur et arriviste qui était son meilleur compagnon à Paris, et ne le trouve pas. Mais, tandis qu'il pense que son ami s'est abêti dans la voie des honneurs, celui-ci, de son côté, plaint Nicolas d'avoir gâché sa vie en se mariant avec une Française et en quittant l'armée. Nicolas lui croit peu de jugement, mais Roznikoff le surprend par sa perspicacité, quand il démasque Nicolas dans sa démarche en vue de se renseigner sur la date où les troupes de la garnison prêteront serment au nouvel empereur. Il montre aussi de la perspicacité quand il conseille à Nicolas de ne pas rester avec ses amis parce qu'ils vont se perdre. "Ce n'est pas une poignée d'officiers libéraux qui pourra inciter au désordre tout un peuple élevé dans le respect de la religion, de la patrie, de la monarchie",¹ dit-il à Nicolas. Il reste un ami dévoué de Nicolas, malgré tout. C'est lui qui aide le plus Sophie dans ses visites aux personnages influents quand Nicolas est arrêté. Il garde son amitié à Nicolas, tout en condamnant ses idées. "C'est peut-être un fat et un intrigant /.../ mais il doit avoir l'âme bonne",² pense Sophie de lui.

1. T. III, 15

2. T. III, 153

Stanislas Romanovitch Léparsky, qui a soixante-douze ans, est commandant du bagne de Tchita, au delà du lac Baïkal, du bagne où les décembristes purgent leur peine. Il a "un vieux visage fripé, aux pommettes roses, à la moustache grise hérissée, et aux petits yeux froids et malins."1 C'est de lui que dépend le bonheur des bagnards.

Polonais, élevé chez les Jésuites, il a gagné ses grades dans l'armée impériale, pour devenir, après cinquante ans de services, commandant du régiment des chasseurs à cheval de Séversk. Il veut prendre sa retraite, quand Nicolas Ier lui propose ce poste à Tchita. En y arrivant, il se prépare à une besogne sévère de surveillance et de redressement. Mais, il est séduit par ceux qu'il vient dominer, par ces jeunes gens de bonne famille et de haute culture. Il veut même adresser un rapport à Saint-Pétersbourg sur le miracle de ce foyer d'instruction qu'il voit apparaître, dans la Sibérie, mais il ne le fait pas parce qu'il a peur qu'on l'accuse de sympathie suspecte envers des criminels d'Etat. Au fond, il les considère un peu comme ses enfants, lui, qui ne s'est jamais marié. Surtout leurs femmes éveillent en lui des sentiments paternels. Il les admire pour leur courage et s'attendrit sur leur jeunesse. Il a fallu

1. T. III, 288

qu'il devint commandant d'un bain pour connaître le bonheur de n'être plus seul sur la terre. Il est fier de ses prisonniers, et son coeur lutte toujours contre la rigueur de la consigne.

Il a l'air d'un "geôlier, /d'un/ tortionnaire de l'âme, /d'un/ ogre"¹, mais, dans le fond, il tente l'impossible pour concilier la sévérité des consignes reçues avec la sympathie que les condamnés et leurs femmes lui inspirent. Il se montre très patient avec les épouses, leur accorde les facilités nécessaires à l'amélioration de leur sort, fermant les yeux à beaucoup de choses contraires au règlement. Il essaye même de s'approcher de ses détenus, en demandant, par exemple, d'être témoin au mariage d'Annenkoff. Il a vraiment le désir de leur être agréable. Sa vénération pour le tsar qui est quand même très grande, comporte un mélange d'admiration et de peur. Bien que Polonais d'origine et catholique de confession, il a acquis, sous l'uniforme russe, la notion quasi religieuse du pouvoir absolu. Il a peur de déplaire au tsar. Tout en estimant les décembristes, tout en considérant que leur châtement est trop sévère, il trouve leur révolte contre l'ordre établi en dehors de sa compréhension. Quand Nicolas s'évade, Sophie ne reconnaît plus Léparsky: "La

1. T. III, 292

crainte d'avoir commis une faute de service changea cet homme intelligent et généreux en une brute administrative. Décidément, en Russie, la peur du gouvernement était un poison qui rongeaient les âmes les mieux trempées",¹ pense-t-elle.

Il est aussi prisonnier, tout comme ses prisonniers à lui. Il faut noter quand même que Léparsky se surprend à constater que, dans certains cas, l'opinion des prisonniers lui importe plus que celle du tsar. Ainsi, la croix de commandeur de Saint-Vladimir qu'il reçoit pour avoir opéré le transfert des forçats de Tchita à Pétrovsk, ne lui procure aucun plaisir, parce que l'empereur le couvre de ridicule devant les déembristes en le récompensant pour ce voyage comme pour un fait d'armes.

Cependant, c'est le tsar qui le guérit de sa maladie: il était au plus mal, le coeur battant irrégulièrement, les jambes enflées, après l'inspection du général Ivanoff. Mais dès qu'il reçoit la lettre de l'empereur, pour le féliciter de l'organisation matérielle du bagne, ses malaises disparaissent comme par miracle.

Il meurt en 1837, et les derniers prisonniers vont à son enterrement comme à celui d'un ami. Tous ont apprécié la générosité de ce vieux serviteur du régime impérial, qui a rendu leur vie en prison plus douce.

1. T. IV, 152

Les aristocrates russes sont représentés par quelques personnages caractéristiques.

Daria Philippovna, une voisine de Michel Borissovitch, est présentée comme une bonne mère, soucieuse de ses enfants et de ses serfs, "une femme de trente-huit ans, grande, belle et majestueuse, au visage régulier, au sourire moelleux et aux yeux bombés, d'un bleu de faïence."¹ Restée veuve très jeune, elle gère son domaine. Elle a trois filles "maigres et brunes, habillées de robes à fleurs /qui/ avaient des allures de sauvageonnes"² et un fils.

Elle est sceptique au sujet des serfs et très conservatrice: améliorer la condition du moujik lui paraît aussi dangereux qu'innover en matière de religion.

Nicolas voit en elle de la grâce. Il pense que les idées conservatrices font partie du charme de cette femme, tout "comme les châles de cachemire, le sens de l'organisation domestique, les grands chapeaux de paille et le goût des confitures."³ Ses enfants la regardent avec vénération. Elle est pour eux un modèle de grâce et d'intelligence. On la sent pleine d'indulgence maternelle, de tendresse, de naïveté attardée.

1. T. II, 56

2. T. II, 56

3. T. II, 155

"Une âme de jeune fille dans un corps de trente-huit ans",¹ pense d'elle Nicolas.

Etant une mère aimante, elle est blessée quand Marie refuse d'épouser son fils, et ne voit pas les Ozéroff pendant deux ans, parce que tout ce qui venait de Kachtanovka lui rappelait la tristesse, le désarroi de son fils. Elle aime tellement Vassia, qu'elle fait construire pour lui un pavillon dans le goût chinois, refuge de lecture et de méditation.

Nicolas admire sa bienveillance pleine de fermeté envers ses serfs: tous plient devant sa douceur; ses suggestions deviennent des ordres. Ainsi, la douce Daria Philippovna est aussi une maîtresse sévère et intransigeante, comme tous les autres.

Vassia Volkoff, son fils, est "un jeune homme très brun, très frisé, aux beaux yeux italiens, aux narines trop minces et aux lèvres féminines".² Il vit à Slavianka qui touche le domaine des Ozéroff. Il a terminé ses études à l'Université de Goettingue et pense à entrer au Département de la Justice, où sa mère a des relations. Il est libéral. Mais il pense que le maintien de l'ordre suppose l'écrasement de l'individu par l'Etat, et il est loin d'être révolutionnaire: il déteste le sang, les désordres. Il a le culte de l'honneur. Il n'oserait jamais tuer,

1. T. II, 57

2. T. II, 52

même pour la bonne cause. Il pense trop pour agir; il préfère la méditation à l'action.

Marie le trouve ennuyeux, mou, prétentieux et peu intéressant. Il devient le meilleur ami de Nicolas, mais seulement parce qu'il est le seul jeune homme cultivé de la région; à Saint-Pétersbourg, Nicolas ne l'aurait même pas remarqué.

Etant trop faible et peureux, il abandonne les décembristes, à la dernière minute, sous un prétexte auquel lui-même ne croit pas. Il est honteux de cet acte, et passe le reste de sa vie à se justifier, à se plaindre et à méditer, sans agir.

Ainsi, en la personne de Vassia, nous voyons un seigneur libéral qui, malgré ses bonnes intentions, reste un seigneur qui ne fait rien pour changer la situation des serfs.

CHAPITRE V: V. SEDOFF, SERGE ET MARIE

V. SEDOFF

Vladimir Karpovitch Sédoff est un officier de marine en retraite, "aux lèvres minces et au nez long /.../ Un drôle d'homme, solitaire, orgueilleux, distant. Il aurait pu faire une brillante carrière dans la marine, mais, à la suite "d'une certaine" vilaine histoire, il a dû donner sa démission et se retirer dans son domaine."¹ Il a trop de dettes et il fait commerce de jolies filles serves. Il leur apprend de bonnes manières, le français, le chant, toutes sortes de choses qui plaisent aux hommes, et, une fois qu'elles sont bien préparées, il les vend cher. Son sourire est flegmatique, glacial et insolent. Sa réputation est détestable: il est perdu de dettes, emprunte de l'argent à tout le monde et n'hésite pas à se salir les mains pour en obtenir. La meilleure manière qu'il trouve pour s'enrichir vite c'est d'épouser une fille riche. C'est dans ces dispositions qu'il épouse Marie qui est la troisième fille de la région dont il sollicite la main en espérant refaire sa fortune. Mais, une fois que ses espoirs de s'enrichir grâce à elle s'écroulent, il commence à traiter sa femme comme

1. T. II, 75

sa domestique, à la battre et enfin l'abandonne avec son enfant.

Il est capable de chantage et de toutes sortes de bassesses pour avoir de l'argent. C'est lui qui renseigne Sophie sur l'infidélité de Nicolas.

Après la mort de Michel Borissovitich, c'est lui qui dirige le domaine. Il est dur avec les moujiks, mais juste, d'après son fils Serge, qui l'aide, une fois arrivé à sa majorité. Serge le trouve remarquable, le considère comme un homme intelligent, vif, autoritaire, qui s'impose à tout le monde. Mais Sédoff meurt massacré par son fils ou par ses paysans, ce qu'on ne saura jamais.

C'est là un aristocrate typique, autoritaire, cruel, exploitant tout le monde pour faire sa fortune.

SERGE

Serge, le fils de Sédoff, ressemble à "Nicolas à vingt-cinq ans, grand, mince, les épaules larges, le visage noble et régulier sous un casque de cheveux blonds."¹ Il a sur son visage un air de dignité et de froideur. Il est bien élevé, mais indifférent et même odieux à cause de certaines de ses opinions. Il ne plaint pas les décembristes: "Je suis un ami de l'ordre. Il est normal que le gouvernement éloigne

les individus qui risquent de troubler la vie de la société",¹ dit-il, ce qui montre assez qu'il a des opinions anti-libérales, réactionnaires. Il parle d'un ton tranchant et avec méchanceté; son intransigeance est extraordinaire. Mais quand on ne le provoque pas dans ses opinions, il est aimable. Ce qui plaît à Sophie, c'est qu'il a du courage, de la franchise.

Il a l'instinct de la propriété très développé. Il dit lui-même que quand il voit le domaine qui lui appartient, il lui "vient une ivresse dans l'âme".² "Je me sens maître après Dieu. Existe-t-il une plus haute volupté pour l'homme que l'exercice conscient de la toute-puissance?"³ demande-t-il à Sophie. Et il continue: "ordonner que les serfs fassent ceci ou cela, et ils le font, comme vos jambes vous obéissent quand vous leur commandez de marcher! La ville, les sorties, les amitiés extérieures ne m'intéressent pas."⁴

C'est un égoïste parfait. Il n'a pas un ami, ni une femme qui l'aime. Il avoue sans honte qu'il veut vivre pour lui-même, et qu'il adore sa liberté. Ses plans d'avenir pour son domaine rappellent les colonies militaires d'Araktchéïeff.

1. T. V, 82

2. T. V, 99

3. T. V, 99

4. T. V, 99 - 100

Il pense qu'émanciper les serfs est une folie; ce serait la ruine du pays, l'effondrement de toute la structure sociale russe, le chaos. Sophie comprend qu'il est "un garçon égoïste, infantuë, coléreux, mais avec qui, somme toute, il était possible de s'entendre, à condition de ne jamais lui parler du bonheur du peuple et de la forme idéale du gouvernement."¹ Il est aussi très rusé. Il exerce un chantage sur Sophie: si elle part aider les serfs, le cocher et les palefreniers vont être battus, passés par les verges. Devenu l'adversaire de Sophie à cause de ses opinions, il devient un monstre, un second Sédoff, plus horrible que le premier. Il est capable d'un crime pour s'appropriier Kachtanovka. Il manque d'écraser Sophie avec son cheval et ensuite refuse d'appeler le docteur auprès de Sophie malade. Enfin, il parvient à ses fins en se débarrassant de Sophie, restant le seul maître de Kachtanovka.

En 1856, des troubles ayant éclaté dans le domaine, il est massacré par ses paysans. Il faut dire que, quand Serge faisait battre ses paysans, il savait que chaque coup lui serait compté. Il le savait et il ne pouvait pas s'empêcher d'être toujours plus dur, comme s'il avait hâte de voir se déchaîner la catastrophe qui l'emporterait. C'est une sorte de fascination du

gouffre; d'ailleurs, tous les seigneurs de Kachtanovka y tendaient. C'est comme une sorte de malédiction qui plane sur la famille.

MARIE

Les personnages secondaires les plus intéressants et les plus compliqués sont Marie et Michel Borissovitch Ozéroff, représentants de l'aristocratie également. Marie est la soeur cadette de Nicolas. Leur mère est morte, et leur père, ombrageux et maniaque, les tient en son pouvoir, tout comme son domaine familial à Kachtanovka.

Elle n'est pas trop belle, surtout auprès de Sophie. Elle est petite, "potelée, blonde, fade, avec ses yeux bleus délavés et ses taches de rousseur, /elle/ faisait vraiment pauvre figure."¹ Son père la trouve pâle et sans charme. Elle-même n'est pas à l'aise dans sa peau et se juge laide. Elle admet devant Sophie que pour elle, regarder dans un miroir, c'est une punition; elle a envie de se fuir et de fuir les hommes qui lui font peur. Dans ces réactions, nous notons déjà son insécurité, sa peur, sa grande sensibilité. Pourtant Marie n'est pas laide, comme elle-même et son père le croient. Malgré un visage aux traits un peu gros, elle a une nuance

mélancolique dans l'expression, une grâce naturelle dans l'attitude, qui ne peuvent laisser insensible. Mais ayant ce complexe d'insécurité, d'infériorité, elle se complaît dans la mélancolie et dans la solitude. Même à vingt ans, elle ne sort pas, ne reçoit pas ses voisins, cloîtrée par son père et par sa timidité. Ensuite, même mariée, sur un coup de tête, reniée par son père, abandonnée par son époux après quelques semaines du mariage, elle est de nouveau condamnée à la solitude, à une vie dans une demeure étrangère, objet des moqueries des servantes qui ont eu, avant elle, les faveurs du maître. Elle en vient à ne plus rien espérer de l'avenir et commet un suicide en se pendant.

C'est une personne très complexe. D'un côté, elle est très peu sûre d'elle-même, naïve et intransigente, nerveuse, secrète, sensible, pieuse, peureuse, mais par ailleurs, elle a de la fierté, de la volonté quand il s'agit de son amour; elle est capable d'un dévouement absolu. Elle a un caractère tourmenté et excessif. Sophie croit au début que la vie intime de Marie est toute simple, mais avec le temps elle découvre que Marie est pleine d'obsessions, de craintes, de remords, de désirs, de rêves. Quand Sophie la rencontre pour la première fois, elle voit en elle une personne, "frêle, perdue, craintive, malade de rêveries et de solitude, un petit animal en

quête d'un maître à aimer."¹ Elle comprend qu'elle se trouve devant une jeune fille très sensible, dont les yeux se remplissent de larmes très facilement. Mais Marie apprend à cacher ses sentiments parce que son père, qu'elle adore et craint, le lui a enseigné. Marie est aussi idéaliste. Elle a des illusions sur la vie et l'amour, mais Sédoff qu'elle épouse, va bientôt les lui ôter. Elle se rend compte que son mari est "un être abominable, un monstre de froideur, de calcul et de méchanceté."² Et ne pouvant plus supporter cette désillusion, l'humiliation et la solitude, elle se réfugie dans la mort.

Marie est un être très fier et orgueilleux. Par fierté, elle déteste qu'on s'occupe de ses affaires, de sa vie, qu'on lui cherche un mari. Elle veut qu'on la laisse tranquille et choisir elle-même. C'est par fierté qu'elle ne se plaint jamais de son mariage, se montrant une jeune femme très fière et digne. Par exemple, quand Sophie vient lui rendre visite, elle voit une détresse muette en Marie; "sa bouche se taisait, mais ses yeux criaient qu'elle avait peur de s'être trompée, que cet homme lui répugnait et la subjuguait à la fois, qu'elle n'avait plus de volonté, plus de fierté, plus d'espoir, qu'elle tombait dans un gouffre."³ Malgré cela,

1. T. I, 296

2. T. II, 338

3. T. II, 174

Sophie n'entend aucune plainte de Marie qui refuse de revenir à la maison par orgueil. Sophie venue la supplier d'y retourner, "se sentit impuissante à remuer cette montagne d'amour, d'entêtement, d'innocence et de servilité."¹ Ainsi, par fierté, Marie, depuis son mariage, est restée déchirée entre le besoin d'avouer sa détresse et celui de se prétendre heureuse. Mais elle choisit cette seconde attitude.

Comme nous le voyons, elle est capable de grand amour et d'un dévouement complet. Elle aime beaucoup son père, son frère et Sophie. Elle s'inquiète de la santé de son père: elle défend même à Nicolas de dire la vérité à son père, au sujet de son mariage, ayant peur que cette nouvelle le tue. Elle est capable d'un coup de tête par amour. Elle s'évade de sa famille pour se marier avec Sédoff. Et elle court des risques, perd son père, vit dans la misère, par amour pour le premier. Cependant son père l'a si gravement offensée en repoussant Sédoff, qu'elle ne veut plus entendre parler de lui. Elle ne veut ni de son consentement, ni de son affection, ni de son argent pour être heureuse. C'est aussi par amour qu'elle fait taire son amour-propre en allant voir son père, parce que son mari a besoin d'argent. C'est aussi son amour qui l'aide à échapper aux contraintes, à affirmer son indépendance, en épousant Sédoff.

C'est également dans son amour qu'on découvre toute la complexité du caractère de Marie. On apprend qu'elle déteste Sédoff, mais elle ne peut pas résister à sa passion pour lui. Elle se marie avec lui "par esprit de contradiction, par peur, par dégoût/.../ par haine!"¹ - dit-elle à Sophie, mais aussi par amour. Un sentiment d'horreur et de séduction mêlées la force à épouser cet homme. Elle comprend qu'elle sera malheureuse avec lui, mais sa vie aura un sens parce qu'elle sera avec l'homme qu'elle a choisi et qu'elle a aimé.

On voit bien que Marie aime même souffrir.

Inconsciemment, elle choisit Sédoff, parce que c'est l'être qui peut la rendre la plus malheureuse. Au fond, "l'altière Marie voulait être esclave. Il fallait l'abandonner aux étranges délices de la soumission/.../ On lui ouvrait la porte de la prison et elle refusait de sortir",² constatait Sophie.

Marie a besoin d'être une victime; c'est pour elle une sorte d'asile où elle peut se reposer. Mais même cette sorte de masochisme ne la sauve pas, et elle ne trouve son repos absolu que dans la mort.

En ce qui concerne son attitude envers les moujiks, c'est celle d'un vrai maître. Comme son père, elle méprise les paysans et pense que le rapprochement de Sophie avec Nikita est ridicule.

1. T. II, 184

2. T. II, 174

CHAPITRE VI: MICHEL BORISSOVITCH

Le père de Marie, Michel Borissovitch est un homme très riche et autoritaire. Il a un caractère entier. Il est le propriétaire de la région, tout-puissant, tyrannique, rusé, insolent, démoniaque. Il est cultivé, énergique, follement orgueilleux, convaincu de sa propre importance. Il a horreur des effusions sentimentales et affecte devant les êtres aimés un maintien distant. Il est le despote de sa famille, de sa maison, de ses terres. Il est sarcastique, cynique et taquin.

Il vient de la noblesse non titrée contrairement aux gens anoblis récemment qui sont comtes, princes, etc. Il domine tous les gens réunis dans sa grande maison. Il paraît être un homme terriblement tyrannique. Il est méchant avec sa fille; dur, sans pitié pour le vieux précepteur français dont il se moque avec perversité; il veut se débarrasser de Nicolas dont il est jaloux à cause de Sophie, et dont il méprise le caractère faible et influençable.

C'est une haute et détestable image de ces propriétaires russes régnant sur leur empire. Il domine tout le début du deuxième volume, début qui est celui d'un drame d'une tragédie.

Il est le tyran de sa maison, tous sont effrayés par lui. Il ne dissimule pas ses sentiments, il a le

droit de dire tout ce qu'il veut, même si cela déplaît aux autres. Il est un vrai maître, et il aime l'ordre dans sa maison et l'obéissance. Même son physique correspond à sa personnalité. Il a une taille de géant, un visage "aux grands traits rudes, encadré de favoris poivre et sel",¹ aux yeux vifs, "sous les sourcils noirs ébouriffés."² A la première rencontre, il étonne Sophie par "son aspect grand, pesant et revêché. Il paraissait cinquante-cinq ans"³, avait des épaules larges, "un visage blafard, aux yeux à demi clos, aux favoris vaporeux, /au/ regard aigu tel un coup de couteau."⁴ Il a un caractère exécrable. Il s'emporte pour un rien, dès que quelque chose le contrarie.

Il est le contraire d'un novateur. Mais il marche avec son siècle, se soumet aux coutumes de ses contemporains. Pourtant il ne veut pas affranchir Nikita, parce que le servage existe toujours. Il aime qu'on le craigne, il aime torturer, ridiculiser les gens, même plier à sa volonté les êtres qu'il aime pour mesurer leur résistance.

Cependant il paraît un modèle de noblesse, de persévérance et de volonté.

Il estime mais déteste les Français. Il a peur que,

1. T. I, 272

2. T. I, 272

3. T. I, 281

4. T. I, 282

si on les laisse faire, ils finissent par gouverner la Russie. Il refuse le mariage de son fils parce que ce dernier veut épouser une Française. Il ne veut pas pardonner aux Français l'incendie de Moscou. A la demande écrite que son fils lui adresse il répond par une lettre comme l'autorité paternelle savait en inspirer, dans la Russie d'alors, pour maintenir rudement un enfant dans la bonne voie. Il n'aime pas non plus les manières des Français. "La galanterie est un art essentiellement français, comme la guerre",¹ dit-il. Il hait tout ce qui est français parce que les Français ont mis la Russie à feu et à sang. "C'est plus fort que moi, quand je vois un Français, une Française, la bile me monte à la bouche, je m'énerve, j'ai envie de piquer, de frapper/.../",² avoue-t-il. Il pense que la Russie n'a pas besoin de réformes; il loue tout dans son pays et blâme tout en France. Ses sarcasmes sont d'une méchanceté joyeuse, il prend plaisir à attaquer et à taquiner Mr Lesur et Sophie, les Français. "Il avait l'air de conduire un jeu dont les moindres péripéties le comblaient d'aise"³ quand il soulevait l'indignation de Sophie. Mis dans l'obligation d'accueillir sa belle-fille, il se venge à sa façon. Il n'accepte pas ce mariage, et il ne reçoit bien Nicolas que pour l'humilier plus

1. T. I, 282

2. T. I, 298

3. T. I, 284

cruellement après. Il fait enrager M. Lesur et Sophie pour humilier Nicolas et parce qu'il aime la taquinerie. Quand il taquinait quelqu'un, il sentait "comme une bulle qui se formait en lui, se dilatait, s'irisait, avant d'éclater en ondée bienfaisante."¹ Mais après le retour de Sophie de Saint-Petersbourg, après qu'il s'est épris d'elle, il fait attention à ne pas dépasser la mesure, sachant qu'elle n'aime pas qu'il se moque de son compatriote. Sophie lui reproche de torturer les faibles, comme M. Lesur, en s'amusant d'eux. Michel Borissovitch dit qu'il n'y peut rien, que cela vient tout seul: "On me heurte et je riposte. Trop fort, peut-être! Mais quoi? je suis fait ainsi, j'ai du sang, du nerf, du ressort/.../ Est-ce ma faute si ceux qui m'entourent ne sont pas de taille à lutter? Je donne une chique-naude, et les voilà tombant les quatre fers en l'air!",² dit-il à Sophie.

Il est aussi très intelligent et rusé. Par exemple, sous prétexte de maladie, il s'arrange pour faire rester Sophie près de lui, tandis que Nicolas part pour vendre la maison de Saint-Petersbourg. Par ruse aussi, il va se venger de Nicolas qui a blessé son amour-propre en passant outre sa volonté. Quand il apprend que Nicolas a épousé Sophie et quand celui-ci

1. T. II, 31

2. T. II, 145

est venu dans sa maison, il s'est maîtrisé et Nicolas a cru que son père acceptait sa défaite. Le père a même dit à son fils d'emmener Sophie tout de suite dans sa maison. Ainsi, Nicolas pensait-il que "marchant sur un adversaire, il découvrait un allié."¹ Mais Nicolas ne comprenait pas et ne faisait pas assez attention au ton étrange et à l'ironie des paroles de son père: "C'est toi maintenant, et non moi, qui décides! Il faudra que je m'y habitue! On entre dans la famille comme dans un moulin! Je suis le dernier prévenu!/..../ Mais/..../ après tout, puisque cette femme est ton épouse, nous n'avons qu'à nous incliner, sa place est dans notre maison/..../ Ton bonheur avant tout, mon enfant!/..../ Les vieux sont faits pour qu'on les écrase."² Michel Borissovitch déteste tellement son fils, il a tellement envie de rester seul avec sa bru, quand il tombe amoureux d'elle, que toutes les ruses lui sont bonnes pour arriver à ses fins. Au lieu de calmer Sophie, de la raisonner après qu'elle a appris l'infidélité de Nicolas, il s'ingénie à exciter son ressentiment. Il écrit même à Nicolas que sa femme a appris son infidélité et ne veut plus le voir, ce qui est un mensonge. En agissant ainsi, il veut couper les ponts entre elle et son mari avant qu'elle ne se

1. T. I, 275

2. T. I, 275

ressaisisse, il veut la placer devant la nécessité d'une rupture sans lui laisser le temps d'interroger son coeur. Il simule des malaises pour empêcher Sophie de rejoindre son mari quand il est arrêté. Il envoie aussi une lettre à Irkoutsk, pour empêcher Sophie de rejoindre Nicolas, en accusant sa bru d'être dangereuse pour l'ordre public, d'être républicaine. Sophie est enragée par la ruse, la bassesse, l'égoïsme de son beau-père qui usait contre elle de ses manoeuvres même à distance.

Michel Borissovitch domine aussi son fils. Selon lui, l'autorité du père est hors de tout conteste. C'est pourquoi il est furieux quand il apprend que Nicolas a épousé Sophie sans sa bénédiction. Il fait semblant de se soumettre, mais c'est toujours lui qui domine la situation. Nicolas pense qu'il a remporté une victoire quand il entend son père dire: "Les vieux sont faits pour qu'on les écrase/.../ Je plaisante!/.../ Tu ne m'écrases nullement! Tu me pousses un peu sur le côté, c'est tout!"¹ Il s'attend à ce que son père s'indigne, crie, lance ses fondres, comme d'habitude, avant de céder à la raison. Mais le père ne le fait pas; il prend le masque de la bonhomie pour mieux attaquer après, et c'est à ce moment qu'il reparaît avec sa vraie figure

1. T. I, 275

de violence, menaçant. Tel on le voyait: "dressé de toute sa taille, les favoris touffus, l'oeil gris d'acier, la narine large/.../ ses prunelles vacillèrent avant de reprendre leur fixité et leur éclat. La mâchoire carrée s'avança dans un mouvement de carnassier."1 Il est en fureur et avoue enfin à Nicolas sa volonté de vengeance. En l'avouant, il devient si violent, qu'il lève la main pour frapper son fils "les yeux injectés de sang, la face tordue dans une grimace de fureur démente."2 Il promet qu'il apprendra à Nicolas et à sa femme ce qu'il en coûte de passer outre à sa volonté. Puisqu'il veut rester maître de sa maison tant qu'il vivra, il veut traiter Sophie en servante, tout comme M. Lesur, parce que tous deux ne sont que des Français. Nicolas se figurait que la maladie avait affaibli son père, mais voilà que la haine de ce dernier éclatait, il faisait la leçon au jeune couple. Michel Borissovitch entre dans un colère encore plus féroce quand il apprend que Nicolas n'a pas menti seulement à lui, mais à Sophie aussi. Il méprise Nicolas, mais commence à estimer Sophie, qui pardonne à son mari, et il leur donne sa maison de Saint-Petersbourg et des domestiques (le servage était bien utile pour mettre à l'aise une bru éprise de liberté.)

1. T. I, 274

2. T. I, 300

Michel Borissovitch est aussi très orgueilleux. Par orgueil, il refuse de revoir sa fille qui lui a désobéi. Sa dureté à ce sujet effraye même Sophie. Il ne va même pas au mariage de Marie et ne pose aucune question après la cérémonie, ce qui signifie que son orgueil est même plus fort que sa curiosité. Sa violence est causée par son orgueil, parce que sa fille passe outre à sa volonté, à son autorité. C'est lui qui tue Marie par son indifférence, sa dureté, son mépris, causés par l'orgueil. Et il ne se reconnaît même pas coupable. Cependant, quand il apprend le suicide de Marie, Sophie le voit pleurer. C'est aussi par orgueil qu'il ne veut pas descendre de cheval pour monter dans la voiture de Sophie quand il commence à pleuvoir. C'est aussi par le même orgueil que, même en mourant, il ne pardonne pas à son fils, en le traitant en fils indigne et en le déshéritant, sa fortune allant à Sophie et à Serge. Comme tous les Russes, il est religieux et superstitieux. Il pense que la mort du fils de Sophie et de Nicolas est un châtement divin. Le Seigneur a puni Nicolas parce qu'il avait épousé, contre la volonté de son père, une étrangère, une catholique. Il est convaincu que jamais un pareil malheur ne serait arrivé si la mère avait été russe. Il faut dire que Michel Borissovitch attire les gens,

les fascine par son caractère entier, si autoritaire, et si volontaire. Son orgueil, son amour propre, son ambition, tout ce qu'il y a d'excessif dans son caractère, passionne les gens. Par exemple, Sophie découvre, en l'étudiant, des profondeurs effrayantes attirantes. Il est calculateur et sincère, tour à tour. Il est capable de faire des choses positives et de s'émouvoir. C'est ainsi, qu'il donne aux jeunes mariés maison et domestiques pour qu'ils puissent vivre à Saint-Pétersbourg, et il leur envoie de l'argent chaque mois. Il a un chagrin immense à cause de la mort de son petit-fils et de sa fille, mais il ne veut pas se laisser émouvoir, encore moins le montrer. Il sent fondre son hostilité contre sa bru, en apprenant qu'elle a mis au monde un enfant, son petit-fils. Apprenant la mort du bébé, explosant de colère d'abord, il est ému ensuite par la douleur et la dignité de la jeune Française qui lui demande pardon de lui avoir causé cette fausse joie, et il la supplie de venir vivre à Kachtanovka. Peu de temps après, il devient un admirateur éperdu de sa belle-fille. Il s'éprend pour elle d'une affection passionnée. Sa passion pour sa bru sera doublée du mépris de sa fille qu'il trouve laide et déraisonnable.

Au retour du couple à Kachtanovka, où Michel Borissovitch s'ennuie, l'intérêt que ces deux

personnages complètement différents (le vieux barine russe et sa belle-fille française) ressentent l'un pour l'autre, va se développer.

Dès sa première conversation avec Sophie, Michel Borissovitich comprend qu'elle est trop intelligente pour Nicolas. Il aime Sophie parce qu'elle laisse éclater sa fureur devant lui, sans éprouver de peur. Personne, excepté elle, n'est de taille à lutter contre lui.

Sophie voit en lui un vieillard autoritaire, égoïste. Cependant il a le double pouvoir d'irriter Sophie et de la séduire. "Plus elle le condamnait, plus elle s'attachait à lui."¹ Mais lui, il pense qu'ils sont de la même race. Il dit à la jeune femme: "Nous allons de l'avant. Les autres suivent."² Et il se plaît dans ce rôle de monstre, de tyran, il prend plaisir à terroriser ceux qui l'entourent. Sophie l'obsède. Il fait tout pour gagner son attention, son amour. Par exemple, il monte à cheval pour la première fois en huit ans, pour aller la rencontrer au retour de sa visite à Chatkovo. Il se sent jeune, beau, élégant et son extravagance dans ses actions et ses habits ne peut s'expliquer que par son désir d'éblouir sa bru. Il paraît même ravi, contrairement à son habitude, de s'être fait battre par elle aux échecs. Pendant les repas, ayant sa famille au

1. T. II, 48

2. T. II, 146

complet sous les yeux, de tous, c'est Sophie qui attire le plus souvent son attention. Il n'est brillant dans ses discours que pour elle. Sa façon de la regarder, de lui parler, est celle d'un époux ébloui par sa chance. Il l'aime d'une manière autre que paternelle. Sachant que Sophie ne veut pas voir de visages nouveaux, il hésite à inviter ses voisins pour la chasse aux loups; il ne veut prendre aucune décision qui puisse déplaire à Sophie. Ce n'est qu'avec son consentement qu'il fixe la date de la battue. Il est jaloux de son propre fils. Tout ce que ce dernier dit ou fait l'exaspère, parce que Nicolas est jeune et beau et a des droits sur Sophie. Quand il imaginait Sophie "au lit avec son fils, une colère le prenait contre ce gamin qui avait tous les droits sur elle."¹ Il est très agréable à Michel Borissovitich de prendre le parti de sa belle-fille contre son fils. Par exemple, dans l'affaire de Nikita ou dans la question du mariage de Vassia et Marie, il est de côté de Sophie. Chaque fois que Sophie lui dit "père", il s'attendrit. Elle retourne complètement son beau-père, a un pouvoir souverain sur lui; il écoute même ses suggestions. Nicolas voit ce qui se passe et dit à Sophie: "Il suffit que tu lèves le petit doigt pour qu'il s'extasie, que tu ouvres la bouche pour

qu'il t'approuve, que tu partes en promenade pour qu'il s'ennuie en attendant ton retour!"¹

Pour ceux qui l'ont connu intransigeant, brutal, injuste, l'admiration que cet homme voue à Sophie est choquante. On n'entend plus ses sarcasmes, ses colères d'autrefois.

Dès que Sophie s'intéresse à un être (à Nikita, par exemple), Michel Borissovitch se sent jaloux: tout ce qu'elle accorde à un autre, elle le lui retire. Il aime tant Sophie et méprise tant Nicolas, qu'il souhaite même la mort de son fils. Quand il en prend conscience, une terreur le saisit, mais il ne renonce pas à ses rêves. Dans son exaltation, ses remords ne sont pas assez grands pour décourager son désir.

Quand Nicolas part pour Saint-Pétersbourg, à l'idée de perdre Sophie, il tremble de jalousie et veut la mort de son fils. Quand il apprend que Sophie veut rejoindre son mari, il veut partir avec elle et rêve déjà de ce voyage avec elle, seul à seule: "il s'imagina avec elle, dans le fond d'une voiture, la frôlant à chaque cahot. Et puis, les arrêts dans les auberges, les repas en tête-à-tête, le sommeil dans des mauvais lits, séparés par une mince cloison! Quatre jours de bonheur!/..../ Au bout de ce trajet, il y aurait, si Dieu le voulait bien, la terrible, la merveilleuse nouvelle de la mort de Nicolas!"²

1. T. II, 91

2. T. II, 233

Son amour est possessif, cruel, égoïste. Il hait tellement Nicolas que, même en apprenant son arrestation, il n'a pas de pitié pour lui. Au lieu de s'inquiéter du sort réservé à son fils, il le maudit pour s'être insurgé contre le tsar. Quand Sophie décide d'aller à Saint-Pétersbourg, il s'écrie qu'elle n'a pas le droit d'aller au secours d'un criminel politique. Elle doit subir ses menaces, ses ruses, ses supplications de vieillard effrayé par l'idée de la solitude.

Son égoïsme est effrayant. Il n'entend que ce qu'il veut entendre; il est impossible de l'émouvoir. Il vient même à Saint-Pétersbourg pour empêcher Sophie de partir pour la Sibérie, mais non pour voir son fils. Il se sert du petit Serge pour attendrir sa bru, et la faire rester avec lui; il ne pense qu'à lui dans cette situation. Il lui importe peu que son fils crève de misère, à l'autre bout du monde, pourvu qu'il ne s'ennuie pas seul à Kachtanovka. Sophie voit finalement toute cette étonnante sécheresse de son beau-père, tout son orgueil, sa violence, ses intrigues de ruse et de cruauté en toute lumière. Si elle a pu, jadis, lui trouver des excuses, elle était convaincue maintenant que cet homme était un monstre. Et le lecteur le juge de la même façon, en le laissant en Russie, seul avec son cafard, sa rage, son atroce égoïsme.

CHAPITRE VII: NICOLAS OZEROFF

Enfin, nous arrivons aux personnages principaux du roman, Nicolas et Sophie. Ce sont deux héros fictifs, un Russe et une Française; ainsi les deux mondes, russe et français, se rencontrent de nouveau, cette fois, au niveau des personnages.

Nous rencontrons Nicolas Michailovitch Ozéroff dans les premières pages du premier volume. Il est lieutenant des gardes de Lithuanie de l'armée russe qui est à la veille d'entrer à Paris. C'est un jeune homme de vingt ans, aux cheveux blonds, aux pommettes hautes, au menton carré, au nez mince retroussé, aux muscles de fer. Il est jeune et beau, prêt à conquérir un monde.

Il a reçu une éducation occidentale, grâce à son précepteur qui lui a appris à parler couramment français. Nicolas adore la culture française, la France. Il sent grand plaisir et joie à venir à Paris qui représente pour lui la cité des arts, de la philosophie, des moeurs faciles. Aussi quand une possibilité se présente de vivre avec des Français, il ne la manque pas: le capitaine Maximoff refusant le billet de logement chez un Français, Nicolas l'accepte. Mais habitant à Paris, après avoir visité quelques musées, participé à quelques soirées, à quelques pièces de théâtre et après s'être mêlé à la

foule française, il conclut que les Français sont assez superficiels.

Il ne prend pas au sérieux les doctrinaires "coquelicots" parce qu'il les prend pour de vains rêveurs, bien qu'ils soient des disciples des philosophes.

Il adore aussi sa patrie. Il est fier d'être russe, de la gloire impérissable de la Russie et de son armée conquérante. Il est fier d'être officier de l'armée russe, fier de ses gardes, de ses soldats forts, disciplinés et joyeux. L'armée représente pour lui l'ordre, la puissance, la force. Il a du plaisir à la contempler. Et il est sûr qu'un jour les Français remercieront les Russes de les avoir débarrassés d'un tyran sanguinaire. Son orgueil militaire s'accommode mal d'ailleurs du fait que ses compatriotes n'ont pas eu leur part de gloire à Waterloo.

On voit facilement son patriotisme et son sens de la camaraderie. Par exemple, malgré son amour pour les Français, il se bat contre eux au bar en défendant ses amis.

Il adore aussi son tsar. Par exemple, il pense trahir le tsar en changeant d'uniforme russe pour se rendre au rendez-vous avec Delphine.

Comme tous les Russes, il est très religieux et superstitieux. Il brûle du feu sacré pour Dieu, pour

le tsar, pour la patrie. Il bénit le Ciel de tout ce qui lui advient, d'être fils de la grande et sainte Russie, d'avoir un auguste souverain qui a vaincu Napoléon, d'avoir si bien appris le français, comme si son précepteur l'eût préparé d'avance à entrer un jour à Paris. Le pieux Nicolas bénit la Providence d'avoir rencontré Sophie qui est pour lui non seulement une Française, mais la France entière, la patrie des lumières. Et comme il n'est pas moins attaché aux nobles traditions de la sainte Russie, il ne doute pas que son mariage ne soit à l'image d'une heureuse amitié franco-russe sur la voie du progrès universel. Pour un Nicholas superstitieux, il y a quelque chose de providentiel dans la nouvelle guerre qui lui offre une chance de rejoindre Sophie. Il croit même que Dieu a pris son cas particulier en considération. C'est encore vers Dieu qu'il se tourne pour le supplier d'aider Hippolyte à obtenir gain de cause: afin de faire partie des officiers accompagnant le tsar à Paris, et de recevoir Sophie le plus tôt possible. Un autre exemple de sa superstition: à un moment donné, Nicolas pense que Sophie s'est peut-être mariée pendant l'année qu'il ne l'a pas vue; mais il croit qu'il en eût été averti par quelques signes mystérieux. Quand Nicolas a su, en arrivant en Russie, que son père eu une fluxion de poitrine et failli mourir, dans le temps même où lui épousait

Sophie, une terreur mystique le prend. Une corrélation horrible s'établit dans sa pensée entre son insubordination filiale et la maladie de son père. Il est convaincu que c'est là son châtement et qu'il est responsable du mal paternel par delà toute explication humaine. C'est aussi un jeune homme chevaleresque et romantique. Par exemple, à Paris, il suit la mode par amour, pour plaire à Delphine. Il est galant avec les femmes, courtois dans ses manières. Il ne supporte pas qu'on manque de respect devant lui à une femme. Il en a pour les femmes et tombe amoureux d'elles assez facilement. Delphine cesse de l'intéresser parce qu'il tombe amoureux, peu de temps après, de Sophie. Il est assez coutumier des succès féminins pour penser que les Parisiennes lui seront faciles à conquérir. Et il a raison parce que dès les premiers jours, Delphine tombe dans ses bras. Sophie aussi tombera amoureuse de lui, l'épousera en 1815, et ira en Russie avec lui. Au début, Sophie, une jeune veuve, la fille du comte de Lambrefoux chez qui Nicolas loge, le déteste parce qu'il est officier de l'armée des envahisseurs. Mais, derrière son attitude digne, on devine déjà que la fière Sophie est conquise. Le beau Nicolas, avec une bonne volonté touchante, la désarme. Delphine congédiée, le grand et pur amour finira par un mariage entre l'aristocrate révolutionnaire et le gentil tsariste. Le coup de

foudre a compté pour beaucoup. Il y a évidemment un abîme entre la championne de toutes les libertés, et le dévoué serviteur d'un autocrate à demi sacré. Mais peu importe, l'amour vaincra. Le refus du père de Nicolas de lui accorder sa bénédiction ne comptera pas non plus. Nicolas ment à Sophie: la lettre de son père, écrite en russe, devient une lettre de bénédiction, traduite en français par Nicolas.

L'arrivée des jeunes mariés dans la Russie neigeuse prend des allures de catastrophe, parce que Sophie apprend la vérité. Mais tout s'arrange entre les deux époux et ils quittent le domaine familial des Ozéroff pour aller vivre à Saint-Pétersbourg. La force de l'amour de Nicolas est telle qu'il est prêt à braver n'importe qui, n'importe quoi, y compris son père. En raison de cet amour, il démissionne de l'armée: depuis qu'il a résolu d'épouser Sophie, l'état militaire a perdu pour lui son principal attrait. Ce qui compte désormais, c'est son bonheur auprès de la femme aimée. Il ne se soumet pas à la volonté de son père pour la première fois de sa vie, parce que cette soumission lui aurait fait sacrifier son amour pour une femme admirable. Sans son amour éperdu pour la jolie Sophie, il n'eût jamais désobéi à son père, tsar familial.

Pour Nicolas, tout est enchanté par Sophie. Nicolas n'a jamais aimé le portrait d'un ancêtre des Ozéroff

dans sa maison, mais dès que Sophie lui dit qu'elle l'aime, le personnage rentre en grâce auprès de Nicolas. Il fait tout pour rendre Sophie heureuse. Il quitte Saint-Pétersbourg où il se plaît beaucoup, pour obéir au désir de sa femme. C'est à cause d'elle qu'il s'ouvre aux idées libérales. S'il n'avait pas rencontré Sophie, qui lui a révélé la misère du peuple et le moyen d'y remédier, peut-être eût-il été de l'autre côté de la barrière, parmi les fidèles serviteurs du trône. L'amour de Sophie est indispensable à son existence. Apprenant par la lettre de son père que Sophie savait son infidélité et ne voulait plus le revoir, Nicolas souffre amèrement et s'enfuit de Saint-Pétersbourg pour aller voir Sophie et lui demander son pardon. Il s'enfuit du bague parce que Sophie lui crie son dégoût après qu'il l'a violée. Il s'évade par honte, par désespoir d'avoir perdu l'amour de Sophie. Mais grâce à la force de l'amour de Sophie, il continue à vivre; c'est elle qui le rend heureux.

Nicolas se distingue aussi par sa vanité; il aime que les autres l'admirent. C'est parce qu'il est piqué dans son amour-propre, qu'il s'acharne à convaincre Sophie qu'il n'est pas ce qu'elle pense et à la désarmer. C'est parce qu'il aime que les gens l'admirent qu'il se tient droit sur son cheval en traversant Paris. Il se croit fort beau sur ce

cheval, il est très soucieux de sa tenue et a honte de son serviteur Antipe, à cause de la tenue de ce dernier. Il est content de son exploit dans un bar, après avoir abattu un bonapartiste, parce que les gens admirent son courage et sa force.

A cause de son amour-propre, il est capable même de défi: il reste chez les Lambrefoux, malgré le mépris de Sophie, ne voulant pas capituler devant cette créature orgueilleuse et autoritaire, qui ne veut pas combler ses vœux. Il veut rabattre l'humeur hautaine de cette femme et il réussit à le faire.

Il est aussi orgueilleux de Sophie, par exemple, quand elle va avec lui à la messe, parce qu'elle est la plus jolie femme de l'assistance. C'est aussi partiellement par vanité qu'il séduit Daria Phillipovna, étant séduit par son admiration pour lui.

On peut dire que ce sont précisément ses contradictions multiples qui donnent son unité paradoxale au caractère de Nicolas. Il n'est pas le même selon qu'il se trouve dans le "monde", ou seul avec Sophie, ou avec son père, ou parmi les officiers. Nous le voyons chaque fois par les yeux des gens auxquels il est confronté et découvrons ainsi un nouvel aspect de son être. Mais la base de sa personnalité ne change pas. Il est reconnaissable à travers tous ses actes, même quand il se contredit.

On le voit dans la débauche, dans le mariage, au duel. On le voit patriotique, amoureux, révolutionnaire. Ce qui le caractérise c'est sa force, sa santé, son sens de l'honneur, une intelligence moyenne, mais aussi l'agressivité, l'inconstance, l'insouciance, l'infidélité.

On observe chez lui un dédoublement de la personnalité: un conflit intérieur qui oppose la meilleure partie de lui-même à la plus mauvaise; le bien et le mal sont intimement mêlés au coeur de cette créature.

On note en lui son pouvoir de nostalgie, sa sensibilité, sa timidité et en même temps, sa vanité, son orgueil, sa violence. En Nicolas, on observe l'appétit de la vie, la brutalité, la passion charnelle, les aspirations vers un idéal de paix et de charité, la naïveté et le pragmatisme, l'adresse et la maladresse, les hésitations. Il est franc et simple, et par cette franchise et cette simplicité, il conquiert Sophie, en même temps que parce qu'il croit à la fraternité entre les peuples. Ce qui attire aussi Sophie c'est son air de candeur et de force. Il vit dans l'époque la plus passionnante de l'Histoire, et il s'en rend compte, parce qu'il est poète dans son âme, a un coeur sensible et passionné. Mais d'un autre côté, il est imprudent et maladroit, très influençable. Il est la tête légère de la famille,

et son beau-frère, Sédoff, le fait chanter.

Sophie réussit à le convertir à son idéal et à le soumettre aux choses les plus pratiques.

Il peut être brutal et stupide. Par exemple, en accusant à tort Sophie de s'être donnée à Nikita, il contribue à la faire se détacher de son mari et se réfugier dans un amour immatériel, que nul ne peut comprendre.

On voit Nicolas débordant de vie, ne cherchant que des plaisirs dans l'existence, mais aussi la beauté. La vue des morts gâche son plaisir de contempler les environs de Paris, il évite de penser à eux. Sans doute a-t-il un véritable sens de l'honneur, ne racontant rien à Roznikoff ni à ses camarades sur Delphine ou sur Sophie; il est très discret. Il a besoin non seulement du plaisir physique mais de poésie, d'honnêteté dans ses relations avec une femme. C'est ce qui manque dans sa relation avec Delphine. Il est comblé et déçu par cette liaison. Il est choqué du cynisme de l'invitation que lui fait Delphine de vivre dans la maison de son mari. Toute une part chevaleresque de lui-même s'insurge contre la facilité des amours. Il découvre l'avidité et la vulgarité de Delphine, trouve cela moralement inacceptable pour lui et la quitte. Grâce à cette honnêteté, à cette franchise, à cette simplicité, Nicolas obtient partout la sympathie des gens. Par

ces qualités, il désarme les esprits les plus malveillants; ce noble caractère gagne tout le monde. Mais ce même honnête Nicolas ne recule pas devant le mensonge, par exemple, pour obtenir Sophie: il lui affirme que son père les bénit. Mais s'il se montre menteur c'est qu'il a peur de la perdre. Cependant cela reste une conduite de gamin irresponsable. Sa légèreté prouve qu'il n'a aucune expérience de la vie, aucune connaissance des êtres. Après ce mensonge, il devient un objet de mystère pour Sophie; elle le croit capable de tout: de la trahir, de la décevoir dans l'avenir, ce qu'il va faire en fait, à plusieurs reprises.

Cependant, Nicolas est capable de gratitude et de repentir devant Sophie, animé du grand zèle que lui donne sa mauvaise conscience.

Tout en aimant sa femme, Nicolas la trompe dans l'aventure avec Daria Philippovna, la mère de son ami. Il se montre trop léger, ne pensant pas aux suites de ses actes et aux êtres qu'il fera souffrir. De cette façon, on découvre son inconséquence, son infidélité. Il trompe sa femme non par passion, puisqu'il reste fort amoureux d'elle, mais par désœuvrement. Il s'ennuie à vivre en province et il cède par goût d'un passe-temps aux charmes mûrissants d'une voisine de campagne. Cet adultère entraîne ses conséquences: le chantage du beau-frère, le duel avec

le meilleur ami, le chagrin de Sophie, la satisfaction du père de Nicolas amoureux de Sophie. Dans son aventure avec Daria Philippovna, il redevient le Nicolas de jadis, irrésistible et irresponsable, ce qui lui plaît. Mais le sentiment d'avoir trahi la confiance de Sophie le tourmente. En effet, Daria Philippovna ne sera pour lui qu'une distraction, ainsi que d'autres filles qu'il fréquente parfois à Pskov et à Saint-Pétersbourg. Jamais il ne leur donnera le meilleur de son âme. Ces rencontres pleines de facilité, lui plaisent parce qu'elles lui permettent de rompre le cours monotone de son existence. Grâce à elles, il reprend de l'assurance, il se crée de petits secrets inoffensifs. Il s'ennuie moins quand il a quelque chose à se reprocher. Mais son principal souci est toujours que Sophie ne se doute de rien. Ainsi, il est un modèle d'inconstance, un "gamin sans cervelle, léger, fourbe, aimable, dansant, inutile",¹ comme le dit son père.

Nicolas reste toujours un petit garçon craintif en présence de son père. Il n'est pas libre de choisir sa voie, à cause du père. Pour ses soldats, il était "Votre Noblesse", pour son père, il n'est qu'un gamin. Revenu à Kachtanovka, c'est en homme mûr et résolu, et non en adolescent craintif, qu'il devrait aborder son père, mais ce n'est pas le cas. Son père

1. T. II, 318

pense que Nicolas est beau et fort, mais qu'il a "peu de cervelle",¹ et c'est ainsi qu'il apparaît devant son père. Nicolas devient malheureux à Kachtanovka, parce que ce n'est pas sa maison et parce qu'il n'y a pas là de vie intime avec Sophie. Cette maison appartient à son père dont Nicolas a peur parce que ce premier a toute la puissance et toute la richesse. En toutes choses, Nicolas doit prendre l'avis de son père. Ce n'est pas entre lui et Sophie, mais entre son père et Sophie, que tout se décide. Nicolas regrette Saint-Pétersbourg, il se sent inutile à Kachtanovka, il a l'impression d'être redevenu un petit garçon. Il a du caractère, mais pas devant son père. Le respect qu'il éprouve pour lui le paralyse. On remarque le développement du personnage, les changements intervenant en lui. Avant de rencontrer Sophie, Nicolas est complètement soumis au tsar, dans ses actes et ses pensées. Son premier changement apparaît quand il commence à se poser des questions sur la nature du pouvoir du tsar. Il commence à se dire qu'il y a quelque chose d'étrange dans cette soumission aveugle de tout un peuple à la volonté d'un seul homme. Jamais cette pensée ne lui est venue auparavant. Il la trouve insolente, mais ne sait pas s'en défaire. Et c'est surtout Sophie qui lui inculque le goût de discuter en lui-même certains

principes, dont, jadis, il n'eût pas osé mettre en doute le caractère sacré. Il lui semble qu'auparavant, il suivait un chemin rectiligne, bordé de vérités solides, sur lesquelles il pourrait se reposer, et que maintenant ces points d'appui disparaissent. Et il lui semble, à cause de cela, qu'il n'a plus d'opinion, de personnalité, d'existence en dehors de Sophie. A plusieurs reprises, il se sent même dépaysé parmi ses camarades. Leurs rires, leurs plaisanteries le choquent.

Pendant une des revues, sur les hauteurs du Mont-Aymé, où sont présents des invités du tsar, les grands-ducs Nicolas et Michel, le feld-maréchal Barclay de Tolly et d'autres, bref, des grands de ce monde, Nicolas comprend soudainement leur indifférence pour la multitude qui s'écoule en bas des hauteurs. "Peut-on être tsar et aimer le peuple?"¹ se demande-t-il avec une sorte d'effroi religieux. Et il se pose la question de savoir si le tsar aime ses soldats, ou s'il est tout simplement fier de son pouvoir sur eux, de l'extraordinaire discipline du soldat russe, par exemple, dans cette revue, où cent cinquante mille hommes défilent devant le tsar sans modifier les distances prescrites, ni se tromper de direction, ni changer de pas, tout cela pour satisfaire l'ambition du tsar qui a dédié ce triomphe à Mme de Krudener, qui

1. T. I, 235

se trouvait là avec lui.

Revenu en Russie, Nicolas s'élançait dans le monde des idées, rêve d'apporter le bonheur à la Russie, cherche des recrues pour la société secrète de Saint-Pétersbourg. Il lit plus que jamais, s'interroge avec passion sur le sens de la vie. De plus en plus absorbé par les problèmes des moujiks, il tente de les comprendre. Mais leur attitude de soumission aux rites orthodoxes et au pouvoir n'est plus dans son caractère. A Saint-Pétersbourg, il s'occupe de réunions politiques; il va être parmi les "justes". Ainsi, dans le deuxième volume, il n'est plus un officier de l'armée impériale, mais un conspirateur, à Saint-Pétersbourg en 1823 - 1825. Il est un des jeune libéraux, fous de politique, qui veulent rénover les coutumes, limiter le pouvoir des puissants. Les idées libérales vont l'emmener dans les rangs des décembristes. Il veut le bonheur du peuple, mais aime mieux rester dans les livres qu'aller voir des paysans. Comme la plupart de ses camarades, il veut l'abolition du servage, mais se désintéresse des serfs, parle de liberté et d'égalité d'une manière abstraite. Au fond, la pauvreté l'ennuie: il préfère lire ce qu'en disent les autres. Il se trouve dans une période de lecture, pensant trop pour agir. Avec la formation de l'organisation secrète, sa vie s'enrichit d'une signification

nouvelle. Mais ses actions vont à l'opposé de ses théories: par exemple, il oublie de répondre aux moujiks qui le saluent, chapeau bas; crie contre les serfs, veut les battre. Il agit en un vrai maître, voulant vendre Chatkovo sans penser à trois cents serfs qui l'habitent. Quand Antipe l'agace, il a envie de lui donner un coup sur la nuque pour le faire taire, mais se retient. Après la mort de Nikita, plus tard, quand il voit que cela affecte beaucoup Sophie, il lui dit: "Nous l'aimions bien /.../ Mais, après tout, ce n'était qu'un serf."¹ Tout en parlant de liberté et d'égalité, il répugne à entrer dans une isba. Pourtant, en quelques occasions, il aide des gens simples. Quand la Néva déborde, et que l'inondation détruit le premier étage de sa maison à Saint-Petersbourg, il installe ses locataires à son étage.

Ainsi, on retrouve en lui l'aristocrate et l'ami du peuple, le slavophile et l'occidental, prêchant la non-violence et assistant, impuissant, à la révolution sanglante. Sa présence dans cette émeute du 14 décembre aura une grande importance dans la vie familiale et à peu près paisible des Ozéroff. Même marié, sachant qu'il risquait son bonheur avec Sophie, il décide de le sacrifier au salut de son pays. Il le fait par la conviction de servir une noble cause que

1. T. IV, 112

Sophie chérissait aussi. Cela montre son courage, puisqu'il risque sa vie pour un idéal politique. Cependant, avec toutes ses idées libérales et son courage, Nicolas n'aurait jamais celui de tuer le grand-duc Nicolas. "Toute l'enfance orthodoxe de Nicolas se révoltait contre le sacrilège que ses camarades allaient peut-être exiger de lui. Se dérober, c'était perdre leur estime; accepter, c'était perdre son âme,"¹ pensait Nicolas parce qu'il était profondément religieux.

Après l'échec de l'insurrection, il se trouve en prison à l'âge de trente et un ans. Par certains côtés, la misère en prison était réconfortante. Dans le malheur, il retrouve l'estime de lui-même. Il pense qu'il est de ces êtres qui ont besoin de souffrir pour exister. Il a envie de narguer le pouvoir, d'aller jusqu'au bout de l'épreuve. Il se montre fier, noble, courageux, en prison comme à l'interrogatoire. Il ne se repent pas de ses actions, comme l'ont fait ses camarades, ne dénonce personne. L'épreuve de la prison, qui a démoralisé les plus ardents de ses camarades, lui donne, au contraire, une ferveur qu'il ignore la veille de l'émeute. Cet emprisonnement lui permet de se découvrir et de comprendre sa vie. Lorsqu'il "réfléchissait à son passé, il le voyait comme une chose terminée, sans

rapport avec l'homme qu'il était devenu."1

Il garde sa dignité et son amour-propre même en prison. Il ne veut pas de pitié, même de sa femme. Quand elle vient lui rendre visite, lui, étant sûr qu'elle ne l'aimait plus après son affaire avec Daria Philippovna, s'écrie: "Ah! je comprends! Tu es venue me voir par charité!/..../ Si c'est ça, je t'en conjure, va-t'en!"2

Sachant qu'il aggrave son cas, il refuse de se reconnaître coupable et est envoyé au bagne pour douze ans. Ainsi, on découvre un Nicolas brûlant pour ses idées, se perdant par fierté.

Par suite, dans le troisième volume, il va passer par le bagne, par la dysenterie, par la misère, en Sibérie, pour aboutir, dans le quatrième volume, à la mort dans le lac Baïkal, à l'âge de trente-neuf ans.

Mais même au bagne et puis isolé du reste du monde, à Mertvy Koulouk, il ne perd pas son enthousiasme. Comme jadis, il croit au triomphe final de la liberté sur le despotisme, à la prédisposition des peuples au bonheur. Malgré l'expérience désastreuse des décembristes, il garde jusqu'à la fin une sorte d'innocence première, qui le sauve du désespoir.

1. T. III, 118

2. T. III, 127

CHAPITRE VIII: SOPHIE

Si Nicolas est un héros de décembre dans ce roman, Sophie est l'incarnation héroïque de l'épouse décebriste. C'est aussi par l'intermédiaire de cette femme éclairée, qu'Henri Troyat nous introduit au coeur de la paysannerie russe. La dernière partie du premier volume décrit déjà les premières réactions d'une jeune Française libérale, transplantée au début du dix-neuvième siècle, dans l'empire des tsars.

L'histoire de Sophie et Nicolas forme le roman d'amour de La Lumière des Justes, avec ses pérépéties multiples.

Dans le premier volume, on fait connaissance de Sophie de Champlitte, jeune veuve, patriote et républicaine. Elle a lu Voltaire et Rousseau et cultive les idées avancées. Elle toise fièrement Nicolas, le Russe, et lui fait entendre tout net qu'il n'y a pas de gracieux vainqueur aux yeux d'une Française de bonne race.

Elle se compromet avec un petit groupe de conspirateurs républicains, les Compagnons du Coquelicot (auxquels le livre doit son titre), et doit se retirer dans une cachette, où Nicolas va la retrouver. Leur amour les amène au mariage et au départ en Russie, où la progressiste Sophie se considère comme un missionnaire de la liberté au pays du servage. En Russie, on suit Sophie, la jeune

épouse fière et digne, qui rencontre le vieillard rébarbatif, le père de Nicolas, opposé à ce mariage. Ainsi s'affrontent, d'une part la généreuse Sophie à l'esprit avancé, et d'autre part le propriétaire du domaine Ozéroff. A la fin de ce volume, Sophie devient barynia. Mais, mal reçue par le père de Nicolas, elle s'installe à Saint-Pétersbourg avec son mari.

Dans le deuxième volume, on participe aux expériences de Sophie, d'abord dans son contact avec les moujiks. Elle fréquente les villages du domaine, s'indigne de ce que le servage lui fait découvrir. Elle essaye d'améliorer la condition des serfs. Elle élève par ailleurs l'enfant de sa belle-soeur morte, pour se consoler de n'avoir pas pu garder le sien vivant.

Dans le troisième volume, on voit le ménage se raccomoder, après l'infidélité de Nicolas. H. Troyat fait briller davantage "la lumière des justes", et Sophie est parmi ces derniers. Dans le quatrième volume, après l'amnistie, elle s'installe avec Nicolas à Mertvy Koulouk, leur lieu de relégation. C'est là que son mari meurt, et après sa mort, après dix-huit ans de vie commune, d'amour, de tristesse, de jalousie, de querelles, de projets multiples, Sophie se retrouve seule. La mort de Nicolas représente pour Sophie une rupture avec la Russie. Nicolas a aidé sa femme à comprendre l'âme russe; elle a connu par son inter-

médiaire, un pays difficile à saisir. Elle a pu se croire partout chez elle; maintenant elle supporte moins bien les déceptions que lui causent les habitants de ce grand pays. Elle a perdu son mari et son intercesseur auprès de l'âme russe. Dans le cinquième vlume, H. Troyat ne fait qu'indiquer le nouveau tournant de la vie de Sophie. Après son séjour dans son premier lieu de résidence, elle va à Tourinsk, cinq ans plus tard, à Kourgane; dix ans plus tard, à Tobolsk. Enfin, le tsar autorise sa rentrée en Russie, alors que la Sibérie devient déjà son pays. Dès son retour de Sibérie à Kachtanovka, elle devient prisonnière de son neveu, et doit quitter la Russie pour échapper à cette condition. Ainsi, on voit en Sophie une victime de l'impérialisme russe. Revenue à Paris, elle reçoit l'offre de Delphine de créer au coeur de Paris une sorte de foyer intellectuel franco-russe. Sophie accepte avec une seule idée en tête: essayer d'expliquer la Russie aux Français; de cette manière, elle pourrait rapprocher deux peuples. Mais, après l'assassinat de Serge par ses moujiks, Sophie devient héritière de Kachtanovka. Et elle décide de repartir pour la Russie, sachant qu'elle n'aura pas le courage de vendre ses paysans et qu'elle finira sa vie à Kachtanovka. La Lumière des justes s'achève avec ce volume, Sophie ou la Fin des Combats,

dont le titre semble ironique, parce que les combats ne sont pas finis vers 1860, ni en Russie ni ailleurs. On abandonne Sophie en Russie, à l'aube de l'abolition du servage. On peut supposer qu'elle aura servécu vingt ou trente ans encore. Elle aura connu sans doute en Russie l'abolition du servage, la lutte des partis, une guerre contre la Turquie, l'assassinat du tsar par les "nihilistes". Ainsi, la fin des combats n'est que la fin du roman. Et à la fin du livre, les héros du drame sont réduits à une seule femme: tous sont morts, excepté Sophie.

Plusieurs autres hommes traversent la vie de Sophie: son premier mari en France, les décembristes en Sibérie, le jeune serf Nikita dont elle était chastement éprise, et enfin, le bon docteur Wolf, sans parler de son terrible beau-père qui éprouvait pour elle une passion sénile. Après la mort de tous ses proches, Sophie n'a plus qu'un amour, l'amour de la liberté et du bon peuple russe, auquel elle n'a pu cependant s'intégrer. Presque tout le dernier volume est destiné à nous montrer que, revenue dans sa patrie d'origine, elle connaît une déception étrange. Nous la voyons à la fin repartir pour la Russie où elle croit qu'un nouveau climat politique rendra l'atmosphère plus respirable et où elle mènera dans son grand domaine, une vie monotone, mais saine.

Au début du roman, nous apercevons en Sophie une belle jeune femme au "regard sombre et doux d'une Vierge byzantine. Autour d'elle montait un murmure flatteur."1 Elle est "svelte, brune, /au/ cou long et souple, /avec/ la lèvre supérieure un peu courte, /les/ yeux noirs, agrandis de courroux, rayonnants d'insolence."2 "Sous des cheveux très bruns, coiffés en hauteur, elle avait un visage pâle aux pommettes proéminentes."3

Elle a le goût inné de belles choses, comme toutes les Parisiennes. Elle est toujours élégante, bien habillée conformément à la situation où elle se trouve. Elle s'habille discrètement pour la première entrevue avec son beau-père. A Kachtanovka, même portant des robes simples, elle semble belle et élégante. A la fin du roman, nous la voyons toujours belle et élégante, "dame mûre, /aux/ cheveux bruns striés d'argent, /au/ front bombé, le sourcil net, l'oeil noir et vif, le nez finement aquilin, le menton maigre et carré, la bouche serrée dans une expression d'énergie féminine."4 Son portrait reflète bien son caractère entier: elle se livre entièrement à la joie, au devoir, au risque, au chagrin, à l'amour.

1. T. I, 107

2. T. I, 71

3. T. I, 64

4. T. V, 294 - 295

Sophie est d'origine noble et a reçu une éducation libérale. Et en Russie, elle a la réputation d'une espèce de jacobine. Elle jouera le même rôle en Sibérie, parmi les exilés, les forçats; et son malheur ne l'amènera jamais au repentir. Elle a le même sentiment vague, profond et mystique que les déembristes: l'assurance d'avoir l'avenir de son côté et la fatalité dans son jeu. Ce sentiment lui inspire une foi sincère et qui aura compté pour elle plus que sa quête de l'amour, tant de fois déçue. Elle est humaniste, incroyante et lutte pour la démocratie et l'émancipation des femmes. Elle a un tempérament combatif; elle est émancipée et courageuse, sait ce qu'elle veut, est assurée dans ses convictions: elle entend combattre les excès du despotisme, réduire l'injustice, donner la même chance de bonheur à chaque individu. Elle a subi l'influence de la Révolution et se joint aux "Coquelicots" à tendances républicaines.

Elle a un caractère fort, indépendant, difficile, volontaire et secret. Elle a confiance en elle-même et sait s'imposer, à ses parents, par exemple; elle les domine complètement et les contrarie tout le temps. On remarque son autorité, sa fermeté d'âme dans ses relations avec eux. Selon ses parents, elle agit toujours à l'encontre de la raison. "Ouvrez-lui une belle route sur la droite, elle choisira, sur la

gauche, un petit sentier rocailleux,"¹ dit sa mère. La déclaration d'amour de Sophie à Nicolas, paraît à sa mère de la dernière indécence, parce que, selon elle, sa fille narguait les règles de la pudeur féminine en exprimant aussi ouvertement des sentiments si délicats. Même Nicolas était un peu confus devant l'attitude déterminée de Sophie. Les parents de Sophie ne peuvent rien contre elle et essayent de ne par l'irriter. C'est surtout depuis son veuvage qu'elle a affirmé devant ses parents sa volonté d'indépendance. A peine émancipée par la mort de son mari, elle s'est lancée dans la politique autant pour se distraire de son deuil que pour rendre hommage au défunt. Elle a acquis très vite des manières libres, une assurance un peu masculine. Cependant, l'apparition de Nicolas la transforme au point qu'elle ne se reconnaît plus. Avant de le rencontrer, elle se disait qu'elle était une personne de tête, tranquille, froide, incapable de connaître les tourments amoureux. Mais amoureuse de Nicolas, elle se découvre une âme de jeune fille. Ainsi H. Troyat dépeint-il l'évolution de la jeune femme, sa transformation intérieure.

On ne peut pas passer auprès d'elle sans apercevoir sa fierté, son humeur hautaine, sa dignité, son

amour-propre. Quelques exemples vont montrer ces traits de son caractère.

La fière Sophie met sa dignité à n'entrer dans sa nouvelle famille qu'avec l'assentiment de celle-ci, et elle accepte le mariage et le départ en Russie en pensant qu'elle a la bénédiction du père de Nicolas.

Elle est pleine de dignité même dans la douleur, après la mort de son fils. Devant cette image de dignité, même Michel Borissovitch veut déposer les armes.

C'est par fierté qu'elle ne descend pas pour le dîner après l'insulte reçue de Michel Borissovitch, à son arrivée en Russie. Dans un même mouvement de fierté, elle écrit à ses parents qu'elle est complètement heureuse en Russie ne se plaignant aucunement.

Même son beau-père se sent ridicule, devant cette femme fière et digne, et elle gagne son estime et son amour.

Après l'infidélité de Nicolas, blessée dans son amour-propre plus que dans son amour, elle ne peut pas supporter l'idée d'avoir si longtemps accordé sa confiance à Nicolas.

C'est aussi par fierté qu'elle s'obstine à refuser l'argent que Michel Borissovitch lui envoie en Sibérie. Elle a aussi une volonté et une droiture peu communes. Elle demande à ses parents d'inviter Nicolas à dîner, comme elle les a obligés, jadis, à le fuir. Si elle ne parvient pas à dissuader Marie

d'épouser l'ignoble Sédoff, elle obtient de son beau-père qu'il affranchisse Nikita qu'elle réussit à soustraire à son milieu inculte et grossier.

On remarque l'entêtement de Sophie, "son goût de l'innovation, du combat, de l'exténuante perfection en toute chose."¹ Telle, sa résolution de faire cultiver des pommes de terre, ou d'introduire Nikita dans la maison.

Après la mort de son mari, par une sorte de discipline intérieure, par volonté, chaque fois qu'elle était sur le point de se décourager, elle découvrait une nouvelle raison de vivre.

Il n'est pas non plus dans ses habitudes de plier devant la menace. Elle tient tête à son neveu aussi longtemps qu'elle le peut, ne veut pas céder à ses intimidations, montrant sa force de caractère.

Elle a aussi un sens de la justice très développé. Si elle comprend qu'elle a été injuste, elle peut être douce et suppliante. Elle sait reconnaître ses erreurs, réparer ses injustices, par exemple celle qui lui a fait mal juger Nicolas: elle lui demande de rester dans leur maison. Elle admet ses torts, reconnaît qu'elle était brutale, maladroite, fière à l'excès. Elle est contente de réparer toute injustice; en règle avec sa conscience, elle se sent meilleure. Ayant des preuves que c'est Serge, son

neveu, qui a tué son propre père, Sophie, par esprit de justice, se rend chez le gouverneur pour qu'il révisé le procès, en faveur des trois innocents envoyés en Sibérie.

Elle sait pardonner. Nicolas lui inspire de la répulsion après ses mensonges, mais voyant qu'il souffrait vraiment d'avoir menti, elle lui pardonne, tout comme elle lui pardonne ensuite son infidélité et le viol qu'il commet sur elle.

Son dévouement est également frappant. Elle est fidèle à ses amis et risque même sa liberté pour les aider. Elle déménage les livres interdits de Vavasseur, pour sauver ses amis de la prison. Les épreuves qu'elle a subies avec Nicolas la rendent à jamais solidaire de tous ceux qui souffrent en Russie. Elle leur est complètement dévouée. Il lui semble même qu'elle a une dette envers tous les condamnés politiques. C'est par amitié et dévouement aux décembristes qu'elle accepte l'invitation de la princesse de Lieven: elle songe aux espoirs que ses amis de Sibérie ont placés en elle; elle ne peut pas négliger l'occasion de plaider leur cause auprès d'une personne si proche de la Cour. Elle ne peut non plus détruire la légende des épouses des décembristes, qui l'irrite, parce que ses amis restés en Sibérie, avaient besoin de cette auréole du martyr. Leur pardon, leur retour en Russie, pouvaient être dus, un

jour, à la publicité faite autour de leur infortune, et Sophie se disait: "Tant pis pour la vérité, /.../ si leur bonheur est au prix d'un mensonge!"¹ Par solidarité avec eux, Sophie renonce à la rigueur de ses principes.

Elle est aussi très dévouée à Nicolas, malgré tout. Elle s'inquiète toujours à son sujet. Même quand elle apprend son infidélité, elle va le voir en prison après son arrestation. Jusqu'à l'instant de le revoir, elle a dû lutter pour oublier qu'il l'avait trahie, mais, elle s'affranchit des servitudes de l'orgueil et le suit même en Sibérie. Elle est avec lui, de tout son coeur; elle approuve son action politique. Après tout ce que Nicolas lui a fait, elle lui montre son dévouement, son amour, son encouragement. On sait aussi qu'elle a abandonné tant d'êtres par dévouement à un seul homme, son mari. Elle part en exil avec lui, sacrifiant le confort de la capitale, quittant son neveu; le malheur réunit le mari et la femme. A un moment donné, Sophie s'aperçoit même qu'elle pense à Nicolas en fonction du réconfort qu'elle va lui apporter et non du bonheur qu'elle reçoit en échange. Ce qu'elle aime en lui, c'est le besoin qu'il a d'elle, c'est son propre dévouement. Elle fait taire le passé; son destin est

auprès de Nicolas et elle se réjouit des modestes joies matérielles, palpables, connues auprès de l'homme qu'elle aime. Ainsi, nous voyons aussi le côté raisonnable, pratique de Sophie. Cela se voit également dans son évolution, de sa révolte à Kachtanovka, à son accoutumance à une existence patriarcale. Elle se plaît dans la solitude et dans des soins quotidiens, matériels. Elle est beaucoup plus proche de la réalité que son mari; elle pense que ce n'est pas en étudiant les philosophes qu'on se rend utile à son pays, mais en faisant quelque chose de pratique. La vie lui enlève la passion des idées; elle préfère la vie des petites gens à celle des grands esprits; elle s'en tient à un bonheur terrestre, immédiat, quotidien. Après tant de deuils, elle prêche la tolérance. Tant de gens ont souffert, sont morts devant ses yeux qu'à la fin de sa vie, la politique lui répugne. Elle souhaite la paix, l'oubli. On peut dire que la raison d'être de Sophie, c'est son utilité. Elle est très généreuse. Elle veut être utile aux moujiks, à ses amis, à son mari. Constater que quelqu'un a besoin d'elle est sa meilleure défense contre l'engourdissement de la solitude. En plaignant et en aidant les forçats, elle oublie son propre chagrin. Même le Dr Wolff lui dit: "Pour que vous soyez heureuse, il faut que vous ayez quelque chose à construire."¹

On note aussi que sa colère est aussi entière que son dévouement et son amour. Quand elle discute avec son beau-père, on voit toute sa colère, sa haine éclater. Elle s'engage trop vite, trop loin, dans l'hostilité comme dans la bienveillance. Elle est patriote: elle pleure la défaite de la France, éprouve de la peine devant la douleur de toute une nation, souffre de devoir son bonheur de revoir Nicolas à un événement qui accable ses compatriotes. Elle se sent fautive d'aimer un Russe, dans le deuil de son pays. Sa première initiation à la Russie, se fait même en France, à une messe orthodoxe qui l'émeut et la captive.

Il faut dire que Sophie, étant l'étrangère en Russie, a le meilleur point de vue sur ce pays. Elle se sent trop étrangère aux complexités de la nation russe pour vouloir y implanter les idées républicaines qu'elle défendait en France. Elle laisse ce soin aux Russes, revenus de France, parce qu'elle comprend qu'elle est politiquement étrangère en Russie. Elle n'a pas qualité pour détruire l'ordre d'un pays où elle n'est pas née. Elle croit même qu'elle manquerait aux lois de l'hospitalité si elle tentait d'implanter ses idées en Russie. Elle est d'avis que ce nouveau régime doit être pensé, préparé, institué par des Russes. Tout ce qu'elle peut faire c'est de préparer les paysans à recevoir le bonheur qu'on leur donnera

un jour.

C'est avec Sophie que nous allons découvrir, pas à pas, cet empire inconnu soumis à l'autorité écrasante et mystique des tsars. En somme, Sophie se plaît en Russie. Evidemment certaines de ses institutions la choquent, surtout le servage et l'absence de liberté. Mais elle se contente d'améliorer les conditions de vie des paysans de son domaine. Elle reste quand même toujours étrangère, même pour son mari. Il lui dit: "Toi, tu n'es pas née en Russie, tu viens de l'extérieur, tu ignores nos traditions, tu es donc à ton aise pour critiquer, pour aider,"¹ tandis que lui, étant le maître, se trouve dans une situation fausse pour s'attendrir sur ses serfs.

Avec les années, la famille de Sophie, sa patrie d'origine s'éloignent d'elle. Et c'est sur la terre de sa deuxième patrie qu'elle trouve sa raison d'être. En France, personne n'avait besoin d'elle; en Russie, elle était utile: Nicolas, son père, Marie, Nikita, les serfs ont besoin d'elle. L'idée qu'elle a gagné la confiance de tant de gens, à commencer par son beau-père et à finir par le dernier des moujiks, l'attache à Kachtanovka où elle est jadis arrivée en intruse.

Revenue en France, après trente-sept ans d'absence, elle y connaît moins de monde qu'en Russie. Elle a

vécu plus longtemps en Russie qu'en France et pourtant, une fois en France, elle se sent profondément Française. Elle est à la fois heureuse de s'évader d'un pays où elle n'a connu que la contrainte et le deuil, et malheureuse de laisser là-bas tout ce qui la rattachait à la vie: des souvenirs, une tombe, des amis. Et elle décidera enfin de revenir dans ce pays qui lui a donné beaucoup de joie et sa raison d'être.

Elle lutte toute sa vie pour la liberté, contre le despotisme dans les deux pays. Elle déclare: "De nos jours, il n'est plus permis d'être un despote. Le peuple entier doit concourir par ses députés à la confection des lois. Il ne faut plus que le grand nombre soit immolé à l'ambition d'une minorité privilégiée, que les forts oppriment les faibles, que les chefs de guerre décident sans consulter personne du destin de la nation."¹ Elle souhaite la destruction de ce système despotique pour le bonheur individuel. Et en Russie, elle va essayer de lutter pour ce bonheur de simples gens, et elle va essayer d'enseigner au peuple russe que l'inégalité n'est pas une loi de la nature comme ils le croient.

Devant la misère du peuple russe, elle se sent coupable d'être riche, instruite et en bonne santé. Elle défend les serfs de Kachtanovka contre son beau-

père Ozéroff, puis contre son neveu, une brute féodale. Mais le réformisme de Sophie se montre sinon inutile, en tout cas prématuré. Malgré tous ses bienfaits, les serfs de la propriété ne lui en sont pas toujours reconnaissants et préfèrent plutôt leurs coutumes habituelles. Pourtant Sophie ne se décourage pas et ne laisse pas les choses suivre leur cours. Elle visite le domaine, s'indigne d'un état de choses auquel les Russes, même Nicolas, le libéral, sont trop habitués pour en ressentir l'injustice. La bienfaisance de Sophie ne se limite pas à une aide matérielle, mais elle essaye d'initier les moujiks à l'histoire extérieure à leur pays, pour qu'ils puissent mieux voir leur condition misérable. Elle essaye également de moderniser l'exploitation agricole. Sophie est bonne et compatissante, mais elle peut passer, en un clin d'oeil, de la douceur à la violence, quand il s'agit de défendre la cause des moujiks. Elle s'enflamme quand on veut vendre Chatkovo à Daria Philippovna et elle réussit à convaincre Michel Borissovitch de ne pas le faire. Elle évite les coups de verge à Nikita qu'elle va faire instruire ensuite et qui va devenir plus tard son ami. Ce rapprochement ne paraît pas insolite à Sophie parce qu'elle est Française et républicaine; Russe, elle n'eût pu oublier, malgré toute sa hauteur d'âme, que Nikita était un serf. Elle donne son

affection, sa sollicitude maternelle, sa protection, ses conseils, son encouragement non seulement à son protégé, Nikita, mais à tous les serfs. Elle leur apporte de la nourriture, des vêtements, de l'argent, appelle un médecin pour soigner des malades. Mais elle les aide aussi en les écoutant lui raconter leurs soucis de famille et leurs disputes. Jusqu'à la fin de ses jours, elle continue à essayer de vaincre leur peur, leur paresse, leur ignorance pour se faire entendre d'eux. Et la difficulté de l'entreprise, au lieu de la décourager, augmente le désir que Sophie a de s'y consacrer et influence sa décision de revenir en Russie pour passer le reste de sa vie à aider ses paysans.

CONCLUSION

Ainsi, nous voyons défiler dans le roman toute une succession de personnages, historiques et fictifs, différents par leurs origines et par leurs caractères, reflet de l'époque, du pays et de la société où ils vivent. Ils connaissent des aventures sentimentales et sociales, et le lecteur se laisse facilement entraîner par le récit de ces deux sortes d'événements. C'est un roman qui se lit avec plaisir et où chaque page apporte une surprise et des choses nouvelles sur la Russie et son peuple. H. Troyat emploie cette méthode allusive qui lui permet de décrire, de définir des personnages et l'interférence des êtres entre eux. Ce qui importe ici, ce n'est pas le jugement de l'auteur ni celui du lecteur, mais la façon dont les personnages vivent les uns par rapport aux autres et se découvrent de scène en scène, changeant progressivement. L'apport d'Henri Troyat au roman contemporain, c'est cette juste appréciation de conditions d'existence qui lui permet de raconter des faits étonnants ou rares, dans un récit aussi uni, continu et simple. La vie avec ses hauts, ses bas, ses médiocrités, ses élans, se déroule devant nous, dans un pays aussi compliqué et étrange que la Russie du dix-neuvième siècle.

H. Troyat a si bien recréé et fait vivre ce monde

entier, qu'on a peine à s'y arracher, et qu'on s'imagine y avoir vraiment vécu.

On peut considérer ce beau cycle romanesque comme un document très valable et précieux sur le peuple russe et la Russie à certains moments de son histoire.

L'auteur a joint à l'intelligence la plus fine le sens le plus subtil des réalités avec le secours de l'érudition. Il a pu acquérir une vaste audience grâce à ces mérites et à l'intérêt d'aventures si bien contées et enchaînées, où foisonnent les images peintes avec tant de précision. Et pour l'évocation des moeurs russes, du peuple russe, nous n'hésitons pas à dire que dans certains parties de son récit, H. Troyat égale les maîtres de son pays d'origine.

L'oeuvre d'Henri Troyat est très particulière, mais il présente quand même certaines analogies avec d'autres auteurs.

L'ampleur de son oeuvre est tolstoïenne; son réalisme est tolstoïen; ses énumérations constantes sont aussi tolstoïennes. L'idée que la guerre, c'est la mort absurde, on la retrouve également chez Tolstoï. Henri Troyat emprunte aussi à Tolstoï l'idée du roman-fleuve, de la foule et du sacré, de la guerre et de ses signes. Il emprunte également à Tolstoï sa pratique de l'accumulation des détails et de la mise en valeur de la singularité de chacun.

H. Troyat reprend aussi certains procédés des écoles

romantique, réaliste, même surréaliste. De Dostoïevsky, il reprend le persiflage et le goût de la dénonciation de tous les abus, la révolte contre des institutions établies, ainsi que la complexité de certains personnages.

Sédoff, Serge, Michel, Borissovitch, personnages de caractère fort, intransigeant, démoniaque, rusés et intelligents, ressemblent beaucoup à ceux de Dostoïevsky. Le dédoublement de la personnalité qu'on retrouve chez Dostoïevsky, on le note dans le personnage de Nicolas Ozéroff. Comme certains écrivains français, tels que Maupassant, H. Troyat aime l'alliance du lyrisme et du réalisme qu'on retrouve partout dans La Lumière des justes. Ainsi, le romanesque d'Henri Troyat est-il patriotique, naturaliste et populiste, sous l'influence des écrivains russes aussi bien que de l'école française. Et cependant, il reste très original, a son propre style, sa propre ampleur, ce qui place H. Troyat dans la lignée des grands écrivains français.

BIBLIOGRAPHIE

I. Essai de bibliographie

1. "Oeuvres de Troyat, Essai de bibliographie," Livres de France. [Paris], 9, 10, déc. 1958, 13
2. Brooks (Cabeen), A Critical Bibliography of French Litterature. The 20th century, I, 1980

II. Textes d'H. Troyat

1. Henri Troyat, La Lumière des Justes. Les Compagnons du Coquelicot. Paris, Flammarion, 1959
2. Henri Troyat, La Lumière des Justes. La Barynia Paris, Flammarion, 1960
3. Henri Troyat, La Lumière des Justes. La gloire des vaincus. Paris, Flammarion, 1961
4. Henri Troyat, La Lumière des Justes. Les dames de Sibérie. Paris, Flammarion, 1962
5. Henri Troyat, La Lumière des Justes. Sophie ou la fin des combats. Paris, Flammarion, 1963
6. Henri Troyat, Dostoïevsky, Fayard, 1960
7. Henri Troyat, Tolstoï, Hachette, Collection Génies et Réalités, 1965
8. Henri Troyat, Tolstoï, Fayard, 1965
9. Henri Troyat, Sainte Russie, Paris, Bernard Grasset, 1956

III. Articles

1. R. Alheinc, "Gérard ou l'individu qui porte à faux. 'L'Araigne'!", Revue de la Méditerranée [Paris], 21, 1961, 101 - 106
2. Denis Boak, "The case of Troyat," The International Fiction Review, [Fredericton, Canada], I, 1974, 143 - 262
3. D. Bourdet, "Troyat," Brèves rencontres [Paris], 1963, pp. 253 - 262

4. Carlo Bronne "'Le Moscovite'", Marginales, XXIX, 163, déc. 1974, 62 - 63
5. Carlo Bronne, "Les désordres secrets", Marginales, XXX, 165, mai 1975, 37 - 38
6. Constant Burniaux, "Troyat", Marginales, 126, juin 1969, 85 - 86
7. R. Chabbert, "Sur 'Les Compagnons du Coquelicot'", La Table Ronde [Paris] 141, sept. 1959, 131 - 132
8. Henri Clouard, "'Le Cahier.'", La Revue des deux mondes, mai-juin 1968, pp. 115 - 117
9. Henri Clouard, "Troyat. 'L'éléphant blanc.'", La Revue des deux mondes [Paris], avr.-juin 1970, pp. 144 - 146
10. Henri Clouard, "Troyat", La Revue des deux mondes, avr.-juin 1969, pp. 131 - 132
11. Didier Decoin, "Tendre et violente. 'Anne Prédaille.'", Les Nouvelles littéraires [Paris], 2366, 29 janv. 1973, 10
12. Luc Estang, "Les héritiers à Paris. 'L'éléphant blanc.'", Le Figaro littéraire, 1241, 2 mars 1970, 24 - 25
13. Luc Estang, "Troyat", Le Figaro littéraire, 1191, 3 mars 1969, 21
14. Jean-Louis Ezine, "... et toujours Troyat. 'La Peau de l'étranger.'", Les Nouvelles littéraires [Paris], 7 janvier 1982, p. 47
15. Jean-Louis Ezine, "Troyat. Le voyage de l'idée de liberté. Entretien avec Troyat", Les Nouvelles littéraires [Paris], 2428, 8 avr. 1974,
16. P. Gamarra, "troyat et le roman-chronique", Les lettres françaises [Paris], 14 avr. 1960, p. 4
17. B. Ganne, "La minute de vérité de Troyat", Les Nouvelles littéraires [Paris], 24 oct. 1963,
18. Lo Gatto, "Il Yogol di Troyat", Nuova Anthologia dicembre, pp. 457 - 470
19. Ettore Lo Gatto, "Il 'Gogol' di Troyat", Nuova Anthologia [Roma], 513, 1971, 457 - 470

20. Joseph D. Gauthier, "'Le Moscovite.'", Books abroad [Norman: Oklahoma], 1976, p. 612
21. Esther Fiore, "'Anne Prédaille.'", Culture française [Bari], XX, 1973, 180 - 182
22. Esther Fiore, "'La pierre, la faucille et les ciseaux.'", Culture française [Bari], XX, 1973, 50 - 52
23. M. J. Harrison, "The imagery in Troyat's 'La Neige en deuil.'", Modern Languages [London], 52, 1971, 151 - 156
24. G. d'Houville, "La Rencontre", La Revue des deux mondes, mars-avr. 1958, pp. 711 - 714"
25. G. d'Houville, "Sur 'La Barynia.'", La Revue des deux mondes, mars-avril 1960, pp. 717 - 719
26. Jacques Jaubert, "Armand, Nathalie, Catherine et les autres. 'Les Feux du matin.'", Le Figaro littéraire, 1512, 10 mai 1975, 13
27. Jean Kaminsky, "Un écrivain 'maudit', Troyat, 'Anne Prédaille.'", Magazine littéraire [Paris], 74, mars 1973, 33 - 34
28. R. Kemp, "Sur 'Les Compagnons du Coquelicot.'", Nouvelles littéraires, 28 mai 1959, p. 2
29. R. Lalou, "Sur 'La Barynia.'", Nouvelles littéraires, 31 mars 1960, p. 4
30. R. Lalou, "Troyat", Livres de France [Paris], 3 - 6, 1958, 12
31. R. Lalou, "Troyat", Revue de Paris, avr. 1960 pp. 156 - 158
32. Ignacio Malaxecheverria, "Troyat y los apellidos rusos intencionados", Filologia moderna, No. 52 - 53, nov. 1974 - feb. 1975, pp. 183 - 196
33. L. Mascoli, "Henri Troyat: l'Uomo e lo scrittore", Nord e Sud, agosto-settembre, pp. 252 - 256
34. Eric olliver, "les deux âmes de Troyat", Le spectacle du monde, avr. 1981, pp. 100 - 101

35. Poirot - Delpech, "A contre-courant: 'Anne Prédaille' d'Henri Troyat," Le monde des livres, 4 jan., 1977, p. 11
36. Poirot - Delpech, "Entre deux patries. 'Le Moscovite, D'Henri Troyat", Le monde des livres, 22 fév., 1975, p. 15
37. Poirot - Delpech, "Henri Troyat, artisan de la plume", Le monde des livres [Paris], 4 fév. 1974, p. 13
38. Robert Poulet, "Viou", Le Spectacle du monde, juin 1980, p. 106
39. Jacques Robichon, "Le pari de Troyat", Les Nouvelles littéraires [Paris], 2130, 18 juillet 1968, 7
40. A. Rousseau, "'La Lumière des Justes, 2: La Barynia.'", Le Figaro littéraire, 12 mars 1960, p. 2
41. A. Rousseau, "Troyat, romancier", Le Figaro littéraire, 30 mai 1959, p. 2
42. Th. de Saint-Phalle, "L'anxiété du romancier. Henri Troyat parle de son oeuvre", Le spectacle du monde, mai, pp. 116 - 118
43. Pierre Sipriot, "Troyat architecte. 'Grimbosq.'", Le Figaro littéraire, 20 mars 1976, p. 13
44. Pierre Sipriot, "L'envolée lyrique de Troyat. 'Le Front dans les nuages.'", Le Figaro littéraire, 26 mars 1977, p. 16
45. André Thérive, "Sophie ou la Fin des Combats", La Revue des deux mondes, mars-avr. 1963, pp. 430 - 435
46. Barbaro Pietro Vaccaro, "'Le Front dans les nuages'", Culture française [Bari], XXIV, 1977 214 - 215
47. Vaccaro, "Henri Troyat e la tecnica narrativa negli Eugletière", Culture française [Bari], luglio-agosto, pp. 213 - 219

48. Barbaro Pietro Vaccaro, "Les désordres secrets", Culture française [Bari], XXII, 1975, 287 - 288
49. P. B. Vaccaro, "Troyat e la tecnica narrativa negli. 'Eugletière.'", Culture française [Bari], XX, 1973, 213 - 219
50. J. Walt, "'Le Front dans les nuages'", World literature today, [Norman: Oklahoma], 1978, p. 436
51. J-D. Wolffromm, "Le cas Troyat", Magazine littéraire, No. 26, février, pp. 34 - 35
52. Marguerite Zappalà-Rivoire, "'Les Feux du matin.'", Culture française [Bari], XXII, 1975, 287 - 288

IV. Thèse

1. P. Pay, "An assessment of the importance of Russian influences in the writings of Troyat", Thèse Univ. of Exeter, 1975

V. Livre de synthèse

Hewitt, N.: Henri Troyat, New York, Twayne, Twayne's World Authors Series, 1984